

EVIL DEAD 3

la dernière folie de Sam Raimi



FREDDY'S DEAD : Elm Street en deuil !



ROCKETEER : rococo !



CAPITAINE CROCHET : le nouveau Spielberg


M 2016 - 74 - 20,00 F -RD

Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 74. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Gil Delisse, Christophe Lapierre, Olivier Moretti. **Correspondants** : Mark Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette Men**: Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Ariola, Anne Belet, Agnès Chabot, Carole Chomand, Clarisse Coufourier, Michelle Darmon, Claude Davy, Nelly Desclaux, Eve Gallicot, François Guerrar, Nina Heyn, Nathalie Hillaire, Valérie Holt, Stephen Jones, Sylvie Jos, Jérôme Jouneaux, Anne Lara, Roger Lee, Corinne Licoppe, Anne Lipshit, Bruno Maccarone, Marie-Christine Malbert, Catherine Meadeb, Elizabeth Meunier, Multimedfia Promotion, Chris Paton, Gilles Polinien, Janet Ramsey, Serge Samson, Sidéral, Isabelle Thier, Lou Van Hille, James Wood.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Bifluorés **Photogravure**: B.O.A. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. **Tirage**: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Novembre 1991. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITE CINEMA

PREVIEW

PREVIEW TV

ACTUALITE VIDEO

RUBRIQUES



LES SORCIERES, page 56



ROCKETEER, page 14



HISTOIRES DE FANTOMES CHINOIS III, page 34

NOTULES LUNAIRES

■ Le mieux, c'est de démarrer avec une bonne nouvelle. En effet, on annonce un film fantastique français. Monique Annaud donne 20 millions de $ à Vincent de Brus pour son **Pandor**. Vous savez que la Terre tourne (oui, bon je préfère...), eh bien figurez-vous que la machine qui la fait tourner, située sur le mont Olympe (ah bon, on ne vous l'a pas dit à l'école ?), est tombée en panne. D'où problème, il va falloir appeler *Darty*. Sophie Marceau, Willem Dafoe et Eric Roberts ont été contactés.

■ Vous recevez du Bon Dieu des pouvoirs pour réaliser ce que vous voulez pendant une année : ce ne sont pas les idées qui manquent, hein ? (s'abonner à *Mad*, par exemple...). Tom Hanks, lui, n'a qu'une obsession : sauver son mariage... Quel gâchis ! Tel est l'argument de **Almighty Me**, écrit par Nick Castle pour *Hollywood Pictures*.

■ De la démonologie dans **Crystal Force** de Laura Keats. Dans un bled reculé des States, un vieux type veille sur un cristal habité par le diable. Le vieux passe l'arme à gauche et donne la précieuse pierre à une jeune femme de sa famille. Celle-ci l'utilise évidemment à des fins personnelles et reveille un monstre caoutchouteux et libidineux.
Une telle histoire ne peut que dissimuler (mal) un film ringue. Allez-y, on est prêt !

■ Le slogan de **Maniac Cop 3 : Badge of Silence** affirme : "tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous". Au générique on prend les mêmes et on recommence. Gare aux bavures !

■ Du Z, du vrai, avec deux productions *Shining Armour Communications*, **October 32nd** de Paul Hunt, mettant en scène la fille du regretté Merlin l'Enchanteur, avec Daniel Baldwin (**Né un 4 Juillet**), Richard Lynch, le Chinois James Hong et le bedonnant David Carradine.



■ Festival du 8 et 16mm fantastique, le 9 novembre, de 11h à 19h. Inscriptions et renseignements à Galmarini Production, 10, rue Pierre Lefranc, 06600 Espira de L'Agily. Vite !

CRYSTAL FORCE
The Door To Hell Swings Both Ways
VISTA STREET ENTERTAINMENT presents CRYSTAL FORCE
KATHRINE BACALL • JOHN MARLO • JAN MARLYN • KAY MALIKIAN

Editorial

Ce matin, je descends à ma maison de la presse habituelle me procurer quelques mags dont la nomenclature exacte ne ferait que nous retarder tous, et qu'aperçois-je ? Au secours, LES ENVAHISSEURS ! Si, si monsieur le commisaire, je vous assure, je les ai vus...
En effet, de même qu'on salue l'époque du muguet, l'arrivée du beaujolais nouveau, le dernier Doillon ou le temps des cerises, le cinéphile attentif peut découvrir sporadiquement dans ses kiosques une nouvelle moisson de revues de cinéma. La précédente floraison remonte bien à deux ans, on s'en rappelle, et se termina tragiquement par la disparition totale des titres ainsi mis sur le marché. Car ce qui surprend surtout, c'est qu'ils surgissent souvent en même temps, et se font donc une concurrence immédiate autant que déloyale.
L'automne 91 se montre encore plus prolifique, puisque pas moins de six supports nouveaux se proposent à nos yeux ébahis. Encore faut-il faire la part de ceux plus volontiers versés dans le vidéodisque (*Laserofilms*, *Les Années Laser*), ou jouant habilement la carte de la multi-discipline (voir *Oxygen*, qui ratisse on ne peut plus large avec ses grosses dents). Quoi qu'il en soit, inutile de se le cacher, le lecteur n'en attendait certainement pas tant et la moitié de ces magazines aura sans doute du mal à durer plus d'une saison.
D'autant que, sans vouloir jouer les redresseurs de tort ou les justiciers pervers, quelques unes de ces revues nous semblent franchement sans le moindre intérêt (et on ne vous dira pas lesquelles, de peur de faire trop de peine à *Ciné-Boulevards*... Ah zut, je l'ai dit, tiens, bon tant pis !)
Mais il n'empêche qu'on peut tout de même s'interroger sur les raisons profondes d'une telle profusion. D'autant que la presse cinématographique connaît les plus grandes difficultés et que certains titres, malgré toute leur bonne volonté, ont déjà du mal à paraître de façon régulière ou parviennent tout juste à boucler leur budget. Sans parler bien entendu de ceux qui disparaissent corps et biens.
Alors, pourquoi un tel acharnement à couvrir un tel créneau à risques, et de toute façon déjà suffisamment pourvu ?
En fait, derrière l'aventure du premier numéro, il y a surtout la tentation du grand mythe cinématographique. Une revue de cinoche, ça fait noble et ça classe immédiatement :
- *Qu'est-ce que vous faites dans la vie, mon brave ?*
- *Un magazine sur le prêt à porter, m'sieur...*
- *Beuh ! Et vous ?*
- *Eh bien, une revue de cinéma, quouaaaah, mon cher Hubert...*
- *Ah ouais, classe... le mec, hé !*
Car le piège du faux semblant fonctionne encore au pays du bien paraître.
Surtout avec toutes ces promesses de festivals à couvrir, de starlettes à cotoyer (ou l'inverse, parfois...). En passant par les invitations flatteuses, les cocktails débridés, les avant-première classieuses et les projos de presse où l'on se retrouve entre vrais faux journalistes. J'en parle savamment : je n'y vais pratiquement jamais et je ne me prends pas pour un journaliste !
Dès lors, quoi de plus simple que d'habiller une couverture du dernier **Terminator** en date, en remplissant l'intérieur (ne remplit-on pas toujours un intérieur ? A vérifier) des banalités d'usage, la plupart du temps repiquées des press-books idoines ?
Ceci dit, le miracle fonctionne encore, et sûr que ça vaut le coup d'essayer. Au lecteur désormais de faire la part des choses et d'en dresser le bilan dans les semaines à venir.
En attendant, on serre les... coudes, en tâchant de laisser une petite place aux confrères sur les étagères des maisons de la presse. M'sieur, c'est lui qui pousse, j'étais là avant lui, d'abord. Ah c'est vraiment la jungle, vous savez...
Dites voir, à la relecture je prends soudain conscience de ce qu'il peut y avoir de crassement prétentieux dans mes propos. Tant pis, c'est fait, et à la seule pensée d'écrire autre chose à la place, le stylo me tombe des mains. De toute façon il faut savoir de temps à autres ne pas tomber dans le piège trop facile de l'humilité et de la modération. Pari gagné !

Jean-Pierre PUTTERS

■ Même les Argentins donnent dans l'horreur. Pas les matons qui soumettent les suspects à la gégène dans les commissariats, mais les producteurs de cinéma, Luis Mentasti par exemple. Avec **Charly, Dias de Sangre**, il fait vraiment très fort dans le dégueu. Des nénettes à poil traversées de fourches, d'autres défigurées sous la douche, pour une série d'assassinats très sanglants sur fond de love-story à base de nécrophilie. Ces Argentins-là auraient-ils vus le germanique et très malsain **Necromantik** d'inspiration similaire ?

■ Stuart Gordon n'arrête plus de tourner. Parallèlement à son projet, appelé **Shadow over Innsmouth**, produit par Charles Band, au bouclage de **Fortress** avec Christophe Lambert, à la production de **Thor**, suspense aquatique avec monstre, le dingue de **Re-Animator** songe sérieusement à un nouveau remake de **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures** qui se déroulerait dans une base militaire. Rappelons que la version de Philipp Kaufman datant de 1978 n'était guère convaincante.

Francis ford Coppola et son *Zoetrope Studio* vont produire une curiosité nommée **Megalopolis,** qui prétend romancer la biographie de l'empereur romain Catalina. L'élément fantastique est dans le fait que l'action se partage entre la Rome Antique et le New York contemporain. Le film pourrait être tourné en vidéo haute définition.

Retour à la hausse du dinosaure à la bourse des sujets fantastiques. **Le Jurrasic Park** de Steven Spielberg y est sûrement pour quelque chose. Rick Baker va donc s'occuper des effets spéciaux de **Rex**, un film pour enfants qui raconte l'histoire d'une petite fille et d'un dinosaure. Sera-ce tourné à Denver ? (subtil, San, tu ne nous avais pas habitué à ça !).

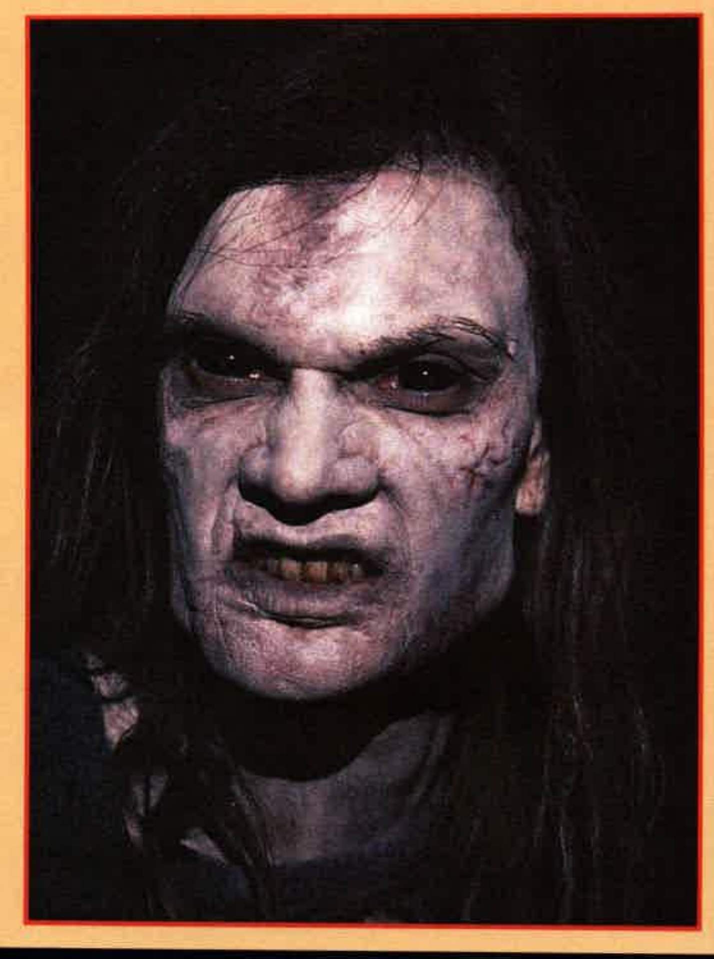


Depuis **Six Femmes pour l'Assassin** de Mario Bava, les Italiens ne se lassent pas des tueurs gantés de cuir noir zigouillant des jeunes femmes avec de gros couteaux. Al Bradley (Alfonso Brescia, coupable des **Amazones font l'Amour et la Guerre** et de quelques sous **Guerre des Etoiles** tournés avec des jouets) remet ça cette année avec **Blue Light Murder**. Avec la très chaude Florence Guérin, star de la fesse in Italy et David Hess qui fut un tueur très convaincant dans **La Dernière Maison sur la Gauche** de Wes Craven.

— THE PEOPLE UNDER THE STAIRS —



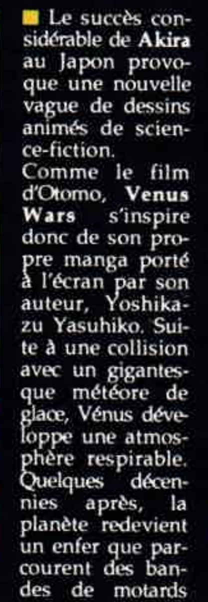
Depuis **Shocker**, Wes Craven s'est montré discret. Il s'est simplement investi dans **Night Vision**, un téléfilm mettant en scène une femme flic capable de prendre plusieurs personnalités.
Auréolé d'une réelle notoriété, il prend désormais son temps pour préparer ses films. Deux ans pour **The People Under the Stairs**, lequel n'est pas sans évoquer un téléfilm particulièrement terrifiant, **Les Créatures de l'Ombre.** Les créatures de **The People** sont en fait des gens kidnappés par un couple diabolique. Celui-ci prend généralement ses captifs tout jeunes et les élève dans une cave. Deux gosses, cambrioleurs novices, échouent dans la fâcheuse baraque. L'un d'eux meurt, l'autre survit et doit affronter les locataires maléfiques...
Vaguement inspiré par un fait divers publié dans un canard de Santa Monica voici douze ans, **The People Under the Stairs** marque une nouvelle fois l'attachement de Wes Craven aux grands psychopathes. Mais le cinéaste déclare que son nouveau film se rapproche bien plus de **La Colline a des Yeux** que des **Griffes de la Nuit**. Entre psycho-killer et illustration du thème de la maison hantée, le réalisateur continue inlassablement à brosser des portraits de dingues mémorables.



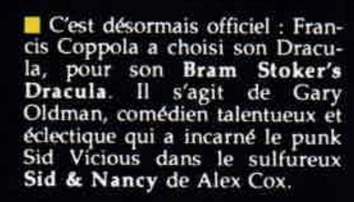


A mi-chemin entre **Roger Rabbit** et **Evil Toons**, de Fred Olen Ray (remarquez, ça fait déjà du chemin !), **City of Darkness,** de Rupert Wainsbright pour *Columbia*, mélange film et dessin animé. Deux cousins, petits fils d'un célèbre auteur de bandes dessinées, ramènent à la vie deux de ses personnages. Lorsque soudain le cartoon va faire irruption dans la réalité. On connaît déjà le topo.

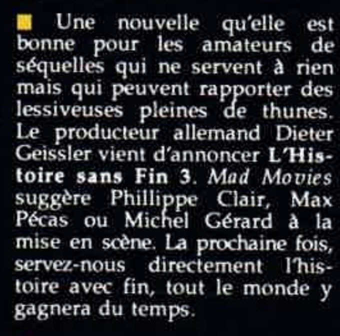




Le succès considérable de **Akira** au Japon provoque une nouvelle vague de dessins animés de science-fiction.
Comme le film d'Otomo, **Venus Wars** s'inspire donc de son propre manga porté à l'écran par son auteur, Yoshikazu Yasuhiko. Suite à une collision avec un gigantesque météore de glace, Vénus développe une atmosphère respirable. Quelques décennies après, la planète redevient un enfer que parcourent des bandes de motards violents. **Total Recall + Akira = Venus Wars** !



C'est désormais officiel : Francis Coppola a choisi son Dracula, pour son **Bram Stoker's Dracula**. Il s'agit de Gary Oldman, comédien talentueux et éclectique qui a incarné le punk Sid Vicious dans le sulfureux **Sid & Nancy** de Alex Cox.



Une nouvelle qu'elle est bonne pour les amateurs de séquelles qui ne servent à rien mais qui peuvent rapporter des lessiveuses pleines de thunes. Le producteur allemand Dieter Geissler vient d'annoncer **L'Histoire sans Fin 3**. *Mad Movies* suggère Phillippe Clair, Max Pécas ou Michel Gérard à la mise en scène. La prochaine fois, servez-nous directement l'histoire avec fin, tout le monde y gagnera du temps.

Tandis que les rumeurs faisant état d'un futur **Spiderman** de très haut niveau continuent de circuler, James Cameron s'attelle à son prochain défi, presque modeste par rapport à **Terminator 2, The Minds of Billy Milligan**, d'après un bouquin de Daniel Keyes, dont le héros, un schizophrène, se partage entre 25 personnalités différentes. Tout ceci serait inspiré de faits réels ! On dubite à mort...

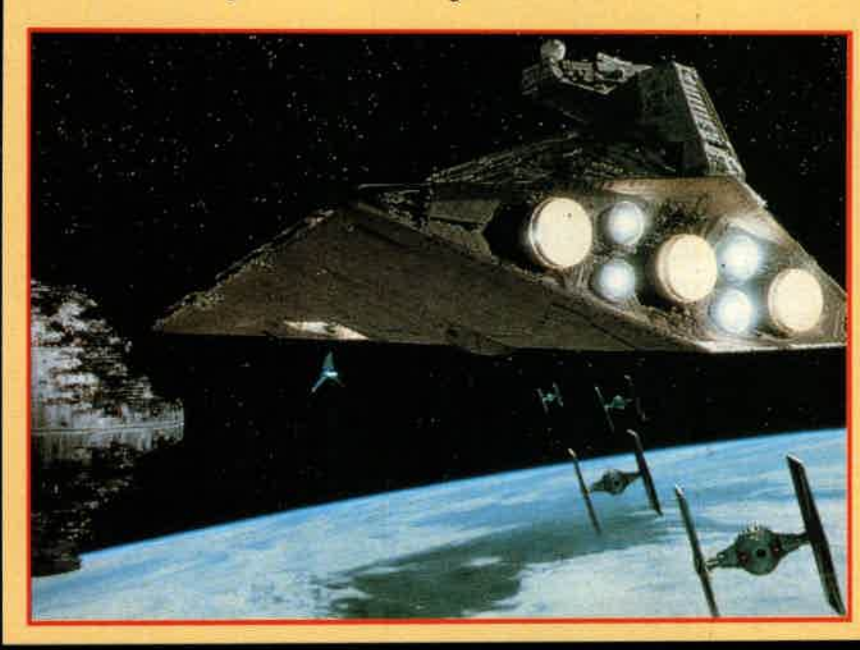
Parenthèses cochonnes. La Pérestroïka porte vraiment ses fruits. A Leningrad on tourne **Les Soeurs de Gorbatchev**, un porno où l'on apprend à quelques jeunes femmes l'art du cunnilingus ! No comment.

Mad Max continue de faire des émules, même à Hong Kong. Des producteurs pillent donc le patrimoine australien pour nourrir les péripéties de **Eternal Fist**, signé David Hunt. Nous sommes dans un monde futur dévasté qu'écument des barbares motorisés. Dans cet environnement charmant, un costaud apprend à une farouche survivante (Cynthia Khan) les rudiments des arts martiaux. L'élève finit par dépasser le maître et dérouille copieusement les vilains loqueteux. L'originalité de **Eternal Fist** casse évidemment des briques.



STAR WARS, ça redémarre...

Des nouvelles de la plus grande saga de tous les temps. Les trois premiers épisodes de la série, qui seraient en même les prochains, vous suivez ? s'appelleront sans doute **Star Wars Episode 1 : Clone War I, Episode 2 : Clone War II**, et **Episode 3 : The Coming of the Empire**. L'action se déroulera 15 et 20 ans avant les événements que nous connaissons. Ils raconteront la guerre noire, l'anéantissement de l'ancienne république et de l'ordre Jedi, mais aussi l'accession de Palpatine au trône d'Empereur. Lucas affirme que cette nouvelle trilogie pourrait s'achever dans un intervalle de 5 à 7 ans.



Il vient de paraître, aux USA, un roman intitulé **Star Wars, Heir of the Empire** qui, lui, raconte l'histoire d'un épisode numéro 7, et donc le premier volet d'une troisième trilogie. L'action se situe cinq ans après la bataille d'Endor. La nouvelle république vient d'être mise en place. Luke est maintenant le chef de file d'une nouvelle lignée de Jedi et Han et Leïa sont mariés. Mais les rescapés de l'Empire tentent de reprendre le pouvoir...

■ Jérôme Boivin ne choisit décidément pas la facilité. Après **Baxter**, le chien qui gamberge à haute voix et sans aboiement, il ose s'attaquer à un roman particulièrement inadaptable à l'écran, "Confessions d'un Barjo" du très schizo Philip K. Dick, lequel écrivain inspira **Blade Runner** et **Total Recall.** "Confessions d'un Barjo" compte parmi ses écrits les plus paranoïaques.

■ Encore une histoire de vampire en projet. Le producteur mégalomane Joel Silver (**L'Arme Fatale, Predator, Piège de Cristal**) complote **Red Sleep** en compagnie de John Landis, tombé dans les caniveaux hollywoodiens depuis le bide de **L'Embrouille est dans le Sac**.

■ Tuer n'est pas jouet ! Le **Dangerous Toys** de Peter Manoogian pour *Full Moon* devient **Demoniac Toys**, toujours avec Tracy Scoggins et Jeff Weston. Une adaptation du roman homonyme de Robert Heinlein, **The Puppet Masters** est en préparation. Cela risque de ne pas plaire à Charles Band qui a beaucoup investi sur le titre. Enfin, le cinquième épisode de **Silent Night, Deadly Night** s'intitule **The Toy Maker**, il a été classé R (restricted) pour forte sensualité et violence". Des promesses, toujours des promesses...

■ Joe Dante quitte *Warner* pour *Universal* avec qui il vient de signer un contrat de deux ans. **Siberian Express**, une tragi-comédie contemporaine, inaugurera la liste des projets. Elle sera suivie d'un thriller de SF, écrit par Neil Ruttenberg, **Mr. Twister**, et par un drame psychologique, **The Bump**. Plus tard viendra **Matinee**, traitant de l'influence de quelques films de série B, genre "Craignos Monsters" sur les adolescents des années 50. Ne parlons pas de celle exercée sur notre rédac chef préféré... (*Tais-toi, je ne te parle plus !*).

■ La prochaine production de Mel Brooks, écrite par Rudy DeLuca va lui permettre de délirer dans le pastiche des nanars des années cinquante. **The Amazing Colossal Mel** est bien entendu un clin d'œil au **Amazing Colossal Man** de Bert I. Gordon. Afin de séduire une superbe femme, un homme fait des expériences afin de prendre quelques centimètres (l'histoire ne dit pas où...). Malheureusement, ça se passe mal et il devient un géant de 600 pieds. Désolé, on n'a pas l'équivalent en mètres, mais ça fait beaucoup.

■ **Guilty as Charged** de Sam Irvin semble sortir des sentiers battus. Rod Steiger y incarne Ben Kallin, un boucher qui grille les malfrats sur sa propre chaise électrique. Mais sa routine est brisée net par un candidat aux élections locales. Celui-ci détient un secret que seule la femme du vigilante partage... Bien malin sera celui qui devinera la suite. Avec la toujours fraîche Lauren Hutton et le Black Isaac Hayes.



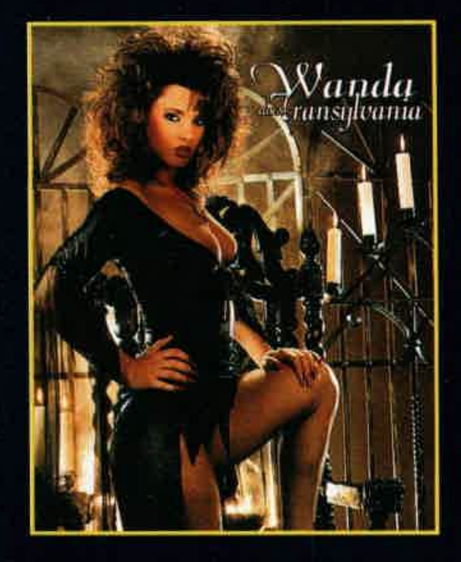
■ Assez rigolo semble être **The Babe Factor** des non-célèbres Sandy Horowitz et Doug Smith. Dans la grande tradition des space-opéra de Fred Olen Ray (**Prison Ship**), le film présente deux top models enlevées par des Aliens qui les intègrent dans un jeu vidéo ! Les pauvres Aliens, ils n'ont rien compris... L'affiche du film, qui semble partir dans tous les sens, nous en promet de belles. Du tout bon, on vous dit.

■ Encore une idée folle à l'actif des Américains. Dans **Cinderilla : After the Ball** de Brian G. Hutton (**Quand les Aigles Attaquent**), Cendrillon connaît de sérieux ennuis avec la méchante reine et ses horribles sœurs. Doit-on prendre cette annonce au sérieux ? On le craint.

■ Il y a deux **Body Parts**. Celui où Jeff Fahey se fait greffer un bras maléfique, et l'autre, le **Body Parts** de Ian Marlyn dans lequel une strip-teaseuse timbrée trucide toutes ses copines de scène. Principal intérêt de cette série Z qui n'est pas sans évoquer **New York Deux Heures du Matin** (*tiens, moi j'ai moins cinq !*) de Abel Ferrara et **Strip to Kill** produit par Corman : des effeuillages très topless et quelques coups de couteau gentiment gores.

■ *Nelvana* vient d'acquérir les droits de Barbarella, la célèbre B.D. de Jean-Claude Forest. Un épisode télé, en dessin animé, est déjà en tournage.



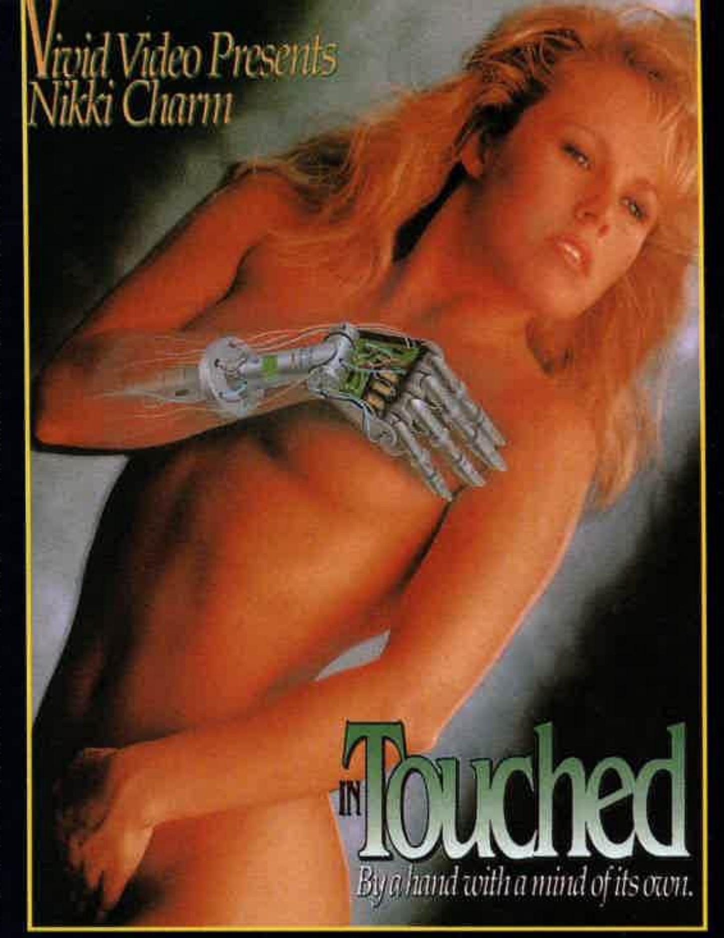


■ Porno et fantastique font souvent bon ménage, l'un se référant à l'autre pour de juteuses (beurk !) opérations commerciales. C'est ainsi que **In Touched** de Judy Blue présente une pin-up particulièrement adroite de sa main gauche. Et pour cause, la donzelle est dotée d'un membre bionique (quel pied !). Evidemment, elle ne l'emploie pas à décalotter les boites crâniennes des méchants !
De Paul Thomas, **Nymphobrat** met à son tour en scène une timide jeune femme qui, après un accident automobile, se métamorphose en queutarde de première.
Dans le registre gothique, **Wanda Does Transylvania** montre de belles vampires (Aja notamment) qui ne mordent pas qu'à la gorge (ça doit faire assez mal !). Beau tiercé dans **Bratgirl** de Paul Thomas dont les protagonistes sont trois super-héroïnes, une femme-chat, une femme-chauve-souris, une femme réfrigérante... Lorsque l'une d'elles a besoin de renfort, les deux autres rappliquent spontanément.

■ Après l'avoir fait mourir, *New Line* prépare un enterrement de première classe à Freddy Krueger, avec l'opération *Freddy Time Capsule*. Dans un cercueil on dépose des lettres de fans, des témoignages, des gadgets, et le tout se verra inhumé dans l'Elm Street d'une ville non encore choisie. Dommage que Wes Craven n'ait pas intitulé son film **Nightmare at Mansart Street**, on aurait pu aller jouer les déterreurs de cadavres. Adieu, le Freddy, on t'aimait bien, tu sais...

■ On sait que le dialogue parents/enfants n'est pas toujours facile ; "*tu liras ton* Mad Movies, *quand tu auras révisé tes leçons* !" Aucun problème dans **Death Dreams**, un téléfilm avec Christopher Reeve. Une fillette parle régulièrement avec sa mère. Un détail cependant, la petite fille est morte et accuse son beau-père de l'avoir noyée !

■ Julia Roberts pourrait bien être la **Princess of Mars** que prépare John Mc Tiernan pour *Disney* d'après le space-opéra d'Edgar Rice Burroughs. Tom Cruise enfilera le costume d'un colonel confédéré chercheur d'or débarquant sur Mars. Cela nous changera des princesses qui nous polluent les kiosques de leurs coïts à répétition. Vous avez vu que la Stéph' se tape un gorille, maintenant. Elle finira par s'engouffrer tout le rocher de Monaco si on ne la marie pas avant.



■ Malgré une très nette baisse depuis l'âge d'or des **Mad Max** et des meilleurs Peter Weir, le cinéma fantastique australien continue de vivre. Payant grâce à **Calme Blanc**, le suspense marin en huis clos est le thème de **Whit Sunday Ash** de Colin Eggleston **(Long Week end)**. Sur un yatch, un auteur de bandes dessinées complètement schizo, sa fille et son jules vivent le drame. Visiblement incestueux, le père se débarrasse de son concurrent et fait route vers le Grand Nord.
Dans le genre huis clos, il y a aussi **Backsliding** de Simon Targett. Mais celui-ci se situe en plein désert, dans une station de relais du gaz. Une femme enceinte et bigote, son mari, ex-évangéliste voyant le diable partout et un mécano bizarre s'y croisent. Dans **The Min-Min** de Carl T. Woods, des meurtres horribles surviennent après la profanations d'une terre sacrée aborigène. En projet du côté de Sydney : **Twin Flame** de Phillip Emmanuel (thriller romantique sur la réincarnation), **Blood Brothers** de Neal Taylor (un type enquête sur la disparition de son frère mordu par une jeune vampire), **Rogue** de John Fire (un manager de rock rencontre un mutant en montant un nouveau groupe) et enfin un **Sherlock Holmes in Australia** ! On se demandait justement où il était passé...

■ **White Light**, de Al Waxman, est un polar très marqué par le fantastique. Un flic dur à cuire (Martin Kove, le vilain des **Karaté Kid**) échappe de peu à la mort et rêve régulièrement à une jolie blonde (*il n'est pas le seul, ceci dit...*) menacée elle aussi. Peu à peu, les éléments du puzzle se mettent en place et le keuf rencontre sa belle...

■ En matière de rétrécissement, *Walt Disney* remet ça. **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses** écope donc d'une inévitable séquelle, **Honey, I Blew Up the Baby**. Bref, ce sera la rencontre de **Trois Hommes et un Couffin** et de **L'Homme qui Rétrécit**. A pareille suite, il fallait un réalisateur de calibre ; Randall **Grease** Kleiser est l'heureux élu. Rick Moranis y reprend du service.

■ Très peu impliqué dans **Hellraiser III**, Clive Barker se replie sur la production de **Fordidden**, inspiré d'une des nouvelles de ses "Livres de Sang". Le cinéaste-écrivain choisit le très talentueux Bernard Rose pour tenir les rênes de la mise en scène. Rose, remarquablement inspiré dans **Paper House** et nettement en baisse dans le thriller rétro **Chicago Joe & la Show Girl**.

■ Retour du malheureux Frank La Loggia. Responsable d'un film de zombies mystiques assez croquignolesque **(Effroi)** et d'un conte de fées vénéneux toujours inédit **(Lady in White)**, il tourne actuellement **Creature** d'après un scénario de Richard Matheson, pilier de ***La Quatrième Dimension*** et écrivain génial ("Je Suis une Légende", "L'Homme qui Rétrécit").

■ Bruce Robinson va s'ataquer à **Jennifer Bight** pour *Paramount*. Un flic (Andy Garcia) enquête sur des meurtres en série perpétrés sur des jeunes femmes aveugles (celles qui "braillent" avant de mourir, évidemment !). *C'est pas avec des astuces comme ça qu'on va remonter dans l'estime de Glbe, mon pauvre San. Excusez-le, hein !*

San HELVING

— STAR TREK VI THE — UNDISCOVERED COUNTRY

Alors que **Star Trek the New Generation** semble bien parti pour durer sur les écrans de télévision, *Paramount* ose un **Star Trek VI**, lequel devrait sortir directement en vidéo en France.
Selon Nicholas Meyer, déja réalisateur de **Star Trek II**, ce sixième opus serait "une histoire modeste mettant en scène un Spock amoureux". Une histoire à vous faire dresser... les oreilles !
Mais les scénaristes visent tout simplement une parabole sur la Pérestroïka, doublée même de références à la catastrophe de Chernobyl (où, on s'en souvient, un ouvrier avait perdu sa montre en se penchant sur le réacteur ! *Allons, San Helving, un peu de compassion !*).
Le Gorbatchev de service est donc un Klingon du nom de Gorkon, désireux de pacifier son peuple. Cependant, il est assassiné. Dès lors, la paix galactique est remise en cause par un nouveau despote Klingon. Kirk et l'équipage de l'Enterprise font route pour endiguer les menaces de guerre. Serait-ce là un **A La Poursuite d'Octobre Rouge** dans l'espace ? Possible.
Avec un budget de 26 millions de dollars, des effets spéciaux optiques d'*Industrial Light and Magic*, **Star Trek VI** serait pourtant le dernier de la série, la ménopose forçant nos héros à la retraite.



JUSQU'AU BOUT DU MONDE



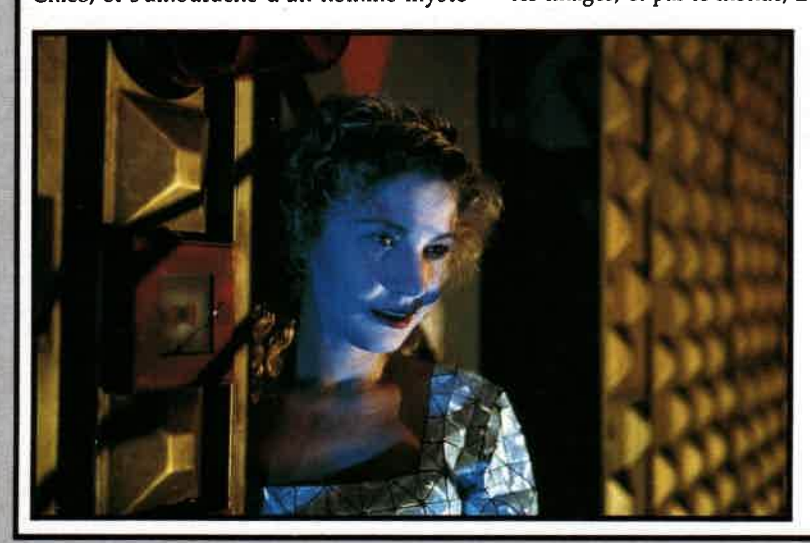
"*On peut améliorer les images du monde pour peut-être, un jour, améliorer le monde*". Voilà la grande phrase lancée par Wim Wenders, président du jury du Festival de Cannes 87, avant de remettre la Palme d'Or à **Sexe, Mensonge et Vidéo**. Et la salle, émue, d'applaudir.
Quatre ans plus tard, Wenders tourne un film de trois heures pour répéter ce qu'il avait dit en moins de dix secondes. **Jusqu'au Bout du Monde** est l'un des pires exemples de film où les images contiennent, profondément ancrées en elles, un discours interminable et un avertissement qu'on pensait entendu. Qu'un cinéaste s'accorde le droit de penser que 24 images/seconde peuvent valoir une révolution planétaire, déjà, c'est placer le cinéma dans un contexte intello et tout puissant, voire carrément divin. Que le dit cinéaste, intello notoire (il a des lunettes rondes, c'est une caricature, mais n'y voyez pas pas forcément un jugement de valeur), fasse évoluer des figures inconsistantes dans des univers le plus souvent factices/branchos, se désolidarise totalement de son support en jouant la carte du laid, tout cela pour "*améliorer les images du monde et peut-être, un jour, améliorer le monde*", ah ah ah, laissez-moi rire et rendez-moi mon **Terminator 2**. La sincérité de Wenders n'est pas cause. On aimerait en effet croire que **E.T.** a fait baisser le taux de criminalité, que le cinéma change la perception qu'on peut avoir du monde et, par là même, change le monde, que Wenders, avec **Jusqu'au Bout du Monde**, va désamorcer la bombe négative nichée dans la plupart des images ciné, télé, d'actualité, de fiction. Mais Wenders, avec sa caméra, ses acteurs, ses techniciens, ses rails de travelling, il ne fait que des films, bons ou mauvais, et ça doit bien l'emmerder que le monde ne s'en porte ni mieux, ni moins bien. Attention, chacun tient le discours qu'il a envie de tenir, et Wenders est d'accord avec lui-même, c'est déjà pas mal. Pour lui, améliorer les images du monde, améliorer le monde, c'est faire table rase sur l'image. Explications.
La première partie de **Jusqu'au Bout du Monde** est un road-movie cahoteux où les personnages se suivent, se croisent et se cherchent via des ordinateurs de poche qui rendent possibles la localisation du disparu. Il y a Claire qui largue son mari écrivain Eugène, lequel engage un détective privé, Philip, qui s'aperçoit que Claire a en sa possession l'argent d'un casse commis par un malfrat, Chico, et s'amourache d'un homme mystérieux à la double identité, Trevor/Sam. Wenders visite la planète avec légèreté mais dans la confusion la plus totale. Son film a alors encore du charme. L'intérêt se concentre très lentement sur Trevor/Sam qui s'avère trimbaler avec lui un appareil capable d'enregistrer des images mentales visibles par les aveugles. Nous sommes à la veille de l'an 2000, Wenders accumule les écrans vidéo, les enregistrements d'images, et le monde souffre d'un trop plein visuel, c'est ce qu'il faut comprendre avant l'entr'acte ("Bonbons, chocolat glacé...").
La reprise emporte toute la smala en Australie où Trevor/Sam retrouve ses parents exilés, Henry Farber, scientifique, et Edith, aveugle. Le 31 décembre 1999, date de leur arrivée dans les étendues désertiques d'Australie (faites gaffe, y'a du symbole dans l'air), un satellite explose dans l'espace, détruisant toutes les données visuelles emmagasinées dans les mini-ordinateurs. Nous sommes en l'an 2000, et l'image est sur le point de mourir. Reste l'invention du vieux scientifique.
Son fils, Sam (Trevor était un nom d'emprunt pour échapper à un quelconque service secret), qui a enregistré des images de sa famille éparpillée aux quatre coins du monde, tente de les transmettre à sa mère aveugle via des appareils vraiment très compliqués. Mais pour que Edith retrouve le temps d'un enregistrement la vue, il faut que les images soient épurées de toute autre donnée que visuelle. Entendez par là que l'appareil enregistre également les sensations de l'utilisateur, et que si les images ne sont pas lavées, elles demeurent imperceptibles pour l'aveugle. Je sais, ça ressemble à un mauvais scénario de série B, et c'est d'ailleurs tout à fait ça. Les images des proches parents d'Edith, lavées donc, lui parviennent tel un regard absolument objectif sur le monde. Déçue par les images, et par le monde, Edith décide de se laisser doucement mourir. Message délivré : si les images que nous regardons tous les jours étaient un tant soit peu représentatives du monde dans lequel nous vivons, ce monde nous paraîtrait forcément moins beau que nous le croyons.
Wenders va encore plus loin dans son effarante démonstration. L'appareil se révèle capable d'enregistrer les rêves. Claire et Sam tentent l'expérience et deviennent complètement accrocs, comme à une drogue dure, au produit visuel de leur sommeil qu'ils se repassent sans cesse. Message délivré : non seulement l'image est un leurre, mais l'introspection par l'image mène à la folie. Quelle est la solution, Wim ? Quelle est la solution, vite ?!
Eugène, l'écrivain, témoin passif des événements, a quand même pris le temps d'écrire un livre. Il sort Claire de son coma onirique en lui donnant l'ouvrage. Claire redécouvre le plaisir des mots, des phrases, et le troisième millénaire s'annonce sous les meilleurs auspices puisque Claire, rétablie, libérée du démon Image, fait maintenant partie de l'organisation *Greenpeace*. Message : si en l'an 2000 vous n'arrivez pas à faire le tri parmi les tonnes quotidiennes de données visuelles, si vous ne maîtrisez plus ce que vous voyez, prenez un bouquin et partez sauver la forêt amazonienne.
Crise de rire assurée, la fin de **Jusqu'au Bout du Monde**. Devant son impuissance fatale à améliorer le monde par l'image, Wenders préconise la lecture et la conversion écologique. On a furieusement envie de lui répondre que s'il ne croit plus aux vertus de l'image, s'il a peur que les siennes soient noyées sous un déluge de pellicules fadasses et de plans TV cafardeux, qu'il en écrive un, de livre, qu'il aille la sauver, la forêt amazonienne, qu'il n'en fasse plus, du cinéma, qu'il nous les lâche, les baskets. Et dire que Wenders passe aujourd'hui encore pour un ambassadeur du "bien penser cinématographique". Il l'a peut-être, et même sans doute été. Il ne l'est plus. Les gens changent, les images restent.



Vincent GUIGNEBERT

P.S.: A ceux qui aimeraient signaler que, quand même merde alors, le sujet de **Jusqu'au Bout du Monde** est original, rappelons que **Brainstorm**, c'est 84, que **Videodrome**, c'est aussi 84, et que **Le Record** (film allemand où un homme devient une sorte de cathode ambulante à force de regarder la télé), c'est 85. Légèrement en retard d'une guerre, le père Wenders !

France/ Allemagne/ Australie. 1991. Réal.: Wim Wenders. Scén.: Peter Carey et Win Wenders. Dir. Phot.: Robby Müller. Mus.: Graeme Revell. Int.: Solveig Dommartin, William Hurt, Sam Neill, Jeanne Moreau, Max Von Sidow, Rudiger Vogler, Chick Ortega... Dur.: 2 H 59. Dist.: Argos Films. Sorti le 23 ocotobre 1991.



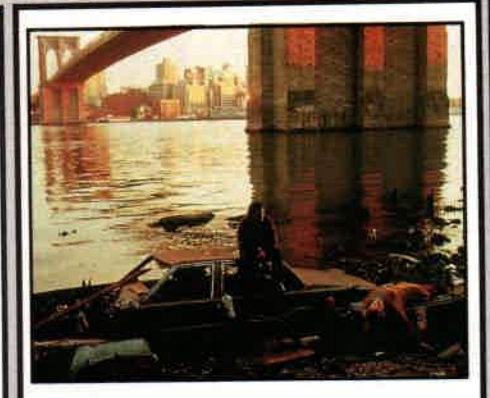
BERNARD ET BIANCA AU PAYS DES KANGOUROUS

Cette deuxième mouture des aventures de Bernard et Bianca est bien plus qu'un retour en force de *Walt Disney*. Aux qualités visuelles exceptionnelles (avec une caméra assistée par ordinateur qui donne, enfin, de bons résultats), il faut ajouter un pourcentage important d'esprit adulte qui range illico presto le film à côté de **Fantasia** au rayon "culte".
La mise en place de **Bernard et Bianca au Pays des Kangourous** représente ce que *Walt Disney* peut produire de meilleur. Cody, un petit garçon australien, ami des animaux, libère un aigle gigantesque des filets d'un braconnier, McLeach. McLeach, aidé par un iguane idiot, emprisonne Cody pour lui faire avouer où se trouve l'oiseau. Des souris alertent immédiatement S.O.S. Société, et l'information arrive aux grandes oreilles de Bernard et Bianca qui font leurs bagages et partent à dos d'albatros vers l'Australie.
Vingt minutes de rêves, comme seul le dessin animé peut en offrir. Une caméra fonçant au ras des tulipes vers une maisonnette, des décors en relief, une frénésie visuelle de tous les instants, un souci pointilleux du détail. C'est magique, équilibré, comme un manège vertigineux de la Foire du Trône. Mieux encore, les deux réalisateurs de cette folie contrôlée pillent les vieux classiques du film d'espionnage international. La façon dont l'annonce du rapt est transmise par les souris de S.O.S. Société, de l'outback australien à New York en passant par le Japon, est une merveille d'ingéniosité et de maturité graphique. Tout comme l'apparition de Bernard et Bianca, façon comédie des années 40, dans un restaurant miniature surplombant un restaurant de dimension humaine. Tout cela risque de passer au dessus des petites têtes blondes et de ravir leurs parents. Symbole hilarant de ce nouvel "esprit *Disney*", Frank, le lézard à collerette, compagnon de cellule de Cody et cabotin phénoménal, tente d'ouvrir la serrure avec sa queue : "je l'enfonce, je tourne, je l'enfonce..., ça va venir, je le sens bien". Voilà approximativement ce qu'il raconte pendant l'effort ! Vous avez bien un petit frère ou une petite soeur qui rigole parfois de quelque chose que vous ne comprenez pas. Emmenez-le, ou la, voir **Bernard et Bianca au Pays des Kangourous**. L'heure de la vengeance a sonné !

Vincent GUIGNEBERT

The Rescuers down under*. USA. 1991. Réal.: Hendel Butoy et Mike Gabriel. Scén.: Jim Cox, Carey Kirkpatrick, Byron Simpson et Joe Ranft. Mus.: Bruce Broughton. Produit par Thomas Schumacher pour Silvers Screen Partners IV/ Walt Disney Pictures. Dur.: 1 H 35. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale le 27 novembre 1991.*





LE CABINET DU DOCTEUR RAMIREZ

Ne pas confondre Peter Sellers et Peter Sellars. Le premier est, aux dernières nouvelles, toujours mort et continue de nous faire marrer, le second, quant à lui, est bien vivant mais ne nous dégourdit pas vraiment les zygomatiques. Ben oui, Peter Sellars n'est pas un rigolo. Son sérieux papal devrait même devenir proverbial sous peu. Même au dernier Festival de Cannes, où on ne se bidonne pourtant pas tous les jours, **Le Cabinet du Docteur Ramirez** a déclenché une fuite immédiate des spectateurs vers la sortie. Cinq minutes après le générique, partait la première vague (*nous confirmons*, ND V.G. & D.A.). Et, au terme d'une demi-heure, la salle, pleine à craquer au départ, était déjà à moitié vide ! Mais pourquoi donc cet exode massif, cette terreur dans l'œil vitrifié du festivalier de base ? Parce que **Le Cabinet du Docteur Ramirez** ne dispense aucun dialogue sur des images bien mystérieuses. A la place des bavardages, Sellars nous bourre la tête d'une musique pontifiante, assourdissante, tapant à coup de burin sur les fragiles boîtes crâniennes de son audience. Ce n'est pas **Le Cabinet du Docteur Ramirez** mais **Décibel Murders** ! Pendant que l'orchestre se déchaîne sous la direction d'un chef hystérique, des cadres moyens menacés de chomedu se parlent, mais on ne les entend pas. L'un menace son chef, piétine son téléphone et trouve l'extase dans un loft dépouillé... Le fantastique surgit dans cet univers glacial sous la forme de deux cloches qui se glissent partout et entament, par exemple, une curieuse chorégraphie sur l'armature métallique d'un plafond. Si, après une demi-heure de résistance, vous êtes toujours calé dans votre fauteuil, sans irritation ou passion particulière pour la musique des moines tibétains de Dharamsala, la partie est presque gagnée. Les sons deviennent plus mélodieux, moins décalés par rapport aux images, l'agitation des personnages semble moins gratuite, la forme paraît nettement plus séduisante mais le fond toujours aussi peu limpide. Peter Sellars a un prétexte qui tue : le film est une affaire d'interprétation personnelle. Possible. Mais **Le Docteur Ramirez** a l'hypnose plutôt laborieuse. Seuls les plus résistants peuvent goûter au mystère insondable des quelques instants magiques de ce spectacle expérimental. Mais il faut les mériter, ces quelques minutes intenses et rares.

Cyrille GIRAUD

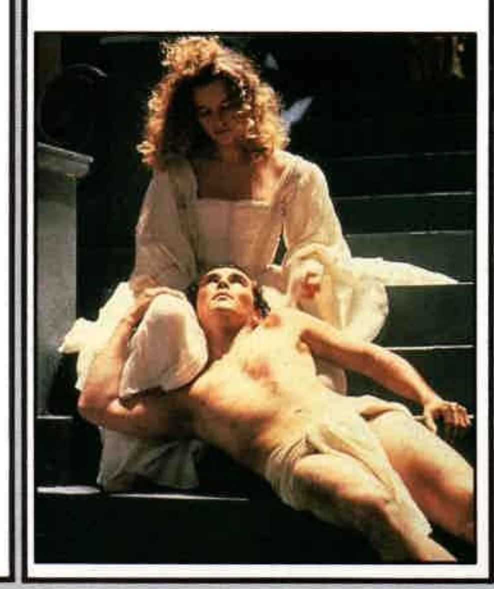
The Cabinet of Dr. Ramirez*. Allemagne/ USA/ France. 1990. Réal.: Peter Sellars. Scén.: Peter Sellars. Dir. Phot.: David Watkin. Mus.: John Adams. Prod.: Rainer Mockert & Eberhard Scheele pour Mediascope/ Canal Plus/ Mod Films/ Paladin Films... Int.: Mikhail Baryshnikov, Joan Cusak, Peter Gallagher, Ron Vawter, Kate Valk, Gregory Wallace... Dur.: 1 H 50. Dist.: Films sans Frontières. Sortie prévue le 4 décembre 1991.*

PROSPERO'S BOOK

Pauvre John Gielgud ! Durant toute sa longue carrière, il n'a eu qu'un seul rêve : jouer Prospero dans une adaptation cinéma de "La Tempête" de Shakespeare. Il était tout heureux d'annoncer que ce rêve allait enfin devenir réalité et, qui plus est, sous la direction d'un des plus grands metteurs en scène anglais, Peter Greenaway. Mais Greenaway n'est qu'un sadique odieux. Il fout en l'air le plus grand désir de l'acteur et se dit : "Ah, le petit vieux, il veut jouer "La Tempête", il va morfler. Non seulement c'est lui qui récitera tous les dialogues, mais en plus, **Prospero's Book** sera le film le plus tordu de la création."
Voici donc, en résumé, comment est né ce **Prospero's Book** qui est effectivement sacrément givré. Greenaway y vomit son trop plein d'imagination pendant qu'un vieil homme, tout nu dans son bain, essaie tant bien que mal de raconter une histoire classique, dont l'adaptation a de quoi faire se retourner le père William dans sa tombe. John Gielgud sert de voix à tous les personnages au milieu d'un brouhaha hystérique d'images et de sons. Greenaway utilise les techniques dernier cri, telle la superposition d'images tournées en haute définition vidéo (bon Dieu, que c'est laid), pour donner forme à ses délires. Sans oublier de surcharger la bande-son et d'y mettre régulièrement des hurlements de castrat pour réveiller les deux ou trois spectateurs qui auraient eu la chance d'arriver à s'endormir, malgré l'insupportable musique de Michael Nyman. Cela dit, certaines choses, certains plans, certaines images, certaines idées du film sont magnifiques, mais on sort tellement en colère qu'on préfère les oublier. Et si Greenaway n'était pas l'auteur de cette merveille qu'est **Le Cuisinier, Le Voleur, sa Femme et son Amant**, on aurait du mal à lui pardonner de nous avoir entraînés dans ce fatras bordélique où, lui, a l'air de bien se marrer. N'avoue-t-il avoir réalisé avec **Prospero's Book** le **Terminator 2** pour intellos ?
Nous, on en ressort un peu groggy, en se demandant si le film est sponsorisé par *Aspro* ou par *Aspégic* vu que, la tempête, c'est dans notre crâne qu'elle a soufflé.

Didier ALLOUCH

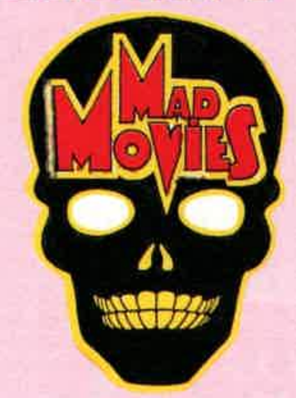
Prospero's Book*. Grande-Bretagne/ Japon/ France. 1991. Réal. et scén.: Peter Greenaway d'après 'La Tempête" de William Shakespeare. Dir. Phot.: Sacha Vierny. Mus.: Michael Nyman. Prod.: Kees Kasander. Int.: John Gielgud, Isabelle Pasco, Michael Clarck, Michel Blanc, Erland Josephson... Durée : 2 H 06. Dist.: Pyramide. Sorti le 8 octobre 1991.*



ABONNEMENT



Modèle 1



Modèle 2

Abonnez-vous

et portez les pin's Mad Movies

Chaque saison a ses modes. Suivant l'époque vous pouvez porter la légion d'honneur ou le badge "Touche pas à mon Pote" pour frimer à mort ou bien au contraire passer carrément pour un plouc. Cette année le must, le super branchos, consiste à arborer négligemment le pin's *Mad Movies* au revers du Chevignon. Avec ça, vous pouvez y aller franchement dans les soirées, les concerts rock, les boîtes chicos ou même les réunions de jeunes Giscardiens. Cool, man !
Pour le recevoir il suffit de vous abonner et de nous le demander. Facile, non ?
L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Aux 100 premiers à envoyer leur abonnement, *Delta Vidéo* et *Mad Movies* sont heureux d'offrir une K7 à choisir dans la collection FRAYEURS à paraître à l'occasion du Festival d'Avoriaz 91. A savoir : Lectures Diaboliques, Waxwork, Ghoulies I, II, ou III, Parents, Re-Animator (le 1), Paper House, L'Invasion Vient de Mars, Massacre à la Tronçonneuse II, Prince des Ténèbres ou Hellraiser (le 1).

Pour tous les suivants, sans exception, et sous réserve que vous nous le demandiez sur le bon de commande, nous vous enverrons le pin's *Mad Movies* du modèle de votre choix. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ______________ PRENOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

BOX-OFFICE

On s'y attendait bien sûr, mais à ce point c'est de la folie pure. Avec une soixantaine d'écrans Paris-périphérie, **Terminator 2** explose carrément le box-office, 402.000 fans en délire en une semaine. On n'avait pas vu ça depuis le milieu des années 80. C'est d'autant plus impressionnant que **Terminator 2** bénéficie d'une séance de moins que la moyenne, vu sa longue durée. Va-t-il tenir le choc longtemps ? Même en cas d'essoufflement, **Terminator 2** passera allègrement le cap du million d'entrées sur Paris et celui des 6/7 sur toute la France. foudroyant, freine brusquement mais ramasse tout de même 35 millions de dollars. Le record du numéro 3 (15 millions de plus) reste donc imbattu. Dans un registre plus modeste, **Child's Play 3** stationne à 15 briques US. Médiocre. En France, ce nouveau **Chucky** ne sortira pas en salles pour cause de nullité. *CIC Vidéo* l'exploitera donc directement en vidéo dès le mois d'août prochain. C'est son destin. Triste destin aussi pour **Simple Mortel** dans l'hexagone. Le joli film de Pierre Jolivet (handicapé il y vrai par une affiche redoutablement énigmatique) s'étale sur le bitume avec 39.000 simples spectateurs dans la capitale. Le fantastique made in France ne fait décidément pas recette. Par contre, **Fisher King**, le film "difficile" de Terry Gilliam, trouve aisément son public et devrait dépasser les 200.000 quêteurs de Graal. Bravo à tous d'y être allé malgré une affiche affreusement moche et mettant peu Robin Williams et Jeff Bridges à leur avantage. Aux States, **Fisher King** se comporte honorablement avec 24 millions de dollars en deux semaines. Le film sera donc le premier vrai succès de Terry Gilliam, pour une fois prophète en son pays.



Gros succès pour SUPERFRICATOR 2...

Un immense succès quoi qu'il en soit, lancé avec intelligence par la *Columbia* dont le budget publicitaire se montait à "seulement" six millions de francs. A quoi bon mettre plus lorsque les médias se chargent de promotionner gratuitement le film ! Pendant ce temps, aux Etats-Unis, **Terminator 2** stoppe sa carrière aux alentours des 200 millions de dollars, à peu près la somme envisagée par *Carolco* et *Tri-Star*. Sur toute la ligne, **Terminator 2** a donc été un calcul juste. Toujours chez l'Oncle Sam, les nouveautés fantastiques marchent correctement. **Freddy's Dead**, après un départ

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: D. Allouch. M.B.: M. Burel. V.G. : V. Guignebert. J.P.P.: J.-P. Putters. M.T.: M. Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
Europa	4		6		4
Fisher King	5		3	4	6
L'Halluciné	2	2		3	3
Prospero's Book	1		1		
Rocketeer	1		2	2	3
Les Sorcières	5		5		5
Terminator 2	5	5	4	3	6



POUR OU CONTRE LA DIFFUSION D'ÉXÉCUTIONS CAPITALES SUR NOS PETITS ÉCRANS . . ??

POUR !!!

MORETTI 91©

Le retour du BEURK

Le gore a disparu des grands écrans. Survit difficilement en vidéo. Raréfie ses apparitions dans *Mad Movies*. Et explose à la télévision !!!

Que sont les images beurk devenues ? Où sont passés les tronçonnages convulsifs, les décapitations aériennes, les empalements sadiques, les énucléations agressives, les écartèlements herculéens, les mutilations en tous genres ? Où sont passés ces festins de chair et de sang, ces geysers d'hémoglobine, ces torrents magenta, dont le cinéma d'horreur nous a abreuvés jusqu'à plus soif ? Où se repaître d'un bon gros film gore aujourd'hui ? Oui, ça en fait des questions, pour une réponse toute bête...

L'imagerie gore fête à peine ses trente ans. Les premières grosses éclaboussures qui tachent, on les doit à Hershell Gordon Lewis, docteur ès-gore branché beauf/paysan. **Blood Feast** et **2000 Maniacs** ont popularisé un genre alors très drôle, très nul aussi, mais très drôle quand même. Des bandes de saoulés à la *Budweiser* s'y livraient à de sanguinolents jeux ancestraux, dans la paillardise la plus totale, sur des touristes venus goûter aux joies de la cambrousse. Le gore balbutiait alors d'une touchante innocence, comme tout ce qui vient de naître, encore que l'intérêt du spectacle reposait déjà sur l'attrait du sensationnel et du jamais vu. Un homme dévalant une pente dans un tonneau clouté, une femme de faisant couper très naturellement le petit doigt... Des actes saignants qui ont bouleversé plus d'une toile de cinoche. Succès public oblige, l'imagerie gore a évolué, en passant par tous les stades possibles et imaginables. Du définitivement ringard et assumé comme tel, **Bad Taste**, au gerbeux maladif, **Maniac**, sans oublier quelques caillots d'ordre cérébral, chez Cronenberg notamment. Acceptée au cinéma par la plupart comme un réel moyen d'expression, l'imagerie gore a beaucoup perdu de son côté subversif. La majorité des spectateurs, cinéma et vidéo confondus, ne sont plus regardants à la goutte de sang près. L'image gerbeuse est tellement entrée dans les mœurs (voyez feu *Les Crados*, ces vignettes génialement immondes pour gosses turbulents) qu'aujourd'hui il est de bon ton pour les avant-gardistes d'hier de dire "Bof, le gore, y'en a un peu marre". Vous remarquerez notamment que dans *Mad Movies*, qui était plutôt précoce sur la question, les photos gore tendent à disparaître. Ras-le-bol !

C'est généralement quand un phénomène s'apprête à passer l'arme à gauche que le vautour fait son apparition. La télévision est un rapace pitoyable qui a prouvé mainte fois qu'elle récupérait pour sa large audience des sujets qui avaient fait leurs preuves auprès de petites audiences. C'est au terme de ce qu'on a appelé la "flambée du X" que les lucarnes se sont mises à produire des ***Sexy-machin*** à la pelle. Prêtez une oreille attentive aux musiques des génériques, et vous vous apercevrez que la télé réagit avec une bonne année de retard sur ce que vous écoutez (à l'inverse par exemple des Nuls, qui ont un flair monstrueux et anticipent les modes musicales). La télévision française, vit un oeil tourné vers la production américaine et l'autre vers les sujets morts-vivants. *"L'imagerie gore et le sensationalisme n'amusent plus vraiment les premiers fanas. Un nouveau public télévisuel va forcément les remettre au goût du jour"*, voilà ce que pensent les déterreurs de cadavres qui hantent la lucarne. Étonnez-vous ensuite qu'en 1991, vous ayez l'impression de regarder une télé vieille de dix ans.

Septembre 1991, donc. La rentrée des classes télévisuelle. Chacun débarque avec ses nouvelles émissions, généralement adaptées de formats américains. Pour pallier le départ de Michel Drucker, *Antenne 2* lance, le samedi soir en prime-time, à grand renfort de pub, une émission populaire. **La Nuit des Héros**, version française de **Rescue 911** (qui fascine depuis longtemps le public américain), se présente sous la forme d'une émission classique où les variétés sont remplacées par des reconstitutions de faits divers. On est à une heure de grande écoute, pas question donc de choquer les sensiblités en donnant dans le hard gore. Mais ce qui aurait choqué le public moyen il y a dix ans l'enthousiasme aujourd'hui. De la même façon, ce qui nous aurait amusé il y a dix ans nous gonfle aujourd'hui, c'est logique. D'une illustration purement orale avec la profusion des talk-shows, avec des émissions comme **Choc**, où l'horrible était évoqué avec des mots, on passe donc à une représentation imagée, où les protagonistes rejouent devant les caméras l'accident qui a failli leur coûter la vie. Les sketches, tournés comme des suspenses hitchcockiens, déversent leur lot de situations catastrophiques : un randonneur dont la jambe est coincée sous une pierre d'une tonne, un pêcheur dont la canne rencontre une ligne à haute tension, un gamin en compagnie d'une nounou hypoglycémique... La trouille, à chaque fois, je vous raconte pas. Mal filmé, mal joué, truqué de bout en bout. Le résultat plait pourtant puisque l'audience du samedi soir d'*Antenne 2* a pratiquement doublé depuis **La Nuit des Héros**. Il faut dire que l'émission bénéficie d'une séquence époustouflante d'héroïsme où un sportif doit accomplir quatre épreuves chronométrées rapportant chacune 25.000 francs à une association caritative. Pour **La Nuit des Héros** n° 1, c'est au profit d'une jeune mal-entendante que le "héros" de l'émission a concouru. Il a réussi en 1 minute 30 ce qu'il avait à accomplir en 5 minutes. Difficile dans ce cas-là pour Laurent Cabrol, Mr. Météo devenu animateur gol, d'entretenir le suspense. "Allez, dépêchez-vous, machin, vous n'avez plus que trois minutes pour trouver l'enveloppe jaune" - "Euh, ça y est, Laurent, je l'ai là..." - "Génial, on l'applaudit bien fort. Tu vois, ma petite, tu as gagné 25.000 francs, c'est déjà un quart de ta surdité qui tombe dans la corbeille". On raconte que le PDG d'*Antenne 2*, Hervé Bourges, aurait même eu un peu honte ce samedi soir. Le tir est rectifié la semaine suivante. Les épreuves sont plus costauds, les gens tremblent à l'idée que, si ça se trouve, le sportif ne va pas faire gagner 25.000 francs à l'association, la tension monte sur le plateau et devant les postes. On se demande si il ne serait pas en fait plus simple de signer rapide un chèque de 100.000 plutôt que de nous infliger ce "fil rouge" qui n'a à priori rien de drôle. Dans **Jeux sans Frontières**, émission culte, on attendait qu'une chose, que les concurrents se gamellent le plus monstrueusement possible. Je ne me crois pas plus vicieux que les autres, mais quand je vois le sportif sauter des murs de flammes ou descendre en rappel une falaise, tout ça pour faire le malin sous couvert de servir une cause humanitaire, je n'ai qu'une envie : qu'il se brûle le cul et qu'il s'écrase la gueule sur le bitume. Et, si possible, après les cinq minutes réglementaires.

Le gore soft, le sensationnalisme allégé de **La Nuit des Héros** se fait mettre au tapis par le magazine **Urgences**, présenté tous les mois sur *La 5* par Jean-Claude Bourret. Ici, pas de triche. Vous voulez de la gerbe, en voilà. Documents d'archives, reportages "live", une recette elle aussi en provenance des Etats-Unis. Le hard gore, ex-vedette du cinéma, est en passe de devenir une star de la télé. L'émission n'a rien de passionnant, mais elle secoue. C'est le but. Mieux vaut jouer au voyeur devant sa télé que de provoquer des bouchons sur les autoroutes à chaque carambolage. Mieux vaut rechercher "l'émotion forte" dans son fauteuil qu'étouffer une victime lors d'un attroupement animal. Le doute subsiste bien sûr quant à la moralité de l'entreprise. Vieux débat. Fallait-il ou non diffuser les images de la petite colombienne agonisant dans sa mare de boue ? Les censeurs imbéciles vous répondront catégoriquement par la négative. Les autres essaieront de faire la part des choses entre l'image atroce, une réalité comme une autre, donc diffusable, et l'exploitation souvent putassière qu'on en fait, entre la responsabilité du caméraman et celle du journaliste. A ce niveau, **Urgences**, c'est *Paris-Match* avec des images qui bougent. Les équipes de reportages partent dans les voitures du *Samu* et filment du début à la fin de l'intervention, se terminant parfois par la mort de la victime. On peut tout reprocher à **Urgences**, un habillage racoleur, un Jean-Claude Bourret en permanence (*"Etiez-vous vraiment obligée de prendre ce train ?"* demande-t-il à une mamie qui a passé dix heures dans les tôles froissées et y a perdu sa petite fille), sauf d'être une parodie d'émission à sensation comme **La Nuit des Héros**.

Antenne 2 et *La 5* font donc aujourd'hui revivre l'imagerie gore. A ce qu'on dit, *TF1* ne devrait pas rester longtemps à la traîne et risque de produire une émission où débattront entre eux des accidentés-mutilés et des accidentés-indemnes. Exemple, dans deux collisions de voiture similaires, le premier conducteur sort indemne, le deuxième sa fait amputer des deux bras. Sur le plateau, le premier s'avance, tout sourire, vers le deuxième et lui lance un "Bonjour" en lui tendant la main. Victoire du mauvais goût sur le bon. Mais si émission il y a, elle ne donnera sans doute pas, et c'est malheureux, dans le genre méchamment primesautier. On peut faire confiance à *TF1* de ce côté-là !

Vincent "Yoda" GUIGNEBEURK



ROCKETEER

Avec une régularité d'horloger suisse, Hollywood fabrique de nouveaux champions de la justice. Rétro, le Rocketeer se place entre Dick Tracy et Batman en veillant à ne choquer personne, à caresser les pontes de Walt Disney dans le sens du poil. Le réalisateur de *Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses*, lui, filme avec un baladeur diffusant de vieux standards des années 30...



"We don't need another hero", chantait la lionne Tina Turner à l'époque de **Mad Max 3**. Faut croire que les producteurs yankees raisonnent dans l'autre sens. L'Amérique a vraiment besoin de nouveaux héros et les produit désormais à la chaîne. Même les méchants d'hier sont les héros d'aujourd'hui, le Terminator par exemple. Le Rocketeer, lui, est le résultat d'un mélange savant entre une bande dessinée culte et des sérials poussiéreux mais hautement jouissifs (**King of the Rocket Men, Zombies of the Stratosphere**), et l'addition de deux justiciers d'élite. Dick Tracy pour le look rétro, glamour, et Batman pour l'esprit redresseur de torts volant. "*Mais contrairement à la plupart des films actuels,* **Rocketeer** *n'est pas un "véhicule" destiné à mettre en valeur une star. Ici, c'est le film qui a la vedette*" envoie Charles Gordon, le producteur, lequel désirait pourtant Johnny Depp pour endosser les fusées du Rocketeer. "*C'est un excellent comédien mais il ne possède pas l'innocence et la vulnérabilité de Bill Campbell*" explique Joe Johnston, réalisateur, qui ne devait pas encore avoir vu **Edward aux Mains d'Argent**. Bill Campbell, cet illustre inconnu, souffle donc le rôle à Johnny Depp (qui, en fait, n'en voulait pas), Kurt Russell, Emilio Estevez, Dennis Quaid et Bill Paxton. Mais, plus que le héros et ses exploits aériens, c'est le décor qui tient la vraie vedette. Et qui intéresse surtout Joe Johnston.

LOOK RETRO

Formé par *Industrial Light and Magic*, Joe Johnston est un féru de voltiges aériennes. Après avoir réglé les loopings des vaisseaux spatiaux de **L'Empire Contre-Attaque** et du **Retour du Jedi**, il filme les impressionnantes scènes de canadairs en action sur les forêts ardentes de **Always**. En fait, ces séquences, Spielberg n'y a pas touché. Réalisateur de **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses**, Joe Johnston est donc un amoureux d'aviation, mais aussi des années 30. Et **Rocketeer** lui offre la possibilité de reconstituer cet âge d'or, avec tout le faste nécessaire. "*Sur le plan architectural, les années 30 furent pour Los Angeles particulièrement fécondes. Deux des décors se sont avérés particulièrement intéressants à concevoir : le Bulldog Café et le South Seas Club. Le premier, qui a réellement existé, était le bar-restaurant favori des pilotes. Construit dans les années 20, sa façade en relief représentait un bulldog géant fumant une pipe. Quant au South Seas Club, c'est le rendez-vous habituel de la pègre et des gens de cinéma. Un établissement style art-déco, prétentieux et décadent, qu'une star comme Neville Sinclair se doit de fréquenter*" corrobore Joe Johnston.

Neville Sinclair est le grand méchant de **Rocketeer**, un méchant très années 30. Star de cinéma séduisante et cynique à laquelle Timothy "007" Dalton donne une fougue à la Errol Flynn, son principal inspirateur. Mais Neville Sinclair est un agent nazi en place aux Etats-Unis, un espion qui prépare une attaque allemande contre Hollywood et tout le pays. Très années 30 ça aussi. Cela permet d'ailleurs une morale et un final désuets comme seuls les films de l'époque savaient le mitonner. Même le gangster Eddie Valentine y va de son couplet patriotique. "*Je magouille, j'enfreins la loi, mais je suis américain*" dit-il en canardant Sinclair aux côtés du Rocketeer et de la police, des ennemis devenus soudainement ses amis!

Visiblement, Joe Johnston prend son pied à brosser des figures typiques, ultra classiques, archétypales. Howard Hugues par exemple, tycoon fameux, producteur douteux, amant glorieux et aviateur fiévreux d'innovations. Récemment mis en scène par Francis Coppola dans **Tucker**, Howard Hugues est, dans **Rocketeer**, une sorte de super mécène, de chevalier en complet veston. Un personnage indispensable à un film qui célèbre les années 30. Joe Johnston va même jusqu'à faire du géant patibulaire, homme de main favori de Neville Sinclair, un parfait sosie de Rondo Hatton, comédien difforme et monstrueux servant souvent de vilain aux séries B de l'époque ! Une reconstitution décidément impeccable, maniaque. "*Visuellement, il n'existe pas de périodes de l'histoire des Etats-Unis comme celle-ci. Tout y était artistiquement dessiné, conçu. Tout avait une identité, une spécificité dont on ne retrouve pas l'équivalent aujourd'hui. Les bâtiments, les voitures, les vêtements... Tout était beau*" complète Dave Steven, auteur de la bande dessinée. Même Bill Campbell se plonge dans cette ambiance rétro par des moyens radicaux. Pour se mettre dans le bain, il écoute du Glen Miller et son grand orchestre et l'inévitable "In the Mood".

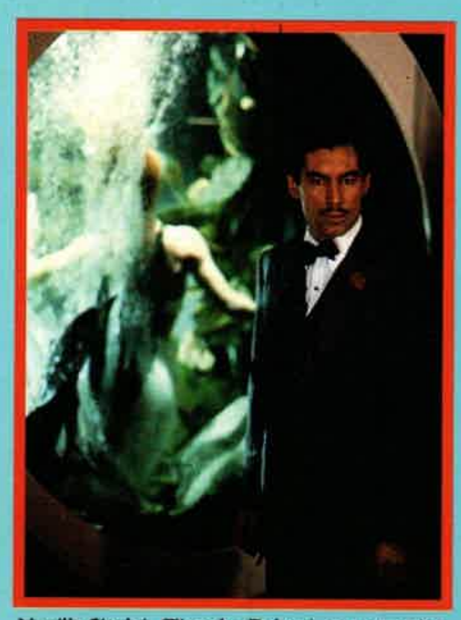
Mais la plus belle pièce de cet âge d'or demeure encore Jenny Black qu'incarne la divine Jennifer Connelly, préférée à Sherilyn Fenn, Diane Lane et Elizabeth McGovern. "*Jennifer a le look années 30 et une beauté classique qui s'accorde remarquablement au style de Bill Campbell*" rajoute Joe Johnston. Dommage que le personnage ait été considérablement adouci par rapport à celui de la bande dessinée. De starlette posant à poil, Jenny s'est métamorphosée en donzelle romantique et chaste. Les studios *Walt Disney*, qui produisent le film, ne pouvaient autoriser l'exposition des miches de l'héroïne sur grand écran.



Cliff (Bill Campbell), aviateur forcené.



Les décors très comédie musicale du South Seas Club.



Neville Sinclair (Timothy Dalton), star et espion.

MIGNON

"*Par ailleurs, lorsque vous tournez un film d'époque, vous passez toujours beaucoup de temps à dénicher des matériaux authentiques. Les étoffes actuelles sont en effet beaucoup plus souples et fluides que celles des années 30, et leur texture sensiblement différente. Nous avons dû collecter nos tissus dans toutes sortes d'endroits et récupérer des chutes abandonnées dans des entrepôts depuis des années*". Années 30 par ci, années 30 par là, Joe Johnston se révèle insassiable sur le sujet, absorbé à ce point qu'il en a oublié le scénario concocté par deux férus de super-héros (Danny Bilson et Paul De Meo sont les instigateurs du ***Flash*** télé). Ben oui, aussi rutilants et beaux que sont les décors, les robes de Jennifer Connelly et les costumes croisés de Timothy Dalton, **Rocketeer** souffre d'un scénario dont dire qu'il donne dans le classicisme serait un doux euphémisne. Ce qui passe en bande dessinée se banalise singulièrement au cinéma. Le gentil Cliff découvre des fusées, les essaie, s'invente un personnage et se heurte simultanément à la police et au nazillon Neville Sinclair, lequel drague sec sa copine. C'est tout. Joe Johnston, marmonnant en permence les mots "années 30", oublie simplement son histoire. Dommage pour un film qui, outre son indéniable charme suranné, aurait pu s'élever au niveau d'un **Dick Tracy**, la grande classe en moins toutefois.

Et les scènes de vol ? Elles valent bien celles du Bourdon. A l'honneur actuellement dans **Terminator 2**, les computers d'*Industrial Light and Magic* ont effacé tous les filins qui arrachent le Rocketeer du sol. Ce héros-là brasse bien mieux l'air que Superman, même si la poésie ne fait qu'effleurer artificiellement le chrome de ses fusées et la pointe de son heaume chevaleresque.

Marc TOULLEC

***The Rocketeer**. USA. 1990. Réal.: Joe Johnston. Scén.: Danny Bilson, Paul De Meo & William Dear d'après la bande dessinée de Dave Stevens. Dir. Phot.: Hiro Narita. Mus.: James Horner. SPFX : Industrial Light and Magic et Rick Baker. Prod.: Lawrence Gordon, Charles Gordon et Lloyd Levin pour The Walt Disney Company. Int.: Bill Campbell, Jennifer Connelly, Alan Arkin, Paul Sorvino, Timothy Dalton, Terry O'Quinn, Ed Lauter, William Sanderson... Dur.: 1 H 50. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale le 18 décembre 1991.*

LE HÉROS

Entretien avec
BILL CAMPBELL

A 32 ans, Bill Campbell a les traits du visage aussi juvéniles que Michael J. Fox. Après des débuts dans un spectacle médiéval, "Dungeon Master", il fréquente les plateaux de télévision, ceux de *Star Trek the New Generation* et de *Crime Story* notamment. "Roméo et Juliette", "MacBeth" et quelques comédies musicales complètent sa formation. Le voilà fin prêt pour incarner le gentif Cliff, alias Rocketeer, avec toute la fougue et le romantisme requis...

Mad Movies : *Comment devient-on héros national américain chez* Walt Disney *?*

Bill Campbell : En passant une audition, c'est tout bête. Je jouais à l'époque au théâtre dans "La Mégère Apprivoisée". Je portais une barbe, les cheveux longs. Physiquement, je n'avais rien à voir avec le Rocketeer. Les gens du casting ne m'ont donc pas retenu. Trois mois plus tard, mon agent s'est arrangé pour qu'ils me voient de nouveau. Je m'étais rasé, coupé les cheveux. Je ressemblais bien plus au personnage de la bande dessinée. Au départ, les producteurs voulaient Johnny Depp. En fait, j'ai obtenu le rôle parce qu'il l'a refusé !

M.M.: *Votre Rocketeer est-il fidèle à l'image qu'en donne la bande dessinée de Dave Stevens ?*

B.C.: Avant de passer les auditions, je ne connaissais absolument pas la bande dessinée qui n'a pas eu un très gros impact aux Etats-Unis. Le personnage du Rocketeer n'a pas été modifié. Toutes les transformations se sont portées sur Jenny, sa compagne.

M.M.: *Votre ressemblance physique avec Joe Johnston, le réalisateur, est assez frappante...*

B.C.: Beaucoup de gens pensent que nous sommes frères. Joe Johnston m'a peut-être choisi pour cette ressemblance. Mais je pense plutôt qu'il s'agit là d'un hasard.

M.M.: *Peut-on dire que le Rocketeer est un super-héros classique à la Superman ?*

B.C.: Absolument pas. Le Rocketeer n'est pas un super-héros. En fait, Cliff s'avère un type très banal, moyen. Un super-héros, par définition, possède des super pouvoirs, le Rocketeer n'en a aucun. Il n'est pas non plus milliardaire comme le Bruce Wayne de Batman. De plus, Cliff accumule les défauts : il se montre égoïste, impulsif, un peu naïf. Heureusement, il trouve ces fusées qui lui permettent d'avoir des priorités dans l'existence, qui lui permettent de découvrir ce qui est réellement important. Dans ce sens, Cliff est un bon exemple de héros dans la tradition ; il se donne un but et les moyens de l'atteindre.

M.M.: ***Rocketeer** n'a pas très bien marché aux Etats-Unis. Etrange pour un film familial, tellement américain !*



B.C.: C'est vrai que **Rocketeer** n'a pas connu un succès fracassant, mais il n'a pas été un échec pour autant. Certains films mettant en scène des super-héros doivent même lui envier ses scores au box-office. Si **Rocketeer** fonctionne correctement à l'étranger, il connaîtra une suite. C'est vrai que la majorité des super-héros sont très américains, mais Rocketeer, bien qu'il soit très ancré dans l'Amérique traditionnelle, renvoie à une certaine innocence universelle, une certaine candeur et naïveté face au mal. Il s'agit là d'une donnée commune à tous les pays. Et puis **Rocketeer** n'est pas un film aussi catalogué dans le fantastique que **Batman** et **Superman**. Il est vraiment à la lisière du genre, car l'environnement décrit est historique, réaliste.

M.M.: *Pas facile de porter de grosses fusées sur le dos pendant des journées entières, non ?*

B.C.: Il y avait en tout cinq ou six modèles de fusées. Chacune avait une fonction bien précise. Un des modèles était d'une finition douteuse. Construit en métal, il pouvait cependant cracher des flammes. Le deuxième modèle, toujours de métal, était parfait jusque dans les moindres détails. On avait aussi de fausses fusées en plastique, en fibres de verre, des modèles légers pour les scènes où je me déplace, où je coure. Ce dernier modèle était également porté par le cascadeur qui tombe du Biplan. En plus, il devait se munir d'un parachute. Cela valait mieux pour lui.

M.M.: *Et pendant ce temps, vous vous la couliez douce dans votre caravane ?*

B.C.: J'avais une doublure accrochée à des fils pour toutes les séquences de vol. Mais le réalisateur m'a permis de me risquer à quelques cascades. Je me suis retrouvé au sommet du dirigeable, au cœur d'une explosion et même dans une course d'avions. J'ai tourné aussi sans doublure les scènes de voltige dans le night club, juste histoire de satisfaire ma curiosité. En fait, presque tous les effets spéciaux ont été tournés en direct sur le plateau. Je n'avais pas à jouer devant du vide qui allait être ensuite rempli en post-production. Même l'explosion du dirigeable était live ! Une seule séquence demandait le fameux blue-screen, celle où je grimpe à l'échelle de corde du Zeppelin !

M.M.: *L'incroyable avion-bolide, le G.B., au début du film, il volait réellement ?*



Rocketeer et la bannière étoilée. Merci Oncle Sam !

B.C.: Oui. Le pilote détestait cet avion. Inventé par les Grandville Brothers, d'où son nom, le G.B. est réputé pour être particulièrement dangereux. Douze des quatorze pilotes qui ont tenu le manche n'ont pas survécu à ses caprices. Le pilote comptait généralement les atterrissages réussis et remerciait à chaque fois le ciel d'y être arrivé.

M.M.: *Que pensez-vous du look du Rocketeer. Il ne serait pas un peu rococo pour le public des années 90 ?*

B.C.: Pour incarner un personnage des années 30, il suffit de donner une certaine emphase à son jeu, d'exagérer certains sentiments, d'y ajouter aussi une certaine candeur. A part ça, le Rocketeer serait le même dans les années 90. Les gens ne changent jamais. En fait, j'adore la panoplie du Rocketeer. En la dessinant, Dave Stevens lui a enlevé tout ce qui aurait pu la rendre ridicule. Les responsables des costumes ont respecté son travail et la formule marche à merveille à l'écran. Bien que le Rocketeer ait un aspect très baroque, très années 30, il passe bien aujourd'hui. Ce look lui donne une identité unique.

M.M.: *Le tournage du film a dû être une expérience très enrichissante pour vous dans la mesure où vous n'aviez, jusque là, travaillé que pour la télévision...*

B.C.: Cinéma, théâtre ou télévision, c'est toujours le même boulot. Je pense que le processus inverse, passer du cinéma à la télévision, est bien plus dur. Bosser pour le petit écran a du mauvais, mais aussi du bon. Cela m'a appris à être moins nerveux devant les caméras. Mais, à cause de la rapidité des tournages, la télévision m'a donné de mauvaises habitudes, comme l'assimilation de certaines ficelles du métier un peu trop transparentes à mon goût. Pour les répétitions, on utilisait une caméra spéciale. Mais, s'il s'avérait que le plan était bon, le réalisateur n'hésitait pas à le garder au montage. Sur les séries, nous n'avions que deux prises. Au cinéma, on peut aller jusqu'à dix ou quinze. La technique télévisuelle vous permet de développer un certain sens du travail, mais pas obligatoirement vos dons de comédien.
Pour la télévision, j'ai tourné treize épisodes de ***Dynastie***. Les producteurs voulaient me faire signer un contrat de cinq ans. J'ai refusé car j'avais besoin d'une expérience plus enrichissante à court terme. Comme j'étais inconnu, que cela facilitait l'identification avec le personnage, que je ne coûtais pas très cher, *Walt Disney* m'a pris pour **Rocketeer**. Ils ne désiraient pas vraiment payer une vedette des millions de dollars.

M.M.: *Il y a un rapport entre vous et le Bill Campbell, né en 1922 celui-là ?*

B.C.: Non, mais il arrive fréquemment qu'on nous confonde, surtout qu'il a lui aussi figuré dans ***Dynastie***. Je reçois parfois du courrier me félicitant pour le rôle que je tenais en 1952 dans un film auprès d'Elvis Presley !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)



Bill Campbell contre l'homme de main favori de Sinclair : un géant difforme !



LA BELLE

Entretien avec JENNIFER CONNELLY

Elle est maintenant grande la petite. Celle qui commandait aux insectes homicides de *Phenomena* de Dario Argento, celle qui visitait le pays des merveilles de *Labyrinthe*. Dans *Hot Spot*, la "petite" montrait qu'elle n'était plus une enfant. Ingénue, troublante, d'une beauté vaporeuse, Jennifer Connelly se met au service de Jenny, la star en herbe, petite copine du Rocketeer...

Mad Movies : *Dans la bande dessinée, votre personnage était bien moins sage, plus sexy...*

Jennifer Connelly : J'ai découvert la bande dessinée aux auditions, où l'on m'a certifié que je ressemblais à la fille. Il faut vraiment beaucoup d'imagination pour avancer ce genre de choses. Entre la bande dessinée et le cinéma, mon personnage a beaucoup changé. Les producteurs l'ont retravaillé pour le rendre plus clean, davantage dans la tradition *Walt Disney*. Vu l'ambiance générale de **Rocketeer**, cela n'a rien de gênant. C'est le contraire qui l'aurait été.

M.M.: *On regrette bien de ne pas vous voir voltiger, comme Loïs Lane avec Superman !*

J.C.: Ce n'était simplement pas dans l'histoire. Je pense aussi que ce genre de scènes aurait été malvenu dans la mesure où le Rocketeer n'a rien à voir avec Superman. Peut-être ferai-je mon baptême de l'air dans **Rocketeer 2**. Mais je n'ai pas signé de contrat pour une séquelle, contrairement à mon partenaire, Bill Campbell. J'ai simplement une option.

M.M.: *Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?*

J.C.: J'ai visionné pas mal de films des années 30/40. De la même façon que **Rocketeer** est un hommage aux premiers films



d'aventure, mon personnage, Jenny, est une sorte de condensé de toutes les comédiennes de l'époque, de celles qui jouaient dans les sérials. Dans le même temps, Jenny se moque de cette image stéréotypée ; elle s'en dégage même. Pour lui donner une identité propre, nous avons énormément travaillé les maquillages, les costumes et les coiffures.

M.M.: *N'est-il pas un peu frustrant pour une comédienne comme vous d'être seulement la petite amie du héros ?*

J.C.: Vous êtes perspicace. Bien sûr que cela l'ait. Pour cette raison, je dois veiller à bien choisir mes rôles. Mais c'est aussi un mal nécessaire pour progresser. Attention, j'aime bien **Rocketeer**. Le film est, évidemment, davantage une gentille histoire qu'un scénario basé sur la psychologie profonde des personnages. **Rocketeer** n'est qu'une étape dans ma carrière, et un film auquel je suis heureuse d'avoir participé. Mais pour le reste, je lis, j'attends, j'auditionne.

M.M.: *Vous semblez aspirer à un cinéma très différent de* ***Rocketeer*** *en fait ?*

J.C.: J'apprécie tout particulièrement les comédies des années 50 avec Katharine Hepburn et Spencer Tracy. Je ne vais généralement pas voir les films comme **Predator**, **Terminator** ou **Piège de Cristal**. Vous savez, j'ai vraiment hésité à accepter le rôle qu'on me proposait dans **Rocketeer**. Pour me convaincre, j'ai dû voir tout ce que Joe Johnston, le réalisateur, avait fait jusqu'alors. Ensuite, j'ai longtemps discuté avec lui. En fait, j'aime aussi beaucoup le cinéma européen, **A Bout de Souffle** de Godard par exemple, avec ce comédien que je trouve si beau. Comment s'appelle-t-il déjà ?

M.M.: *Jean-Paul Belmondo. Mais il a un peu veilli depuis, il ressemble à un vieux clown ramolli...*

J.C.: (déçue) C'est vrai ? Si un jour je deviens comme lui, promettez-moi de me tuer !

M.M.: *Pour une actrice, trouver un bon rôle à Hollywood est vraiment dur. Votre participation à* ***Rocketeer*** *semble le confirmer une fois de plus...*

J.C.: Hollywood, c'est surtout des films, pas du cinéma. La différence est importante. Les Etats-Unis, c'est vraiment le pays du ciné pop-corn. Même s'il y a de bon films ici, il faut avouer que leur nombre est très nettement inférieur à celui des très mauvais. Depuis que Meryl Streep et Geena Davis ont manifesté leur mécontentement de ne pas trouver de personnages qui sortaient de l'ordinaire, le problème des comédiennes sous-employées est devenu évident à Hollywood. Pour endiguer ce fléau, il faut chercher sans cesse, lire des tas de scripts. Je suis hélas forcée de constater que la plupart des rôles intéressants vont aux hommes. Hollywood est un endroit très machiste.

M.M.: *Vous semblez être une comédienne très exigeante !*

J.C.: Je travaille différemment selon les films. Sur **Hot Spot**, j'écoutais de la musique pendant les séances de maquillage. Ensuite, je m'enfermais dans ma loge jusqu'à ce que Dennis Hopper vienne me chercher. Je restais tout près de lui et de Don Johnson. J'étais calme. Avant le tournage, j'ai discuté des heures et des heures avec Dennis Hopper. Nos discussions se sont poursuivies sur le plateau. Sur **Rocketeer**, je venais travailler avec un baladeur sur les oreilles ; la musique était mise à fond. Après le maquillage, je n'allais pas dans ma loge. Je restais à l'extérieur. Il m'arrivait même de jouer au ballon. Rien à voir avec **Hot Spot**. Par ailleurs, je ne choisis pas un rôle par rapport à un genre bien déterminé, mais par rapport à l'intérêt du personnage. C'est une forme d'intégrité à laquelle je tiens et qui me pousse à me produire dans tous les domaines du cinéma.

M.M.: *De quel rôle rêvez-vous ?*

J.C.: Je rêve d'un personnage qui, à priori, ne me ressemblerait pas du tout physiquement. Lorsque j'arrive à une audition et qu'on m'annonce que je n'ai pas le physique du rôle, cela me motive beaucoup.

M.M.: ***Hot Spot*** *a suscité pas mal de controverses...*

J.C.: Don Johnson n'a pas voulu faire la promotion du film car il n'était pas sûr de l'aimer. Idem pour Virginia Madsen qui n'a pas du tout apprécié la façon dont Dennis Hopper l'avait montrée. Personnellement, je n'ai rencontré aucun problème avec Dennis Hopper. J'ai immédiatement compris son optique. J'ai longuement parlé avec lui, plus particulièrement des séquences de nu. Je les ai acceptées sans contrainte. J'ai vu **Hot Spot**, et je n'ai trouvé aucune raison de ne pas assurer la promotion. Le comportement de Don Johnson et Virginia Madsen est plutôt dégueulasse envers le film, surtout qu'il est éloigné de l'esprit qui règnait sur le plateau.

M.M.: *C'est quoi ce* ***Career Opportunities*** *dans lequel vous avez tourné l'année dernière ?*

J.C.: Une comédie produite par John Hugues. Le scénario n'a pas arrêté d'être réécrit, même pendant le tournage. Entre le producteur, John Hugues, et Bryan Gordon, le réalisateur, c'était vraiment orageux. On a dû retourner une bonne moitié des scènes. **Career Opportunities** a tellement changé que, aujourd'hui, je ne sais plus qui en est réellement le metteur en scène.



Jennifer Connelly est Jenny. Un rôle sans envergure pour une comédienne qui mérite mieux.

M.M.: *Avant de venir à Hollywood, vous êtes passée par Rome...*

J.C.: Je garde de ma collaboration avec Sergio Leone un excellent souvenir. En arrivant sur le tournage de **Il Etait une Fois en Amérique**, je n'avais aucune expérience cinématographique. Il s'est montré très gentil, très doux avec moi. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un passionné à ce point par son travail. Sur **Phenomena**, Dario Argento était très différent, tout le contraire. Autant Sergio se montrait calme, pensif, autant Dario débordait toujours d'énergie, d'enthousiasme. Sa passion est très communicative, mais en revanche, il n'est pas très fort en ce qui concerne le travail avec les comédiens. Il préfère le côté visuel. En Italie, j'ai également tourné **Etoile** de Peter Del Monte. J'y incarne une danseuse classique américaine rêvant au "Lac des Cygnes". Je me suis entraînée longtemps pour le rôle mais je n'ai jamais vu le film.

M.M.: *Question danse, votre valse avec Timothy Dalton dans* ***Rocketeer*** *compte parmi les bons moments du film...*

J.C.: En fait, il a été très difficile de danser avec Timothy. Nous avions deux conceptions totalement différentes du rythme de la musique, du tempo. Nous faisions un pas en avant au même moment. Evidemment, on se rentrait dedans ! On a dû suivre des cours !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

EUROPA



Trois films pour trois participations au festival de Cannes. Son dernier, *Europa*, présenté en Compétition Officielle, a récolté le Prix de la Commission Supérieure de Technique. Ce qui est tout à fait logique vu l'extraordinaire teneur visuelle du film. Mais Von Trier n'est pas seulement un créateur de belles images, et *Europa* pas plus un simple régal pour l'œil.

Lars Von Trier vit sur une autre planète. Sur cette planète, très souriante, il écrit et réalise ses films d'après un mode de pensée qui nous est étranger, à nous pôvres terriens. La discussion, d'une cordialité toute particulière, n'en demeure pas moins un choc de deux mondes. Donnez un *Mad Movies* à Von Trier et il ne comprend pas pourquoi vous voulez l'interviewer. Parce que pour Von Trier, tout ce qui vient d'Amérique aujourd'hui, tout ce qui est produit par les majors, du **Silence des Agneaux** à **Predator 2**, ce sont des "*films de merde*", pour reprendre sa définition. Il tourne les pages, tombe sur une photo d'Anthony Hopkins en Hannibal Lecter et vous demande entre un fou rire et un regard naïf autant que confus si "*ça fait peur*". Vu l'importance qu'il accorde aux "*films de merde*", vous avez du mal à lui avouer que oui, ça fait très peur. La discussion se poursuit donc comme ça, entre deux eaux, la sienne et la vôtre. Dialogue de sourds. Rencontre avec un extraterrestre. Evidemment, de son côté, Von Trier pense que c'est vous, l'extraterrestre !

Vive la poésie

Europa a des allures de prolongement dans l'œuvre de Von Trier. Troisième volet d'une trilogie commencée par **Element of Crime** et poursuivie par **Epidemic**, **Europa** a à la fois tout et rien à voir avec les deux précédents. "***Europa** a été conçu pour le public, pour que le public voit le film. **Epidemic** est un film plus cérébral qu'émotionnel. Je crois qu'**Europa** joue bien plus sur les sentiments, sur les émotions. En fait, c'est très "américain". Et j'aime bien ça*" explique Von Trier, en parfait roublard qui connaît ses classiques et les ressert à sa sauce.

Europa se déroule à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale dans l'Allemagne de 1945. Kessler (Jean-Marc Barr), d'origine allemande, arrive donc dans un pays ravagé et accepte une place de contrôleur de wagons-lits. Il voyage, rencontre une femme (Barbara Sukowa) et l'épouse. Il apprend que son épouse est une terroriste nazie qui continue de lutter, et, en même temps, il accepte l'offre d'un colonel américain qui lui propose de combattre ... les nazis restants ! La crise d'identité de Kessler, balotté entre l'idéologie de son pays et un fort sentiment de culpabilité, n'est pas sans rappeler celle de Joe Mantegna dans le dernier film de David Mamet, **Homicide**. **Europa** et **Homicide** ont tout deux, à Cannes et ailleurs, semé le doute dans l'esprit de la critique qui a cherché un angle d'attaque moral qu'elle ne trouva jamais. C'est connu, dès lors qu'on aborde le sujet d'appartenance politique, de race, les boucliers se lèvent automatiquement. Et, souvent, les premiers choqués sont aussi les premiers à ne pas pouvoir vous dire pourquoi ils le sont.

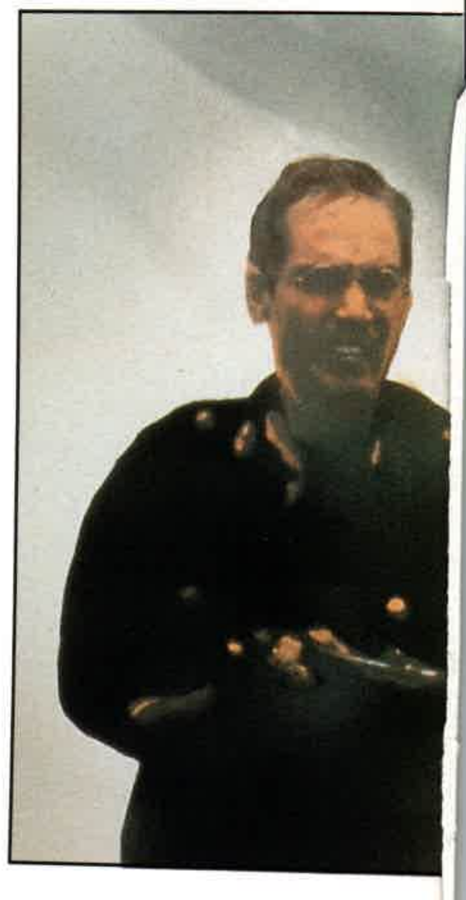
Comme **Homicide**, qui soulève sans généraliser le problème d'un inspecteur de police en proie à ses problèmes d'identité juive, **Europa** regarde un homme vierge politiquement s'impliquer via des raisons sentimentales et professionnelles dans des combats qu'il a du mal à mener de front. La question posée dans **Europa** (Où et comment se situer dans un conflit physique, moral ou politique ?) est d'actualité suite à l'écroulement du bloc de l'Est, la réunification des deux Allemagne. "*Le script d'**Europa** était terminé bien avant tous ces événements. Nous tournions en Pologne lorsque le mur de Berlin est tombé. Ensuite, nous sommes allés en Allemagne de l'Est et je n'avais jamais vu des types aussi malheureux que les gardes-frontières allemands. Leur monde s'écroulait et ils ne trouvaient rien de mieux que de contrôler un ou deux passeports. Alors que les gens passaient par milliers !*" D'accord, mais il se situe où Von Trier, par rapport à son film, par rapport aux événements ? Ni ici, ni là, mais quelque part entre les deux, comme son héros qui, faute d'avoir pu choisir, finit noyé, emporté par le courant. Mort, Kessler ? Non, il continue de parler. Condamné alors ? Oui, condamné à errer dans des limbes paradisiaques, loin des conflits. Kessler refuse d'appartenir à un camp, et même si punition il y a, elle est d'une telle poésie que **Europa** se termine de façon positive, genre victoire de l'individualisme sur la communauté, genre victoire de la poésie sur la politique. On est bien loin du plan séquence assassin clôturant **Homicide** !

Lavé de tout soupçon

Les films ne sont que le reflet de ceux qui les réalisent. "*La guerre m'a personnellement affecté. Ma mère était dans la résistance danoise et mon père était juif. Plus tard, comme beaucoup de gens de ma génération, je me suis senti humilié par le fait que les Danois n'ont opposé presqu'aucune résistance lorsque les Allemands ont envahi le pays. En fait, les Allemands ont presque été invités à envahir le Danemark. Mais on a tous des histoires dramatiques relatives à cette époque. Je suis sûr que même les Suisses en ont. Avec la Suède, autre pays neutre, ils se sont faits plein de fric pendant la guerre*" raconte Von Trier dont l'histoire n'est pas si éloignée que ça de celle de Kessler. "*J'ai toujours été fier d'être issu d'une famille juive, même si seul mon père l'était, et que donc je ne suis pas vraiment juif* (Le judaïsme se transmet par la mère, NDT). *Il y a un an et demi, avant de mourir, ma mère m'a appris que celui que je croyais être mon père ne l'était pas. D'un coup, j'ai perdu mes 50 % de judaïcité, et me suis retrouvé en pleine crise d'identité. J'avais voyagé à travers l'Europe entière, j'avais visité les camps de concentration, les cimetières juifs. Bon, ça ne veut pas forcément dire grand chose. Mais, sur un plan émotionnel, ça signifiait énormément pour moi*". Voilà pourquoi les questions posées dans **Europa** restent sans réponse, voilà pourquoi Kessler n'est ni nazi, ni chasseur de nazi, et préfère chercher en regardant dans le ciel un moyen d'évasion qu'il trouvera finalement dans l'eau. Von Trier n'est pas vraiment Danois. Il n'est plus Juif. La logique voudrait qu'avec **Europa** il se sente Européen, mais la logique, hein, en matière humaine... Seule certitude, en fait, Von Trier est un réalisateur avec un univers personnel si difficile d'accès que certains y voient une invasion souterraine de pensée étrangère. Gloups !

Expérience hypnotique

Voir **Europa** comme ci-dessus, de façon littéraire, n'empêche pas une deuxième vision, cinématographique et complètement dans l'esprit Von Trier. Les quelques admirateurs de **Epidemic** le sont en partie parce que Von Trier a avancé l'idée qu'un scénario pouvait propager une épidémie



mortelle, qu'un film pouvait tuer son spectateur. Cette entité pelliculaire, aperçue tel un monstre dans **Epidemic**, ne serait-ce pas justement **Europa** ? "***Europa** n'est pas vraiment ce film dont vous parlez. Mais disons que le coté hypnotique du film rend service au spectateur s'il accepte de s'y prêter. Le début du film prépare le spectateur à ce qui va suivre. Il le met dans un état d'esprit tel qu'il doit recevoir sans problème le reste du film. C'est une technique qu'on a appelée Hypno-vision*" explique Von Trier.

La prise de conscience, radicale, de Kessler, histoire d'en finir une fois pour toutes avec la guerre.

Jean-Marc Barr et Barbara Sukowa, physiquement séparés, mais réunis par la mise en scène de Von Trier.

Une technique adoptée il y a trois ans par Bigas Luna pour **Angoisse**, dont les séquences hypnotiques n'hypnotisaient personne mais nous offraient quelques jolis délires visuels. Dans **Europa**, et malgré ce qu'il en dit, Von Trier réussit à moitié ce qu'il avait avancé dans **Epidemic**. **Europa,** excerçant un fort pouvoir attractif sur le spectateur, semble prendre vie. On ne vous en dira pas plus sur la mise en scène de Von Trier, mais sachez que le résultat se situe visuellement parmi les bizarreries les plus achevées que le cinéma n'ait jamais produites. Si Von Trier a réussi à nous faire croire dans **Epidemic** qu'un film pouvait tuer son spectateur, il échoue avec **Europa**. Personne n'est mort à la dernière image du film. Enfin, personne n'est mort physiquement. Dans l'esprit, c'est tout autre chose. Parce qu'en grand manipulateur à l'intellectualisme roublard, Von Trier vous fait croire à votre propre mort. Soyez réceptifs, laissez-vous aller, et alors, forcément, votre cœur va, à un moment ou à un autre, connaître la peur de sa vie. Promis juré !

Vincent GUIGNEBERT

Europa. *Production européene (forcément !). 1991. Réal.: Lars Von Trier. Scén.: Lars Von Trier et Niels Vorsel. Dir. Phot.: Henning Bendsten, Jean-Paul Meurisse et Edward Klosinsky. Mus.: Joakim Holbel. Décors : Henning Bahs. Prod.: Peter Aalbaek Jensen, Bo Christensen. Int.: Jean-Marc Barr, Barbara Sukowa, Udo Kier, Ernst-Hugo Jaregard, Erik Mork, Eddie Constantine... Dur.: 1 H 50. Dist.: U.G.C. Sortie nationale le 13 novembre 1991.*

POISON

Entretien avec Todd Haynes

Un Fantastique autre, différent. Un cinéma sans tabou, qui ose déranger. En trois actes, le metteur en scène Todd Haynes raconte comment l'imaginaire se construit sur des bases réelles, quotidiennes. Entre documentaire et série B, *Poison* passionne et irrite tout à la fois.

Mad Movies : *Le principal inspirateur de* ***Poison*** *semble être bien français, Jean Genet...*

Todd Haynes : Il est clair que la plupart de mes sources proviennent de Jean Genet, un écrivain homosexuel qui a passé une grande partie de sa vie derrière les barreaux. Mais **Poison**, ce n'est pas seulement cela. Le film est un véritable kaléïdoscope d'influences, influences qui incluent également les films d'horreur des années 50. A partir de données très différentes, j'ai tourné un seul et unique film. J'ai lu tous les livres de Jean Genet publiés en anglais, mais je ne pense pas que les traductions soient très bonnes. Impossible, par exemple, de retrouver la force de l'argot français. Je devrais apprendre votre langue pour apprécier réellement Jean Genet.

M.M.: ***Poison*** *est un film divisé en trois segments étroitement liés entre eux, mais visuellement très différents.*

T.H.: Il est extrèmement complexe de tourner trois films qui n'en forment qu'un seul, mais c'est également très excitant. Ce sont surtout les acteurs qui permettent de marquer les différences. Chaque histoire demandait un style spécifique de jeu. Un style très emphatique pour **Horror**, un style très naturel et réaliste pour la partie témoignage et documentaire. Enfin, une manière de jouer plus subtile, plus dramatique pour le segment qui se déroule de nos jours dans la prison. On a pris le temps de faire répéter les comédiens. Les images avaient également une grande importance dans la structure narrative de **Poison**. On a ainsi testé des pellicules de marques concurrentes, *Kodak*, *Fuji*, différents niveaux de noir et blanc, sous-exposés, surexposés. Je tenais à voir ce que cela donnerait au final. Nous sommes parvenus à un résultat honorable malgré la faiblesse de notre budget. **Poison** n'a coûté que 250.000 dollars. Avec l'enveloppe de **Terminator 2**, on aurait pu tourner 400 **Poison** ! La clef dans la réussite de productions à petit budget réside surtout dans la préparation.

M.M.: *Le segment* ***Horror*** *évoque irrésistiblement* ***L'Invasion des Profanateurs de Sépultures*** *de Don Siegel. Comme ce film, le vôtre est une métaphore...*

T.H.: Oui. A travers une histoire incroyable de monstre, je voulais mettre le doigt sur la façon dont les médias traitent l'épidémie de Sida aux Etats-Unis. J'y ai perçu un intéressant parallèle avec les films de science-fiction des années 50 qui se basaient presque toujours sur la peur du communisme, la paranoïa anti-rouges. La manière dont le Sida est commenté aujourd'hui par les journaux télévisés ou de presse écrite américains reflète une paranoïa tout à fait identique. Les médias annoncent assez ouvertement que les malades atteints du Sida sont coupables de quelque chose. Les autres sont donc innocents, de bons citoyens. Je tenais à me moquer de ça sur le mode du cinéma fantastique des années 50, avec beaucoup d'humour. Je sais que cela gêne certains de rire à la vision de pareille métaphore. A l'opposé, je pense qu'il est primordial de se marrer, non pas au détriment du mal, mais surtout sur la façon dont il est mis en scène.



Homo : un univers carcéral glauque, inspiré de Jean Genet.

M.M.: *En revanche, il n'y a vraiment pas de quoi se bidonner dans le segment* ***Homo****, qui se déroule dans une prison...*

T.H.: C'est évidemment plus sombre. La chanson favorite de George Bush, c'est "Don't Worry, Be Happy", ce qui reflète bien sa conception de l'Amérique. Au contraire, **Poison** dit *"Worry", inquiétez-vous, battez-vous car quelque chose ne va pas"*. Pour cette raison, une partie de **Poison** dérange. Il fallait que le public soit amené à réagir. Toutefois, j'aime faire rire pour modifier un peu la perception des choses. Dans mon court-métrage, **Superstar, The Karen Carpenter Story**, j'ai utilisé des poupées *Barbie* pour raconter la tragique histoire de cette chanteuse morte d'overdose. Dans **Horror**, lorsque Nancy Olsen meurt, les dialogues sont absurdes. *"Atmosphère, toxines, que change le bouclier magnétique. C'est la faute de tous, pas seulement la tienne"*. Malheureusement, personne n'ose trop rire mais j'ai tourné cette scène dans ce but.

M.M.: *Il y a néanmoins dans* ***Poison*** *de quoi secouer un public non prévenu, notamment une bite au garde-à-vous !*

T.H.: Et, contrairement à ce que vous pensez, ce plan n'a pas été coupé aux Etats-Unis car **Poison** n'est pas passé devant la commission de censure. Il a été diffusé ainsi dans 150 villes. L'Amérique est un pays plein d'opinions différentes... C'est pourquoi le film a été bien reçu, mieux que je le pensais au départ. Cela me surprend encore. Avant, je voyais les Etats-Unis comme un pays très conservateur. Selon moi, ce n'est pas l'homosexualité de **Poison** qui allait choquer mais plutôt sa structure. J'ai découvert que beaucoup d'Américains ont soif de quelque chose de différent, qu'il ont envie de se poser des questions, de penser. C'est rassurant.

M.M.: *Une autre séquence "secouée" de* ***Poison****, celle où Scott Renderer, la bouche ouverte, reçoit un nombre incalculable de crachats...*

T.H.: N'est-ce-pas plus dégoûtant de voir un type tirer dans les rotules de ses ennemis tandis que le public hurle "ouais, vas-y" ? Ou encore de voir une femme se faire violer puis égorger dans un film d'horreur ? Les gens assistent à ces massacres sans se poser de questions. La scène des crachats de **Poison** provient de l'œuvre de Jean Genet. Il avait le talent de transformer, de détourner les actes dégueulasses en quelque chose de beau, bien plus que dans mon film. Je pense vraiment que ce vous trouvez dégradant dans cette scène a un rapport avec la sexualité. Les hommes sont très mal à l'aise à la vision de cette séquence, les femmes beaucoup



Horror : le Dr. Graves, porteur d'un virus contagieux, est poursuivi par une populace en furie.

moins. Cela signifie donc quelque chose. Ceci dit, la scène est quand même dure à supporter.

M.M.: *La sensibilité de **Poison** semble bien plus européenne qu'américaine...*

T.H.: Je n'en suis pas si sûr. L'overdose d'informations, l'indigestion d'images, leur détournement, sont des sujets typiquement américains. Rien n'est plus américain que le zapping et **Poison** fonctionne là-dessus à travers des allers et retours sur les trois intrigues parallèles. De plus, les genres mis en scène sont aussi très américains. La partie la plus réaliste de **Poison** s'inspire de documentaires télé très différents de ceux que vous voyez en Europe. Le film d'horreur aussi est très américain. Je ne suis par certain qu'une production française se laisse influencer par un genre populaire. Ce qui peut rendre **Poison** plus européen d'aspect tient dans le fait que le film pose des questions. Cela n'a rien d'américain !

M.M.: *D'autant plus que **Poison** tape dur sur l'Amérique de George Bush !*

T.H.: George Bush est effrayant, cynique, bien plus intelligent que Ronald Reagan qui n'était qu'une espèce de tête parlante à la Max Headroom. Saviez-vous que le Sida fait aux Etats-Unis bien plus de morts que les guerres du Vietnam et de Corée réunies. George Bush ne l'a mentionné qu'une seule fois publiquement. Remarquez, Ronald Reagan ne s'est aperçu de l'existence du Sida qu'à la mort de Rock Hudson. Des gens meurent par milliers et l'Amérique a les moyens financiers, les connaissances scientifiques pour combattre ce fléau. Mais les hommes politiques ne se sentent pas concernés par les problèmes sociaux, George Bush en tête. Ils ne pensent qu'à acquérir le pouvoir et le conserver le plus longtemps possible. La Guerre du Golfe leur a permis de faire oublier ce qui se déroule aux Etats-Unis. Il existe ici des dizaines de scandales financiers mais personne n'en parle. La Guerre du Golfe, c'était de l'épate, une parodie de justice.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

HOMMES ENTRE EUX

***Homo** : Scott Renderen prend des poses très "mâle" dans un décor kitsch. Porterait-il à gauche ?*

Comment prendre ce **Poison** ? Par la queue bien sûr ! Car, de biroute, il en est beaucoup question ici. La queue des tôlards incarcérés dans une prison française des années 40, celle du savant qui, dans un moment d'extase, avale une lotion qui le transforme en monstre sidaïque, celle de l'amant, abattu par le jeune Richie Bacon pour avoir sauté sa mère... Amateurs de films très hétérosexuels, **Poison** risque fort de vous secouer, avec tous ces éphèbes prenant des poses suggestives dans un décor d'île paradisiaque, avec ce viol homo... A travers trois segments bien distincts (**Héros**, **Horror** et **Homo**), le réalisateur Todd Haynes alterne les styles. Il passe d'un hommage-parabole de la série B des années 50 à une description glaciale, dure, d'un pénitencier uniquement peuplé d'homosexuels, d'un épisode documentaire sur le jeune psychopathe Richie Bacon aux jeux d'une douzaine de "garçons" dans un environnement sentant intentionnellement le studio. Entre rêve, ultra réalisme, kitsch volontaire, le cinéaste ne brouille jamais les pistes. Malgré l'étonnant éclectisme des segments de **Poison**, il ne sème jamais le spectateur. **Horror**, **Héros** et **Homo** se juxtaposent parfaitement, se répondent, se renvoient la balle dans une partie de ping-pong parfois irritante, dérangeante. On peut s'amuser à **Horror**, film-référence par excellence, regarder **Héros** comme un documentaire décapant, grinçant, clignant de l'œil à toutes les enfances difficiles engendrant des dingues homicides, se sentir dérangé par l'ambiance masculine, suffocante, statique, de **Homo**, inspiré par les livres de Jean Genet... Todd Haynes, jamais subversif malgré quelques images "hard" de sexe en érection, de crachats dans la bouche, prône un cinéma libéré des contraintes commerciales, des règles élémentaires du cinéma américain. Qu'on idolâtre ou qu'on déteste **Poison**, sur la forme ou dans le fond, force est de constater qu'il réussit parfaitement son mauvais coup.

M.T.

***Poison**. USA. 1990. Réal.: Todd Haynes. Scén.: Todd Haynes. Dir. Phot.: Maryse Alberti. Mus.: James Bennett. Prod.: Christine Vachon. Int.: Edith Meeks, Millie White, Larry Maxwell, Susan Norman, Scott Renderer, James Lyons... Dur.: 1 H 28. Dist.: Phase Films. Sortie prévue le 20 novembre 1991.*

L'HALLUCIN

Un film déterré, un film zombie, un film à ce point bricolé que sa réalisation tient du prodige. Entré dans la légende pour ses records de tournage, ses budgets étriqués et... son talent, Roger Corman, sur un coup de tête, décide la réalisation de cet *Halluciné* en 1963 et sa restauration en 1991... Celle-ci ne s'imposait pas vraiment, mais sa gratuité perpétue le travail commencé trois décennies plus tôt...

Roger Corman est vraiment un malin. Toujours à l'affût d'un bon coup, toujours en quête d'un filon à exploiter, il exhume aujourd'hui un vieux nanar, **The Terror**, datant de 1963 et officieusement réalisé par ses soins. Officieusement seulement car le film passe entre les mains d'une bonne demi-douzaine de réalisateurs, tous employés par Corman à l'époque, tous payés des clopinettes, tous désireux d'apprendre le métier. Des réalisateurs qui ont pour nom Francis Coppola, Monte Hellman, Jack Hill, Dennis Jacob, Jack Nicholson et Mark Griffiths ! En 1963, tous s'effacent derrière le nom de Roger Corman. Et en 1991, Roger Corman décide d'inverser le processus. C'est désormais lui qui se cache au plus profond du générique pour mettre en avant deux noms surtout : Francis Coppola et Jack Nicholson. Quelques bidouillages sur les bancs titres et le tour est joué ! Mais Roger Corman ressent aussi le besoin de retaper, trente ans après, une barque prenant l'eau de partout. Il demande à l'un de ses réalisateurs actuels (le canadien Louis Morneau) de mettre en boîte, dans les décors exigus d'une récente adaptation du **Masque de la Mort Rouge**, un prologue et un épilogue. Du coup, **The Terror**, dans sa version initiale, passe pour un long flash-back. Pour créer un sentiment de continuité, Roger Corman fait appel à son vieux pote, Dick Miller, comédien coutumier de ses productions depuis longtemps. Tout naturellement vieilli de trois décennies, Dick Miller peut donc, à la première personne, narrer : "Il y a bien longtemps, du temps de ma jeunesse...". Il va sans dire que le comédien tient dans **The Terror** un rôle assez secondaire. Mais qu'importe, il est bien là pour recoller les morceaux. Evidemment, Roger Corman ne doit pas être suspecté de manœuvres bassement mercantiles même si tout le monde connaît parfaitement sa réputation de commerçant roublard. Pour échapper à l'investigation superficielle de quelques acheteurs potentiels, **The Terror** devient donc en 1991 **The Haunting**. Et **The Haunting** connaît pour la première fois les honneurs les écrans hexagonaux trente ans après sa réalisation sous le titre **L'Halluciné**. Halluciant non ? A la limite, c'est du génie !

un dimanche de pluie

Au début des années 60, Roger Corman mange son pain blanc de cinéaste. **La Chambre des Tortures, Le Corbeau, L'Enterré Vivant, L'Empire de la Terreur, Le Masque de la Mort Rouge**... Ses adaptations d'Edgar Poe sont des succès tant critiques que commerciaux. Mais, même les caisses pleines, Roger Corman tient à rentabiliser la moindre parcelle de décor. A une semaine de la fin du tournage du **Corbeau**, il envisage un week-end de repos à base de tennis. Malheur, il tombe des cordes et le producteur-cinéaste guérit son blues en se baladant sur le plateau désert du film en cours de bouclage. Un coup d'œil sur la pluie qui tombe, un coup d'œil sur les intérieurs du château en carton-pâte... L'idée géniale jaillit des neurones d'un Corman en pleine ébullition. Pourquoi démolir si vite ce décor ? Illico, il convoque son scénariste Leo Gordon et lui pose la question cruciale : "Aurais-tu sous la main une histoire se déroulant dans un château ?". Gordon répond par la négative. Mais Corman ne se démonte pas. Au cours d'une vigoureuse séance de brainstorming, il annonce qu'il a la ferme intention de tourner rapidement **L'Halluciné**, qu'il lui faut un semblant d'histoire. Une semaine plus tard, Leo Gordon brandit les soixante pages d'un "scénario" rafistolé n'importe comment selon les directives de son boss. Inspiré, Roger Corman veut se renouveler. Il en a assez de, systématiquement, terminer ses films sur l'incendie du château. Celui de **L'Halluciné** sera donc englouti par les eaux. Et il faut que le film soit écrit de manière à comprimer en deux jours de prises de vues toutes les séquences mettant en scène Boris Karloff.

Roger Corman aurait aimé Vincent Price dans le rôle du Baron Von Lepp, mais ce dernier n'est pas libre. Corman se souvient alors que Boris Karloff tourne **Le Corbeau**, qu'il est grassement payé par *A.I.P.* (30.000 dollars et un pourcentage sur les recettes) et qu'il peut donc accorder à la production deux jours de boulot gratis en plus. Bien que souffrant de graves problèmes respiratoires et désireux de rejoindre au plus vite son Angleterre natale, Boris Karloff ne refuse pas la proposition de Corman. Il restera deux jours supplémentaires sur le plateau. Deux jours pendant lesquels Corman se rue sur la caméra, filme le vieil acteur au maximum, lui demande de réciter des dialogues, de feindre des situations que Leo Gordon devra ensuite raccorder à un scénario encore mal défini. *"Tournons d'abord toutes les scènes dans le château avec Boris Karloff. Pour le reste, on verra ensuite"*. Trente ans après, on ne voit toujours pas ce qu'il voulait dire.

le club des cinq

Après avoir lui-même mis en scène les séquences dispensées par l'emploi du temps généreux de Boris Karloff, Roger Corman se dégage sagement de sa responsabilité de réalisateur de **L'Halluciné**. Il a, dans son staff, un jeune homme de talent, Francis Coppola, employé comme homme à tout faire de *A.I.P.*. Coppola sert d'ingénieur du son sur **Young Races**, remonte entièrement un film soviétique de science-fiction en ajoutant des scènes américaines et des dialogues qui n'ont rien en commun avec ceux de l'œuvre originale. Ce bidouillage donne **Battle Beyond the Sun**. Lauréat d'un prix universitaire, le futur cinéaste du **Parrain** saute sur l'occasion. *"Voilà ta chance. Fonce dans la baie de Big Sur avec Jack et Sandra et tourne ces scènes"* lance Corman à Coppola. Pour ce dernier, cette proposition vaut mieux que de l'argent. A l'époque, Coppola est royalement rétribué, 90 dollars la semaine. Impossible de s'enrichir en bossant pour Corman.

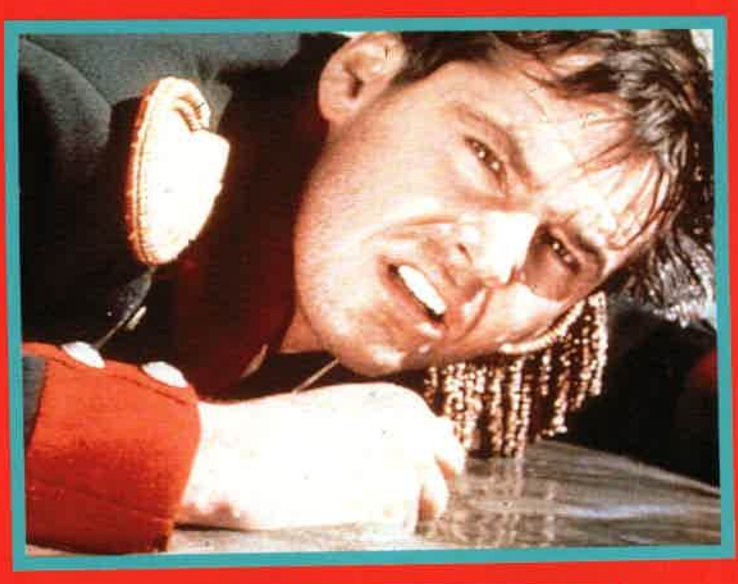
En compagnie d'une petite équipe levée sur les bancs de l'Université de Los Angeles, le cinéaste en herbe tourne donc les séquences en question. Sans avertir son mécène, il modifie le scénario, mais respecte le budget quitte à refuser que Jack Nicholson, plongé dans une eau glaciale et recouvert par les vagues, ne se réchauffe entre les prises. Nicholson se permettra une fois ce luxe, ce que Coppola lui reprochera ensuite. En se réchauffant, Nicholson est responsable d'un dépassement de budget !

De retour à Los Angeles, Coppola projette les quelques minutes réalisées à un Corman satisfait. Mais **L'Halluciné** n'est encore qu'un court-métrage. Etape suivante : Dennis Jakob, un ami de Coppola, se voit confier une caméra pour filmer les alentours marins du château du Baron Von Leppe. Lorsqu'il revient, il n'a en main que les plans d'une mer houleuse. Impossible de filmer le ciel ; il est vraiment trop couvert ! Les ennuis prennent une dimension ubuesque lorsque Roger Corman trouve dans le lot d'accessoires des uniformes des Confédérés de la Guerre de Sécession américaine. **L'Halluciné** mettant en scène un Lieutenant de l'Armée Napoléonienne, l'anachronisme aurait été trop flagrant. En fait, Dennis Jakob profitait de l'occasion pour tourner son propre film de fin d'année universitaire !

Un peu plus tard, Corman confie à Monte Hellman, un autre de ses disciples, la mise en boîte de quelques extérieurs supplémentaires dans la vallée de Pablo Verdes. Evidemment, Hellman réécrit une large part du script imposé. Lassé de ces improvisations sauvages, Corman engage le cinéaste confirmé Jack Hill. De concert, les deux hommes bouclent **L'Halluciné** à tout berzingue. Un jour de tournage supplémentaire est toutefois nécessaire pour parfaire l'entreprise. *"Tout le monde dans cette satané ville a mis en scène ce film. Laisse-moi réaliser les derniers plans !"* implore Jack Nicholson. Et Corman d'accepter.

É





Jack Nicholson est André Duvalier, officier séparé de son armée.

Jack Nicholson et et le fantôme (Sandra Knight, sa femme à la ville).

coller les morceaux

Au montage, Roger Corman met bout à bout les séquences tournées dans une joyeuse anarchie scénaristique. Et, miracle du bricolage, ça marche, la colleuse faisant office de baguette magique ; ça marche à condition de ne pas regarder de trop près les aventures fantastiques de André Duvalier, Lieutenant de Napoléon égaré sur les berges de la Baltique. Assoiffé, fatigué, le soldat tombe amoureux d'une belle inconnue, Hélène (Sandra Knight, la Madame Nicholson du moment), laquelle est un fantôme harcelant le Baron Von Leppe (Karloff), son assassin...

Les protagonistes passent un temps fou à arpenter les couloirs, à rentrer dans la crypte, à en sortir pour des motifs vaseux, à circuler dans le cimetière gothique... L'intrigue piétine et s'organise vaillemment autour des apparitions tant ironiques que douloureuses d'un Boris Karloff qui peine à dissimuler sa santé déclinante. Roger Corman s'en tire de justesse par une pirouette transparente : le Baron Von Leppe n'est pas le Baron Von Leppe, mais Erik, le fils de la sorcière locale, l'assassin du baron voici maintenant vingt ans ! Tordue, l'explication de la malédiction qui pèse sur Von Leppe fait illusion. A force de situations vaudevillesques, Roger Corman et sa clique brouillent les pistes et s'en tirent sans déshonneur, sans gloire particulière non plus. Mais, sorti de ses savantes manœuvres, **L'Halluciné** se situe bien en deçà du **Masque de la Mort Rouge**, de **La Tombe de Ligeia**, des grandes réussites du fantastique gothique réalisées à cent pour cent par Roger Corman. De gothique, il demeure dans **L'Halluciné** des images flamboyantes mais kitsch, un décor de cimetière brumeux, une forteresse battue par les intempéries, le décolleté frileux du pourtant généreux poitrail de Sandra Knight, comédienne redoutablement mauvaise mais diantrement belle. Ses qualités plastiques et professionnelles symbolisent bien les hauts et les bas de cette incroyable curiosité qu'est **L'Halluciné**.

Marc TOULLEC

The Terror/ The Haunting. *USA. 1963. Réal.: Roger Corman, Francis Coppola, Jack Hill, Jack Hale, Dennis Jakob, Monte Hellman, Mark Griffiths et Jack Nicholson. Scén.: Leo Gordon et Jack Hill. Dir. Phot.: John Nickolaus. Mus.: Ronald Stein. Prod.: Roger Corman pour American International Pictures. Int.: Boris Karloff, Jack Nicholson, Sandra Knight, Dick Miller, Dorothy Neuman, Jonathan Haze. Dur.: 1 H 30. Dist.: Sidéral. Sortie prévue le 20 novembre.*



L'unique scène gore de L'Halluciné.



La sorcière terrassée par l'orage.



L'apparition d'un spectre classique.



Boris Karloff : à 80 ans et sur le point de mourir, il accepte de tourner deux jours durant pour les besoins de L'Halluciné.



FREDDY'S DEAD

THE FINAL NIGHTMARE

En janvier prochain, Freddy Krueger rendra son dernier soupir sur les écrans français. Après sept ans de bons et loyaux sévices, le tueur d'enfants de Elm Street se retire sur la pointe des pieds. Compatissante, la réalisatrice Rachel Talalay lui accorde quelques circonstances atténuantes...

Tout a une fin. Jason semble bien refroidi à jamais, Michael Myers, le tueur d'**Halloween**, ne donne plus signe de vie et Leatherface n'en restera qu'à trois dépeçages à la tronçonneuse. Aujourd'hui, Freddy, lui aussi, passe à la trappe. Mieux vaut s'arrêter là, pendant qu'il en est encore temps. Six films pour un seul personnage, c'est déjà pas mal. Peut-être même un ou deux de trop selon ceux qui pensent fort que les scripts des derniers en date laissent à désirer. **Freddy's Dead, The Final Nightmare** est donc là pour conjurer le sort, pour clore en beauté une saga unique dans les annales du cinéma fantastique, du cinéma tout court. A cent pour cent définitive cette fin ? On ne peut jurer de rien mais les producteurs sont bien décidés à mettre un point final au massacre des ados d'Elm Street. 1984-1991 : Freddy Krueger a vécu une courte existence, une belle existence. Six années pendant lesquelles un mythe s'est durablement installé, pendant lesquelles sa popularité n'a fait que croître. Mais, pour bien évoluer, faut aussi savoir stopper.

LA FATIGUE MENACE

Robert Englund est Freddy Krueger depuis ses origines. D'obscur petit comédien au profil série B, il gagne en deux ans ses galons de star à part entière. Aujourd'hui, il raccroche son gant sanglant sans regret. "*Freddy m'a vraiment été bénéfique et il va me manquer. Cependant, maintenant, il me fatigue un peu. J'ai besoin de changer de registre. Je ne pense pas pouvoir incarner un autre personnage de ce type dans de multiples séquelles. Je suis ouvert à tout ce qu'on me propose de neuf*". Toutefois, Robert Englund passe désormais pour un comédien étiqueté. Aucun producteur n'ira lui soumettre un drame psychologique ou une comédie musicale. Tout juste le rôle d'un dingue hystérique dans **Les Aventures de Ford Fairlane**, un bide gigantesque aux States. Malgré lui, le comédien s'est enfermé dans un créneau. Et le fait d'avoir accepté **Le Fantôme de l'Opéra** et **Danse Macabre**, sa séquelle, ne va pas sortir sa filmographie de l'ornière du fantastique saignant. De plus, pour ses débuts de réalisateur, Robert Englund verse encore dans le fantastique avec **976-Evil**. Après **Freddy's Dead**, il sera également la vedette d'une série télé fantastique, ***Nightmare Café*** que tournent notamment Wes Craven, Jack Sholder et Philip Noyce. Et Robert Englund pleurniche d'être fiché ! Bien qu'ayant refusé la réalisation de **976-Evil 2** (quel nanar), il cherche actuellement des thunes pour la production de **Wicked Flesh**, une histoire de vampires à base d'hormones...

Le latex de Freddy Krueger lui colle réellement à la peau. Robert Englund doit se résoudre à solder son emploi du temps, tenu qu'il est par des contrats et la gloire naissante. "*Dans ce sens, je suis heureux d'en finir. Lorsqu'on me proposait d'autres films, j'étais inévitablement tenu par un nouveau **Freddy**. Il y a douze mois dans l'année, mais tous les tournages tombaient au même moment. Le temps était mon problème numéro un. A cause de **Freddy 4**, j'ai refusé la mise en scène d'un film en France. Le tournage de **Freddy's Dead** m'a empêché d'interpréter un agent du KGB face à l'un des mes comédiens favoris, Rip Torn. Les producteurs ont bien sûr essayé de reculer les prises de vue, mais c'était impossible. Vraiment frustrant*". Avec **Freddy's Dead**, ses frustrations doivent donc s'évaporer. A moins qu'un **Freddy is Coming Back**... "*J'ai en fait signé pour un septième **Freddy**. Mais vu les efforts de* New Line *pour annoncer qu'il s'agit vraiment là du dernier, je ne pense pas qu'ils en lanceront un autre. J'ai eu vent de rumeurs concernant une prolongation de la série avec un nouveau croquemitaine, mais, à ce jour, **Freddy's Dead** en est vraiment l'ultime chapitre*". On commence à douter, Robert, on commence sérieusement à penser que *New Line* va refaire le coup juteux de *Paramount* avec son **Vendredi 13, Chapitre Final**. Partir pour mieux revenir. Devant le dieu Dollar, tous les phénix peuvent renaître de leurs cendres.



Lisa Zane s'apprête à entrer dans le monde de Freddy, via des lunettes 3-D.

LE CHANT DU CYGNE

Robert Englund est heureux d'être dans **Freddy's Dead**, heureux de dévoiler la face cachée du tueur, son enfance, son inhumanité naissante. Ainsi, apprend-on que Freddy Krueger est un enfant martyr, sévèrement battu par un beau-père alcoolique et crasseux (Alice Cooper). A force de prendre des raclées magistrales, le bambin se blinde, développe en lui les fruits du Mal. Tout naturellement, le gosse grandit et devient un psychopathe. Dans un autre contexte, Freddy

Krueger serait sans doute devenu politicien. Si Robert Englund prend visiblement son pied à réintégrer le pull, les grosses godasses, le chapeau et les griffes de son personnage, c'est aussi pour la personnalité du réalisateur. Pardon, de Madame la réalisatrice, Rachel Talalay. *"Lorsqu'elle se consacre à la mise en scène, Rachel instaure un sentiment de familiarité. Cela change agréablement des cinéastes misant tout sur l'autorité. Rachel me connaît et connaît aussi le personnage. Elle n'a pas abordé le film avec un intellectualisme et une sensibilité exagérés. Elle apporte à la série un sens de l'humour bizarre et du rythme qu'elle a appris chez John Waters"*. Rachel Talalay sort, en effet, du giron de celui qui fut le king du cinéma cracra yankee.



Un ado dur de la feuille agressé par son sonotone.

Pour le cinéaste qui a reculé les limites du montrable en exhibant un énorme travelo du nom de Divine bouffant avidement de la crotte de chien, Rachel Talalay a collaboré, à différents stades de la production, à **Polyester** et **Hairspray**, le début de sa période clean. Rachel Talalay s'est ensuite enfermée dans les bureaux de *New Line* pour se consacrer à tous les **Freddy** depuis le premier. Une référence. Et un bon moyen de se faire connaître des hautes instances de la compagnie. *"Sur le plateau des **Griffes de la Nuit**, j'étais chargée de trouver les décors naturels. A la lecture du script, j'ai immédiatement détecté quelque chose de particulier. Mais le succès du film a vraiment été une surprise pour tous"*. Après quoi, *New Line* lui confie le même poste sur **La Revanche de Freddy**. Les deux épisodes suivants de la série lui donnent la possibilité de grimper les échelons hiérarchiques. Rachel Talalay fait cependant faux bond à son cher croquemitaine en prenant une année sabbatique pour bosser sur **Cry Baby** auprès de son gourou de toujours, l'inévitable John Waters. Lorsqu'elle réintègre *New Line*, Rachel Talalay se pose en volontaire à la réalisation de **Freddy's Dead**. Elle soumet quelques idées, propose une base scénaristique solide s'appuyant sur la psychologie des rêves. Elle passe l'examen et goûte à l'expérience ultime de la saga : dicter au croquemitaine ses faits et gestes.



Robert Englund au naturel dans un flash-back révélant le vrai visage de Freddy.

Rachel Talalay avait déjà bien failli prendre les rênes de **Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar**, mais l'Australien Stephen Hopkins lui souffle le poste au dernier moment. Elle noie son chagrin en s'exilant in-extremis sur **Cry Baby**. *"Wes Craven, Jack Sholder, Chuck Russell, Renny Harlin et Stephen Hopkins sont des réalisateurs de gros calibre. Venir après des gens aussi talentueux m'a considérablement intimidée au début. Je savais qu'il me serait très complexe d'apporter quelque chose de neuf à la saga, et surtout de la conclure. Je ne tiens pas à ce qu'on considère **Freddy's Dead** comme une séquelle de plus, mais comme un film à part entière, un film doté d'une sensibilité différente"*.

LA GROUPIE DU FREDDY

"De tous les films de la série, je préfère le troisième. Il possède et la meilleure histoire et les meilleurs effets spéciaux. La plupart des gens choisissent le premier à cause de son originalité, le trois vient ensuite. J'ai une plus grande tendresse pour le trois parce que je l'ai produit. De plus, il marque l'arrivée massive de l'humour dans la série. Logique qu'il ne soit pas aussi effrayant que le film de Wes Craven, puisque tout le monde connaît le personnage et que l'effet de surprise ne peut plus prendre". Rachel Talalay allait-elle alors marcher sur les traces de ses prédécesseurs ? Cinq fois non. *"Dans **Freddy's Dead**, j'ai fait en sorte de m'éloigner au maximum du look gothique des autres épisodes. L'aspect visuel s'axe sur des images plus sombres, urbaines. J'ai aussi apprécié que le scénario se consacre davantage aux personnages, à leurs rapports, et aux racines de*



La désormais célèbre "Freddy's attitude".

Freddy se coupe les doigts comme on se coupe les ongles. Dans les deux cas, ça repousse.

Freddy. Indéniablement, l'histoire de ***Freddy's Dead*** *est différente, plus adulte".* En tout cas moins linéaire, moins bordélique que celle des deux **Freddy** précédents. Faut dire que les conditions de rédaction du scénario de **Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar** ont été épiques. *"Par le passé, nous étions heureux d'avoir en main un script définitif pendant le tournage. Pour* ***Freddy's Dead****, les délais furent beaucoup plus larges. La préparation du film, le tournage et la post-production, tout fut prévu en faveur de la date de sortie. Et, surtout, le scénario a été prêt très tôt".*

Freddy Krueger règne désormais sur la paisible cité de Springwood, après avoir tué tous les enfants de ville avec ses griffes. Il l'a transformée en une espèce de sinistre Luna Park. C'est dans ce décor miteux que débarquent Maggie Burroughs et une poignée d'adolescents. Maggie Burroughs, une psychanalyste de 28 ans hantée par des rêves à répétition, dirige le commando suicide, composé également de John Doe, un teen-ager qui se gave de pilules et de caféine, Tracey, une jeune beauté experte en arts-martiaux, Carlos, un dur d'oreille... Ensemble, ils pistent Freddy, pénètrent dans son univers, dans son enfance, découvrent l'origine du mal et, finalement, au terme d'une attaque scientifique, explorent l'intérieur de son cerveau vicié...

"Concernant les effets, nous nous sommes largement inspirés des dessins animés opposant Bip Bip au Coyote. C'est délibérément que nous avons évité de sombrer dans le gore. En fait, ***Freddy's Dead*** *s'avère beaucoup plus dur, plus sombre que les autres. Il est parfois si sombre qu'il est difficile pour le spectateur d'y déceler l'humour conscient de l'entreprise. Dans* ***Freddy's Dead****, nous avons gardé le meilleur des cinq films de la série".* Et apporté un petit plus, un gimmick comme disent les Américains, à savoir l'utilisation du relief.

LA CERISE SUR LE GATEAU

Dans la dernière bobine, c'est-à-dire pendant le quart d'heure final, l'actrice Lisa Zane mène contre Freddy un dernier assaut et chausse des lunettes rouges et vertes. Au même moment, le spectateur l'imite. Bel exemple d'interactivité. *"La forme initiale de relief avec des lunettes rouges et vertes est un procédé presque impossible à utiliser sur les films en couleurs.* ***Freddy's Dead*** *est le premier à réussir à faire fonctionner correctement cette technique. Il n'y a pourtant rien de phénoménal ou d'avant-gardiste. Les lunettes sont toujours nécessaires. Il s'agit seulement de la nouvelle version d'une vieille méthode"* continue toujours Rachel Talalay. Autrement dit, vous sortez de la salle avec une bonne vieille migraine après avoir reçu au visage des objets hétéroclites et des morceaux de Freddy éparpillés aux quatre coins de l'écran. Toujours efficace, mais rudimentaire. La 3-D permet cependant à Rachel Talalay d'effectuer un voyage assez délirant dans les circonvolutions de l'encéphale du tueur d'Elm Street, quelque chose comme une version speed de **L'Aventure Intérieure**.

"Tourner en 3-D est toujours complexe. Il faut deux caméras qui sont toujours difficiles à bouger conjointement. Impossible donc d'avoir les mouvements désirés. Mais je pense que le recours au relief dans ***Freddy's Dead*** *en valait la peine. Dans un format classique, j'aurais réalisé cette scène de manière très différente. Mais, en 3-D, ça en jette quant même plus. Et puis l'utilisation des lunettes rouges et vertes était vraiment appropriée. Ce sont les couleurs du pull de Freddy, d'où le nom de FreddyVision".* Un système de perception qui en restera donc à ce chapitre final, le pot de géraniums sur la sépulture de marbre en quelque sorte. Un enterrement de première classe.



DE BEAUX REVES

Premier cauchemar de **Freddy's Dead** : un teen-ager tremblant de trouille dans un avion dont tous les autres passagers sont d'un calme olympien. Tandis que le hublot se fissure, l'ado aperçoit Freddy Krueger grimé en sorcière et chevauchant un balai. Son siège est alors arraché de la carlingue. Le teen-ager chute vers la Terre et se réveille dans son doux foyer. Mais le rêve ne s'arrête pas là. La maison, désormais volante, poursuit la dégringolade précédemment amorcée ! Pas de **Freddy** qui se tienne sans cauchemar digne de ce nom. Et, sur ce terrain, comment distancer les précédents films de la série ? Sachant que cette tâche tenait de l'impossible, tant au niveau des effets spéciaux que de l'imagination, Rachel Talalay décide de mettre la pédale douce, d'éviter une surenchère qui, de toute manière, n'aurait pas tourné à son avantage. Non, Freddy dans ce **Final Nightmare** n'est plus vraiment le gourou du gore et des mutilations, mais plutôt une sorte de magicien, de sorcier agissant dans la quatrième dimension, jouant plus des images de synthèse que des effets spéciaux de maquillage, avec prothèses de latex et toute l'artillerie du parfait psycho-killer. Il y a bien des doigts tranchés qui repoussent spontanément (ceux de Freddy), un sonotone qui, désormais organique, explose la tête d'un teen-ager, mais l'inspiration et le cœur ne penchent plus du côté de l'hémoglobine. Rachel Talalay n'aime pas ça. Elle ne cesse de le dire. Elle excelle néanmoins dans le gag façon dessin animé lorsque qu'un ado aspiré par sa télé devient le héros d'un jeu électronique. Devant l'écran, Freddy, manette directionnelle en main, le confronte à des brutes géantes armées de gourdins. Sautillant, le gamin traverse les murs, se colle au plafond sans afficher la moindre expression de douleur. Cela fait bien plus mal que les grands coups de griffes à travers les gencives. Le septième épisode des aventures de Freddy Krueger peut se recycler dans le jeu vidéo. Il a désormais son alibi.

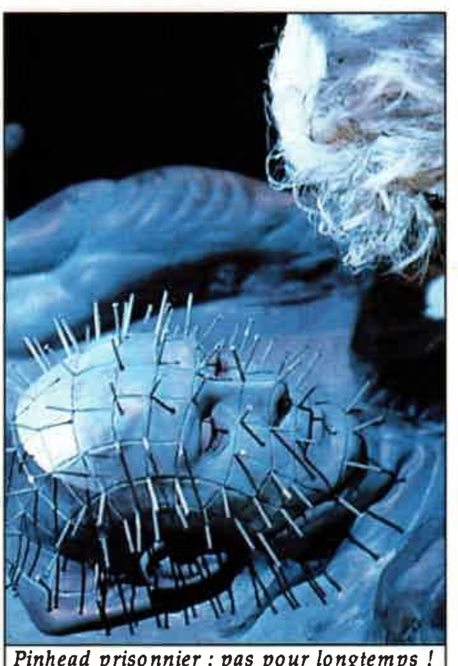
Marc SHAPIRO & Cyrille GIRAUD

HELLR

Jamais deux sans trois. La formule semble désormais se vérifier systématiquement. C'en est devenu d'une monotonie toute routinière. Certaines séquelles sont attendues (**Histoires de Fantômes Chinois 3**, **Evil Dead 3**, **T2**...), d'autres redoutées pour leur inutilité (**Alligator 2**, **Halloween V**, **Troll II**...). **Hellraiser III : Hell on Earth** se classe dans la première catégorie, celle des films d'une richesse thématique telle que les scénaristes peuvent se permettre longtemps de développer des personnages, des situations, des interrogations demeurées en suspens dans l'œuvre maîtresse.
Hellraiser, en 1987, c'est l'apogée du gore maladif, crasseux, jamais terni par une plaisanterie douteuse. Clive Barker y fait part de ses fantasmes sado-masochistes, de sa fascination pour les mythologies païennes. Tout **Hellraiser** est voué à la célébration de la souffrance. **Hellraiser 2**, en 1989, passe de l'autre côté du miroir et bascule dans des enfers labyrinthiques où sévices corporels et amputations sont des plaisirs réservés à une élite, les Cénobites. Les Cénobites, qui doivent posséder quelques cartes de clubs très spécialisés. Cuir, clous, lanières, crâne rasé, maquillage... De quoi flanquer une trique pas possible à ceux qui aiment "ça".

PRESENCE SPIRITUELLE

Pour **Hellraiser 2**, Clive Barker cède son siège de réalisateur à Tony Randell. Deux ans plus tard, il fait de nouveau confiance à un autre cinéaste amoureux de fantastique. *"Je ne pense pas qu'on puisse tout contrôler en permanence. Si vous avez une vie bien remplie, et la mienne l'est, vous ne pouvez guère accumuler les tâches. Il arrive un moment où vous vous demandez combien il y a d'heures dans une journée, jusqu'à quel*



Pinhead prisonnier : pas pour longtemps !

Pinhead (Doug Bradley), en passe de devenir un anti-héros à la Freddy Krueger.

RAISER III : hell on earth

"Nous ne sommes pas des numéros, nous sommes des films libres" revendiquent les séquelles. *Hellraiser III* participe au courant de pensée. Un chiffre, oui, mais aussi une volonté souterraine de travailler à fond une mythologie riche en possibilités.

point on peut accepter de nouvelles responsabilités. Et, saturé, vous finissez par accepter qu'il est impossible de lutter contre le temps". Occupé sur tous les fronts (cinéma, littérature, bande dessinée), Clive Barker délègue donc la mise en scène de **Hellraiser III** à Anthony Hickox, un jeunot d'une trentaine d'années. Fils du défunt Douglas Hickox (dont le **Théâtre de Sang** est l'un des meilleurs films fantastiques des seventies), Anthony grandit sur les plateaux. Il s'essaie à la comédie dès son plus jeune âge, dans des pubs notamment. Tout récemment, il a incarné le héros bellâtre de **L'Homme Homard Venu de Mars**. Mais Hickox est avant tout un cinéaste. Après le court-métrage **Rockabye** narré par Vincent Price, il emprunte délibérément les sentiers du fantastique : **Waxwork** et son musée de cire, **Sundown** et ses pistoleros vampires, et **Waxwork II** dernièrement ! Des films au second degré, contrairement à **Hellraiser III**. "*Dans **Hellraiser III**, je plonge le public dans l'univers du vrai cinéma horrifique, dans quelque chose qu'il n'a pas vu sur un écran depuis très très longtemps. Mais, attention, le film ne déborde pas de sang, de trucs dégueulasses. Je me suis simplement employé à le rendre le plus terrifiant, le plus intense possible*". Doit-on faire confiance à Anthony Hickox ? Il semble sûr de lui. "***Hellraiser III** respecte les deux précédents. Il complète la trilogie. J'ai visionné **Hellraiser I & II** des dizaines de fois. Mon **Hellraiser** se situera entre **L'Echelle de Jacob** et **Angel Heart**. Dans le film, Pinhead est renvoyé des Enfers. J'ai pris le personnage à un stade inédit dans la trilogie et j'essaie d'en faire un être humain. Pinhead se montre également bien plus vicieux qu'il ne l'était auparavant, mais aussi plus crédible, réaliste. Vraiment, les gens qui apprécient les bons films d'horreur devraient être comblés par **Hellraiser III***". Anthony Hickox favorise nettement son préféré, le Cénobite Pinhead, celui qui tombe en disgrâce pour cause d'états d'âme lors du final de **Hellraiser II**. En retrait dans les deux précédents épisodes de la série, le monstre au visage cadrillé et bardé d'épingles est aujourd'hui la vedette.

MONTER EN EPINGLE

"*Il est intéressant de constater à quel point Pinhead est devenu populaire. Au Japon, par exemple, on le considère comme un sex-symbol ! C'est la deuxième pin-up de Tokyo après Madonna. Par bien des aspects, Pinhead s'affiche comme un monstre classique dans la tradition de Dracula, de la créature de Frankenstein. Contrairement à certains monstres, il parle à ses victimes, interpelle le public, réfléchit. Pinhead ne se limite pas à la chasse aux jeunes femmes dans des couloirs sombres. Il est en quelque sorte le gardien d'un jardin secret*".

Doug Bradley incarne pour la troisième fois le fameux Cénobite qui, de simple garniture gore, devient vedette à part entière. "*Pinhead est inconcevable sans Doug Bradley. Il a su conférer à son personnage une réelle gravité, un sens du tragique, mais aussi une élégance indicible. Comme tous les bons comédiens, il laisse transparaître l'humanité derrière le masque de la monstruosité*" témoigne Peter Atkins, scénariste de **Hellraiser II & III**, mis en place par Clive Barker lui-même.

Qui est réellement Pinhead ? Quelles sont ses motivations ? D'où vient-il ? Peter Atkins répond à ses questions. "***Hellraiser III** tourne surtout autour de Pinhead et, sans aller trop loin dans les révélations, s'impose à la fois comme une préquelle et une séquelle de **Hellraiser II**. Mais nous ne visitons pas les Enfers dans le film. L'Enfer vient à nous*". C'est J.P. Monroe, le riche propriétaire d'une boîte de nuit très prisée qui ramène Pinhead sur le plancher des vaches à la suite d'incantations. Monroe désire assouvir certains fantasmes tabouss et seul cet ambassadeur de l'interdit peut lui permettre leur concrétisation rapide. Tandis qu'un couple de journalistes télé travaille à la perte des démons, Pinhead entreprend d'élargir les rangs des Cénobites et d'engendrer des petits frères. Il cherche des volontaires à ce qui est une véritable vocation, un sacerdoce. Du caméraman Doc, il fait, par exemple, un monstre hybride mi-homme, mi-machine. Les autres ? Surprise, Surprise... Les maquillages sont de l'inévitable Bob Keen à qui revient une grande part de la paternité des Cénobites.

L'arrivée d'un autre bataillon de Cénobites ne constitue pas le seul apport de **Hellraiser III** à la série ; le film se déroule aux Etats-Unis, un environnement totalement différent des petits cottages londoniens, des cliniques isolées et, surtout, des délirantes représentations de l'Enfer. "*Je ne suis pas un grand partisan des séquelles. Elles se préoccupent généralement d'exploiter les standards de l'oeuvre originale. Dans **Hellraiser III**, nous avons vraiment quelque chose qui va au devant des souhaits des fanas de la série. Cette fois-ci, nous avons plus de Cénobites, davantage d'action et de cascades. Je pense sincèrement que le film possède une grande richesse visuelle. Par le passé, les **Hellraiser** restaient cloîtrés entre quatre murs. Maintenant, les Cénobites descendent dans la rue*" approuve Steve Hardie, responsable du look d'un **Hellraiser III** promettant de transplanter un morceau d'Enfer sur Terre. Ambitieux cet **Hellraiser III**. Estampillé du sceau "plus" propre aux séquelles, il bénéficie toutefois de la la bénédiction de Clive Barker. "*Bien que Clive Barker ne soit pas directement impliqué dans le film, j'ai tout fait pour que "l'esprit Barker" imprègne de bout en bout **Hellraiser III***" conclut le scénariste Peter Atkins. Il semble avoir réussi son coup puisque Barker siffle d'admiration au vue des efforts fournis. "*Excellent*" dit-il. Affaire à suivre...

Marc TOULLEC



Une victime du désormais célèbre "Rubik's Cube" infernal.

CRITTERS 3

Les petites bêtes à poils sont de retour. Celles qu'on attendait donc avec une certaine patience passent de Ploucville USA à la grande cité. Mais, paradoxalement, le décor se rétrécit encore. Une bicoque où, comme les Gremlins dans leur building high-tech, les Critters sèment la panique...

Steven Spielberg et son pote Joe Dante ouvrent la voie en 1984 à une nouvelle invasion cinématographique, les petites bêtes monstrueuses, hargneuses. **Gremlins**, dès lors, sert de modèle à une horde de teignes à taille réduite et aux dents pointues. Déboulent ainsi les **Trolls**, les **Hobgoblins**, les **Ghoulies**, les **Munchies**... Et les **Critters**, les plus glorieux de la couvée, ceux qui sont directement intervenus après les **Gremlins**, ceux qui ont ramassé le pactole pour être arrivés les premiers. Ben oui, les bonnes copies fonctionnent ainsi. Plus elles tardent à suivre l'original, moins elles risquent de remplir des valises de dollars. Mais les **Critters** sont à ranger au rayon démarquage honnête, pas réellement servile, mais soucieux d'exploiter au mieux un thème archi rebattu.

Aujourd'hui, en 1991, que reste-t-il de cette mode ? Quelques plumes, quelques écailles ? Faut croire que l'échec relatif de **Gremlins 2** au box-office américain n'a pas réfréné les ardeurs. Roger Corman annonce un très prochain **Munchies 2**, les **Ghoulies** en sont à leur troisième bévue, les **Trolls** sont repris en main par un producteur italien. Et les **Critters** accélèrent la chronologie habituelle des séquelles en pondant coup sur coup des numéros 3 et 4, produits destinés à la vidéo, un terrain particulièrement favorable à leurs méfaits. Faute d'avoir convaincu les foules de suivre leurs déboires sur grand écran, **Gremlins 2** est, en effet, un hit en vidéo-club. Les suites ont toujours de bonnes raisons de renaître des cendres du précédent épisode.

RESPECTABLE MAIS RADIN

New Line est une boîte de production riche. A son palmarès : la production et distribution des **Freddy**, la distribution des **Tortues Ninja 1 & 2**, des hits imprévus comme **Pump Up the Volume**... Parmi les indépendants américains, *New Line* se classe donc au top niveau. Mais *New Line* tremble aussi sur ses fondations au moindre échec. Le score moyen (mais très convenable) de **Freddy 4** entraîne ainsi des restrictions budgétaires importantes et un sévère contrôle artistique sur **Massacre à la Tronçonneuse 3**. Avec le même souci de limiter les risques, et sachant que **Critters 2** n'a pas été un événement marquant dans les annales du top-ten ciné, les pontes de la firme lancent **Critters 3** et **4** très prudemment. Comme **Retour vers le Futur 2** et **3** tournés simultanément avec la même équipe, *New Line* opte pour l'économie. **Critters 3** et **4** seront donc mis en boîte l'un directement après l'autre, avec des moyens tant intellectuels que financiers réduits. Pas de risque de se planter en serrant ainsi les cordons de la bourse, surtout que les films se conforment à toutes les normes du bon produit vidéo. D'ailleurs, comment dépenser des sommes folles en condensant l'action dans les quelques pièces d'un grand pavillon ?



HOME SWEET HOME

Après un rapide prologue à la campagne où les œufs des Critters sont embarqués dans du matériel de camping, le scénario de **Critters 3** s'installe à la ville, entre quatre murs. C'est dans la chaleur d'une cave que les œufs éclosent. Commence alors une mini invasion, pas bien éloignée de **Gremlins 2** et de ce siège à l'intérieur d'un building ultra moderne. Mais les **Critters** ne possèdent pas les moyens d'une production Spiel-



berg. Nous sommes donc dans une baraque classique où les petites bêtes pratiquent leur sport favori, la chasse à l'homme. Evidemment, les aliens isolent les locataires en coupant le téléphone et aggravent la situation en nourrissant malgré eux un incendie.
Simple, comme toujours, et mijoté selon quelques recettes éprouvées, **Critters 3** n'a donc aucune pudeur dans l'accumulation des clichés. Les personnages ? Il y a le propriétaire cynique, désireux de déloger tout les habitants de l'immeuble, son neveu (le sosie de River Phoenix) suivant indolemment ses cours de capitalisme sauvage. Comme ce n'est pas un mauvais bougre, le scénariste lui refourgue une petite amie. La locataire du bas est une bonne femme obèse, arborant des tenues pas possibles et se gavant de friandises. Répondent aussi présents à l'appel une Rambette employée des télécoms, une grand-mère gâteau, un grand-père encore plein de ressources, un papa incrédule, un gamin intrépide... **Critters 3** est donc le parfait catalogue des personnages les plus employés dans ce type de cinéma. Les protagonistes les plus antipathiques ne tardent pas à périr, ainsi que un ou deux faire-valoir pour ne pas trop voler le gogo. Quant aux autres, ils survivront après avoir été quelque peu malmenés... Original, le scénariste glisse ici une édifiante love-story entre Josh, l'ado riche et Annie, l'ado fauchée !
Sur une intrigue aussi nivelée, aussi rabachée, les monstres voraces du titre agissent au diapason. Dans une séquence, ils font les pitres, dans la suivante, ils passent à l'attaque... Niveau rigolade, les Critters ne donnent nullement dans la dentelle. C'est ainsi que l'un d'eux se bourre de cassoulet avant de faire apprécier son aérophagie puissante et de lâcher des pets sonores. Ouarf ! Dans la cuisine toujours, les bestioles avalent du liquide vaisselle, s'aspergent de poudre blanche... Spectateurs express des programmes idiots de la télévision américaine, ils apprécient surtout une émission culinaire ! Y'a aussi le Critters qui répond au téléphone, celui qui se transforme en charbon ardent, celui qui se planque dans la machine à laver, ceux qui agressent les pantoufles-lapins de la grosse du premier... Les Critters se mettent toujours en boule pour courser leurs proies, ils leur plantent toujours des épines (dans les fesses notamment) pour les endormir... Plus prévisible que **Critters 3**, impossible ! La moindre ligne du scénario contourne astucieusement la plus petite parcelle d'originalité. Et ce n'est pas la réalisatrice Kristine Peterson qui bouscule la routine de l'aventure.

UN ZELE APPLIQUE

Kristine Peterson est une femme, mais n'est pas Kathryn Bigelow qui veut. Non, Kristine Peterson appartient à la race de ces réalisateurs américains évitant de s'engager sur le terrain de l'inédit. Encore jeunette (30 berges environ), elle s'est distinguée sous la houlette de Roger Corman avec le thriller cochon **Une Extrême Passion (Body Chemistry)**, pompage odieux de **Liaison Fatale**. Son premier film, **Rêves Sanglants (Dealdy Dreams)** était déjà la somme des **Griffes de la Nuit** et de quelques **Halloween** et **Vendredi 13**. Seule originalité : le tueur de service y arborait fièrement une tête de loup en peluche ! Kristine Peterson est donc l'employée idéale. Avec application, avec un souci quasi maniaque d'éviter de déstabiliser son audience par des innovations aussi minimes soient-elles, elle ne déçoit pas dans les limites fixées. Et ces limites impliquent l'éviction de toute violence. Car **Critters 3** est un film d'horreur pour tous, y compris pour les plus petits. Depuis **The Gate**, l'horreur soft est une valeur commerciale non négligeable. Même les **Vendredi 13** s'y sont adonnés. De là à dire que **1 Rue Sésame** n'est pas bien loin, il n'y a qu'un pas... que nous franchirons ! Ils mordent, les Critters, ils vous plantent des aiguilles dans l'arrière-train, ils mettent un souk pas possible dans les appartements douillets, il leur arrive même de tuer. Presque accidentellement ! Etape suivante dans l'horreur bambine : **Critters 4**, pour lequel Rupert Harvey, producteur du 3, prend le relais de Kristine Peterson sans transition aucune.

Marc TOULLEC

HISTOIRES DE FANTÔMES CHINOIS III

Le démon Lau Lau faisant démonstration de sa puissance en soulevant des trombes d'eau.



Alors que *Histoires de Fantômes Chinois II* attend toujours une sortie sur les écrans français, les producteurs de Hong Kong entament une autre séquelle, ou, plutôt, un remake pressé d'exploiter la magie d'un film unique. Mais l'absence de véritable féérie ne nuit pas à la brillance du spectacle...





De gauche à droite :
- Le moine Fong et la "renarde", clouée par le spectre du prêtre bouddhiste.
- Yin, l'aventurier au grimoire magique.
- Butterfly, la sœur maléfique de lotus aux ongles tentaculaires.

Le cinéaste-producteur chinois Tsui Hark est à la fois un metteur en scène performant et un commerçant avisé. Lorsqu'il annonce en 1986 son intention de plonger dans les racines du folklore asiatique, le tout Hong Kong ricane. Pas de doute possible, **Histoires de Fantômes Chinois** va se ramasser une gamelle à tirer de sa méditation un moine bouddhiste. A l'époque, les thrillers sanglants et les bonnes grosses comédies rameutent une large portion des cinq millions d'habitants de la colonie britannique. Qui ira donc voir une ghost-story en costumes et au romantisme désuet ? Le public se déplace pourtant massivement et **Histoires de Fantômes Chinois**, via deux prix à Avoriaz et une presse unanime, se répand sur les écrans occidentaux. Comme de bien entendu, ceux qui pouffaient hier se rabattent aujourd'hui sur le créneau comme des sauterelles sur les récoltes. Guère gênés par l'indécence de leur démarche, les producteurs pillent **Histoires de Fantômes Chinois** dans une vingtaine de copies, souvent montées avec la complicité même de Wang Tsu-Hsien, merveilleuse Lotus dans le film. Celle-ci n'a jamais su dire non à un gros chèque...
Deux ans après le chef-d'oeuvre de Ching Siu-Tung, Tsui Hark produit **Histoires de Fantômes Chinois 2** du même réalisateur, avec les mêmes comédiens placés dans des situations plus fantastiques encore. On y croise un monstre qui, divisé en deux, continue de courser les bons, un mille-pattes géant, des épées volantes, un moine satanique... Encore un succès au box-office asiatique, et encore des plagiats. Aujourd'hui, Tsui Hark se résoud à mettre en chantier le remake de **Histoires de Fantômes Chinois** sous la forme d'une deuxième suite.

la bonne recette

Les trois **Histoires de Fantômes Chinois** s'articulent autour d'un décor, un seul, le Temple de l'Orchidée, lieu maudit, hanté par les Renardes. Les Renardes sont des spectres séduisants, féminins, à l'affût des mâles dont elles font aussitôt tourner la tête. Ceux-ci ne peuvent, un seul instant, résister à l'appel de ces sirènes de la forêt. Ils se livrent totalement aux fantômes manipulés par Lau Lau, démon androgyne, ne survivant que par le flux vital des nouvelles victimes. Les hommes sont des proies faciles, sauf lorsqu'il s'agit de tourtereaux innocents, candides, inexpérimentés question femmes. Dans le premier **Histoires de Fantômes Chinois**, c'était un collecteur d'impôts. Aujourd'hui, c'est l'assistant d'un moine bouddhiste, touché par la beauté ensorceleuse de Lotus, éternellement soumise à la soif énergétique de Lau Lau, entité satanique à mi-chemin entre la mère maquerelle et le Diable en personne. Love story oblige, Lotus, déléguée à la perte de Fong, tombe sous le charme. Le cureton, malgré la peur panique qui le guette, ne résiste pas longtemps à la beauté de la Renarde et au tragique destin qui est le sien...
Histoires de Fantômes Chinois III ne se cache pas de n'être que le remake du premier. C'est toujours la même histoire que narrent conjointement le producteur Tsui Hark et le réalisateur Ching Siu-Tung. La même histoire avec des personnages qui changent à peine d'un tome à l'autre. Le moine turbulent, bretteur, émérite et rapper occasionnel, s'évapore ici au profit d'un autre, religieux, grand pourfendeur de démons lui aussi. Mais le nouveau use davantage de la philosophie et des formules cabalistiques locales que de larges moulinets de son arme. La partie spectaculaire de **Histoires de Fantômes Chinois III** est néanmoins assurée par Yin, un sabreur de première, magicien à ses heures dès qu'il déroule un parchemin... Familiers, tous ces protagonistes, auxquels il faut ajouter Butterfly, la méchante sœur de Lotus, une horde de malfrats idiots et hystériques et, bien sûr, la langue de caméléon souterraine de Lau Lau, véritable portion d'autoroute se déroulant comme un tapis rouge... Ils sont venus, ils sont tous là donc, ces figures emblématiques, se croisant, se pourchassant, courant après l'urne funéraire contenant les cendres de Lotus, simili de Saint Graal dont dépend le salut de l'âme du divin fantôme. Il y a aussi des effets spéciaux, des filles chauves aux oreilles de Mickey voltigeant dans les airs, des soudaines chansonnettes poussées en voix off, et un érotisme coquin, raffiné, inédit dans la série.

sapho & cahot

Tsui Hark et Ching Siu-Tung ont donc refait **Histoires de Fantômes Chinois**, en accentuant le côté érotique. Un érotisme gentillet, mignon. Dans **Histoires de Fantômes Chinois III**, les décolletés des fantômes sont plus profonds, plus plongeants. Même si rien ici n'égale le baiser aquatique du premier, l'intérêt des auteurs porte sur les rapports ambigus entre Lotus et sa sœur Butterfly. Surprenant de découvrir les deux femmes allongées l'une sur l'autre, la première l'épaule dénudée tandis que la seconde lui pique la peau d'un stylet de tatoueur. Pour épancher l'hémoglobine versée, Butterfly lèche les quelques gouttes de sang. Délicat, troublant et beau. Là-dessus, les sœurs plongent dans un bain où les suivent une bande de bandits débraillés. L'érotisme de **Histoires de Fantômes Chinois III**, c'est également une jolie scène où Wang Tsu-Hsien, feignant la fuite devant des démons en rut, se débarrasse de ses dessus en tourbillonnant sur elle-même. Sans doute l'un des plus beaux strip-tease de toute l'histoire du cinéma. Erotisme encore, plus suggestif celui-là, lorsque le démon Lau Lau part dans un sabbat incroyable, entouré qu'il est par sa cour de servantes muettes...
L'attraction sexuelle n'est cependant pas l'unique motivation de Tsui Hark et Ching Siu-Tung. Ils en font toujours plus question effets spéciaux, perpétrés par *Cinefex Workshop*, la propre boîte de Tsui Hark. Effets spéciaux pyrotechniques lorsque le moine pilonne des arbres, effets spéciaux aériens lorsque décolle le bataillon des souris de Lau Lau, lorsque Fong, métamorphosé en Bouddha d'or, plane au-dessus des nuages... Effets spéciaux gore quand la langue des Renardes s'engouffre, en caméra subjective, dans le larynx de leurs victimes... Effets spéciaux d'animation lorsque des pièces de monnaie se cambrent pour répondre à une question... Toute une palette de trucages superbement orchestrés et couronnés par un climax délirant où de gigantesques pierres tombales surgissent du sol pour barrer le passage à un tapis volant... Il faut ajouter que les héroïnes ont des ongles incroyablement longs (et rétractibles !) et que leurs cheveux s'allongent à outrance pour capturer les hommes.
En définitive, malgré une intrigue convenue, **Histoires de Fantômes Chinois III** ne ruine pas la magie des contes et légendes asiatiques. Mais une chose est désormais sûre : Tsui Hark et Ching Siu-Tung devront s'arrêter à cet opus trois pour ne pas éventer des siècles de traditions fantastiques. Qu'ils se le disent !

Marc TOULLEC

ARMY OF DARKNESS



Ash (Bruce Campbell), le fusil de chasse brandi avant l'assaut des morts-vivants.

Régulièrement annoncé depuis trois ans, *Army of Darkness*, autrement dit *Evil Dead 3*, retrouve Ash là où Sam Raimi l'avait abandonné dans le film précédent, seul, tronçonneuse au poing, dans un environnement médiéval. Désormais, il lui faut retrouver le mythique Livre des Mort pour revenir à son époque. Sa quête passe notamment par la lutte contre son propre double maléfique... Film de chevalerie, humour burlesque, épopée légendaire à la J.R.R. Tolkien, dessin animé à la Tex Avery, bande dessinée façon Richard Corben... Les genres n'en finissent plus de se télescoper dans *Army of Darkness*... Premiers pas dans la découverte de ce futur monument du genre à travers les deux responsables des effets spéciaux, Howard Berger et Tony Gardner...

Maquilleur
HOWARD BERGER

Pivot des effets spéciaux de Army of Darkness, la compagnie *K.N.B.* est probablement la plus active de la côte Ouest des Etats-Unis. Darkside, Contes de la Nuit Noire, Freddy 5, L'Enfant du Cauchemar, Ré-Animator 2, Halloween V, Massacre à la Tronçonneuse 3, quelques bisons dans Danse avec les Loups... Robert Kurtzman, Greg Nicotero et Howard Berger ne chôment pas et mettent toujours la barre plus haute. Dans Army of Darkness par exemple...



L'armée des morts-vivants : des images qui, jusque là, n'appartenaient qu'aux bandes dessinées de Richard Corben.



Mad Movies : *Quelle part de responsabilité avez vous dans les effets spéciaux de* ***Army of Darkness*** *?*

Howard Berger : KNB a pris en charge 90 % des effets spéciaux du film tandis que Tony Gardner s'occupait des 10 % restants, surtout le maquillage du double maléfique de Bruce Campbell. Nous nous sommes consacrés à l'armée des morts, c'est-à-dire environ 200 costumes et pas mal de marionnettes mécaniques. Nous avons également mis au point les quatre ou cinq monstres de **Army of Darkness. Army of Darkness** est une sorte de **Robin des Bois chez les Morts-Vivants**. C'est un film important, épique.

M.M.: *Epique façon héroïc-fantasy ?*

H.B.: Army of Darkness ressemble plutôt à **Excalibur**. Il se situe en l'an 1300, c'est-à-dire au moment même où **Evil Dead 2** s'est arrêté. Ash, Bruce Campbell, combat dans ces temps médiévaux aux côtés des chevaliers du Roi Arthur contre une armée de zombies.

M.M.: *Qui dit zombies, dit effets gore, non ?*

H.B.: Army of Darkness n'est pas un film gore ; il n'y a pas une seule goutte de sang. De plus, les morts sont vraiment morts. Ce sont des cadavres desséchés, poussiéreux. Sam Raimi n'a pas voulu d'effets gore à cause de la censure. Pour la première fois, je n'ai pas eu à préparer de l'hémoglobine pour un film. Par contre, on y trouve une espèce de bile noire. Vu que cela n'est pas rouge, on ne risque aucune coupe.

M.M.: *Une armée de 200 morts-vivants ? On n'ose à peine imaginer...*

H.B.: Cette armée est composée de différents types de chevaliers-zombies. On les a divisés en trois groupes : les Ecossais, les Romains et ceux issus des "Chevaliers de la Table Ronde". Mais ces morts-vivants n'ont vraiment pas le même aspect que ceux que vous trouvez habituellement dans le genre. Ils portent tous des armures rouillées, portent des épées usées. Leurs quelques vêtements sont vraiment en sale état. Au sein de cette armée, il y a aussi les squelettes qui sont, en fait, des monstres à la Ray Harryhausen. La variété de morts présentés dans le film est très large. Par contre, vous n'y trouverez pas un seul figurant avec le visage peint en bleu ou vert. Les maquillages du film évitent tout ce qui pourrait donner une impression d'humidité. Vu les siècles passés dans le tombeau, les cadavres ambulants sont réellement pourris, secs. Je pense que Sam Raimi a surtout privilégié les squelettes-marionnettes. Il les aimait beaucoup.

M.M.: *Le tournage n'a donc pas dû être du gâteau pour vous ?*

H.B.: Army of Darkness nous a demandé huit mois de travail. Le tournage en lui même fut réellement très dur. L'équipe a construit un gigantesque château en plein désert. Six

■■■

■■■

semaines durant, nous y avons tourné, surtout de nuit. Généralement, le travail commençait au tout début de l'après-midi pour se poursuivre jusqu'à 7 heures le lendemain matin. Il faisait très froid, nous étions crevés. Mais **Army of Darkness** en valait la peine. Par la suite, nous nous sommes installés dans un studio qui s'occupe des effets optiques. C'était plus confortable mais tout aussi fatigant. On a travaillé pendant 19 jours non stop.

M.M.: *Comment avez-vous conçu ces morts-vivants totalement originaux ?*

H.B.: D'après des souvenirs de livres d'histoire, de films à costumes. On s'est assis pour beaucoup dessiner. Puis, tous les croquis ont été montrés à Sam Raimi, Bruce Campbell et Robert Tappert, le producteur. Ils ont aimé. D'après ces croquis, nous tirions des dessins plus précis, plus détaillés, et en tenant compte de leurs remarques. Pour peaufiner ces gravures, nous avons engagé un illustrateur. Puis, nous avons commencé à sculpter. Toutes les semaines, Sam Raimi nous rendait visite ; il approuvait notre travail, modifiait parfois deux ou trois détails de manière à ce que tout **Army of Darkness** soit dans l'optique du dessin animé. Il voulait cependant que le film ne ressemble pas à **Beetlejuice**, qu'il soit très épique. Il fallait que les morts, les squelettes se battant à l'épée, demeurent constamment crédibles.

M.M.: *Les comédiens ont dû morfler eux aussi : le froid, les maquillages...*

H.B.: En fait, il n'y a que Bruce Campbell qui doit jouer avec un maquillage. C'est un habitué maintenant. Il est très fort. La plupart des dialogues de **Army of Darkness** l'amène à parler avec des marionnettes, avec des monstres qui seront ensuite rajoutés en post-production. Bruce Campbell s'affirme en véritable acteur physique ; même sous des tonnes de maquillage, il s'en sort magnifiquement.

M.M.: *Comment s'est déroulé le travail avec Sam Raimi ? Niveau effets spéciaux, il en connaît un rayon depuis le temps...*

H.B.: Il est vraiment très facile de travailler avec Sam. Il se montre toujours ouvert aux suggestions. A partir du moment où il vous embauche pour les effets spéciaux, il vous fait vraiment confiance sur ce qui colle vraiment au film. Sam Raimi apporte beaucoup d'idées, il sait exactement ce qu'il veut. Et on a essayé de lui apporter ce qu'il désirait. Il nous a demandé un énorme volume de travail, une centaine d'équipements individuels pour les chevaliers morts-vivants.

M.M.: *Que reste-t-il en 1991 des effets spéciaux de Evil Dead 1 & 2 ?*

H.B.: Les effets spéciaux du premier **Evil Dead** sont plutôt mauvais. Ils sentent trop l'amateurisme. J'ai travaillé avec Mark Shostrom sur les maquillages de **Evil Dead 2**. A l'époque, ils paraissaient excellents. Lorsqu'on les revoit aujourd'hui, ça craint tout de même un peu. Mais les effets spéciaux de **Army of Darkness** vont beaucoup plus loin. Je pense sincèrement qu'ils sont meilleurs que ceux des deux **Evil Dead** précédents. Le film aussi d'ailleurs.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

Maquilleur
TONY GARDNER

Comme Howard Berger, Tony Gardner fut de **Evil Dead 2**, mais à un poste de moindre responsabilité. Depuis, Sam Raimi lui a confié le faciès ravagé de son **Darkman. Le Retour des Morts-Vivants, Big Foot et les Henderson, Dark Angel, Le Blob**... Tony Gardner a été à bonne école. Aujourd'hui, à la tête de l'atelier *Alterian Studios*, il passe à la vitesse supérieure avec le challenge **Army of Darkness**...



Evil Ash mis en morceaux par l'outil préféré de Sam Raimi, la tronçonneuse.

Mad Movies : *La compagnie KNB a pris en charge les 200 zombies de l'armée de morts-vivants. Et vous, qu'avez-vous fait ?*

Tony Gardner : Ma société, *Alterian Studios*, a été engagée pour tous les effets spéciaux de maquillage concernant Bruce Campbell et sa partenaire féminine. *Alterian Studios* a également créé le double diabolique de Ash, Evil Ash. Bruce Campbell brise un miroir dont tous les morceaux donnent de nouvelles versions de lui. Ces sosies miniatures sortent du verre et se mettent à poursuivre Ash afin de le tuer. Nous avons fabriqué ces duplicata en maquillant des comédiens de manière à ce qu'ils ressemblent le plus possible à Bruce Campbell. Nous les avons placés dans des décors surdimentionnés. Nous avons aussi eu recours à des marionnettes. L'un des gnomes s'engouffre dans la gorge de Ash avant de mourir. C'est alors qu'un œil pousse sur l'épaule de Ash. Et l'œil se développe, donne une petite tête de bébé, puis celle d'un enfant, et enfin d'un adulte. Bruce Campbell finit avec deux têtes, deux bras, deux jambes !

M.M.: *Comment fabrique-t-on un Bruce Campbell bicéphale ?*

T.G.: Nous avons mis au point un harnais doté d'une tête mécanique. Celle-ci change selon les expressions. Une seule n'aurait pas suffi à rendre l'effet crédible. Bras et jambes sont également des prothèses mécaniques animées à distance par des câbles. Nous avons eu recours à des effets spéciaux optiques, la division de l'écran, pour rendre la métamorphose crédible. Mais c'est surtout dans le talent de Bruce Campbell que tient la réussite de cette transformation. Le personnage, Ash, ne demeure pas très longtemps ainsi. Il finit par se battre contre son autre tête, lui envoie des coups de poing. C'est seulement là que poussent d'autres jambes et bras. Bruce Campbell ressemble alors à une araignée d'une espèce inédite. Au terme de la séquence, il se déchire en deux. Au bout du compte, on trouve donc le gentil Ash et son double maléfique. Lorsque Bruce Campbell a lu le scénario pour la première fois, d'une mine déconfite, il s'est écrié "oh, non !". Il savait déjà que cela n'allait pas être du gâteau !

M.M.: *S'ensuit évidemment une lutte acharnée entre les deux Ash...*

T.G.: Dans la bagarre finale, le Ash positif liquide son penchant diabolique en lui tirant, avec un fusil, en plein visage. Il ramasse le cadavre, le découpe et l'enterre, pensant en avoir terminé. Ben non ! Le mauvais Ash se reconstitue ; les morceaux de cadavre se rassemblent et sortent de terre. Nous avons bricolé ce nouveau corps de manière à ce qu'il s'apparente le plus possible à ces assiettes cassées dont les morceaux n'ont jamais été correctement recollés. La tête est décentrée, les bras ne sont pas vraiment à leur place... Tout le corps est ainsi. Nous avons là travaillé sur une idée et des dessins de Sam Raimi. Ash est contraint de se compresser

tout le corps dans une corde pour tout faire tenir. Même les doigts se sont mélangés. On ne peut pas dire que ce type soit bien foutu ! Quand Bruce Campbell parvient à atteindre le fameux Livre des Morts, il se retrouve en face de trois grimoires. Bien sûr, il ne sait pas lequel est le bon ! Il ouvre l'un d'entre eux, une sorte d'aspirateur très puissant qui lui arrache les bras et le précipite tout entier dans un autre monde. Lorsqu'il en ressort, Ash a la tête plantée au niveau de l'estomac. Mais il réussit néanmoins à repérer le bon livre !

M.M.: *Et pendant ce temps, que fait l'autre Ash ?*

T.G.: Il kidnappe Sheila, la petite amie de son adversaire. Celle-ci se retrouve possédée par l'esprit maléfique. Physiquement, elle subit de grands changements. Nous devions la rendre sexy, dans le même style que Elsa Lanchester dans **La Fiancée de Frankenstein**. C'est-à-dire très pâle, très osseuse. Il a même fallu rajouter un morceau de nez à la comédienne, Embeth Davidtz, pour l'allonger. Pour rendre Sheila plus attirante, nous lui avons assombri la peau. Au niveau de la coiffure, nous avons concocté une immense crête ! Cela donne au finish une sorte de zombie-punk à la Elsa Lanchester. Le Ash diabolique réveille deux cents morts pour lever une armée tandis que le bon regroupe des chevaliers pour les combattre ! Lorsque les deux Ash se retrouvent face à face, le bon met le feu au méchant. On le croit mort. Mais il revient sous la forme d'un squelette à la Terminator. Il continue de se battre. Pour les besoins de cet effet, nous avons dû construire cinq ou six squelettes animés de Evil Ash. L'opération a été très complexe dans la mesure où une charpente d'ossements ne permet pas de dissimuler tout l'appareillage mécanique. En plus, Evil Ash doit manipuler une épée, parler. Comble des difficultés, Sam Raimi nous demandait des gags inspirés des Trois Stooges. Quand Evil Ash reçoit un coup violent, sa tête tourne sur elle-même, comme une toupie. Lorsqu'elle s'arrête de pivoter, les yeux continue de tourbillonner ! **Army of Darkness** est, en définitive, une comédie d'horreur burlesque, mais un film fantastique très ambitieux.

M.M.: *Tout ceci paraît couler de source. Et tous vos effets spéciaux paraissent très simples...*

T.G.: Les squelettes ont constitué notre principal problème, particulièrement le modèle numéro trois. Celui-ci n'avait pas de jambes ; c'était uniquement un buste. On devait l'utiliser pour des plans très courts, des gros plans. Malheureusement, Sam Raim l'a trouvé excellent. Il a donc chorégraphié des scènes avec ce squelette, mais sans coupures, avec des plans plus larges. Nous nous sommes donc retrouvés avec un opérateur poussant une plate-forme sur laquelle tenait le squelette, d'autres types contrôlant les bras, les épaules, les mains, l'épée... Il y avait encore une demi-douzaine de personnes postées à différents points du décor pour surveiller le bon déroulement des opérations. Le squelette devait toucher Bruce Campbell, saisir une torche alors que mes assistants se trouvaient juste au-dessous. De plus, les matériaux dont était fait le squelette étaient extrêmement inflammables. Très dangereux donc. Nous étions donc contraints de ramper ventre à terre, en évitant les flammes, la plate-forme, et de faire attention de ne pas apparaître dans le viseur de la caméra pendant le combat ! Un sacré défi technique. Ensuite, le plus gros souci fut le froid. C'était surtout dur pour les comédiens, parfois contraints d'attendre 14 heures dans des costumes pas vraiment chauds, et avec une tonne de maquillage sur tout le corps. Heureusement, Bruce Campbell et Embeth Davidtz furent très patients. Lorsque nous devions faire quelques retouches de maquillage sur un cavalier, le cheval n'était pas forcément d'accord. Gare aux coups de sabots !



*Evil Ash : entre **Terminator** et **Excalibur** !*



Des morts-vivants encore et toujours : entre cartoon et archéologie.

M.M.: *Vous n'avez pas prononcé, jusqu'à présent, une seule fois le mot "sang". Surprenant pour un maquilleur !*

T.G.: Dès le départ, Sam Raimi nous a spécifié "no blood". Il tenait à ce que **Army of Darkness** soit bien plus visuel que les deux précédents **Evil Dead**, mais nettement moins saignant.

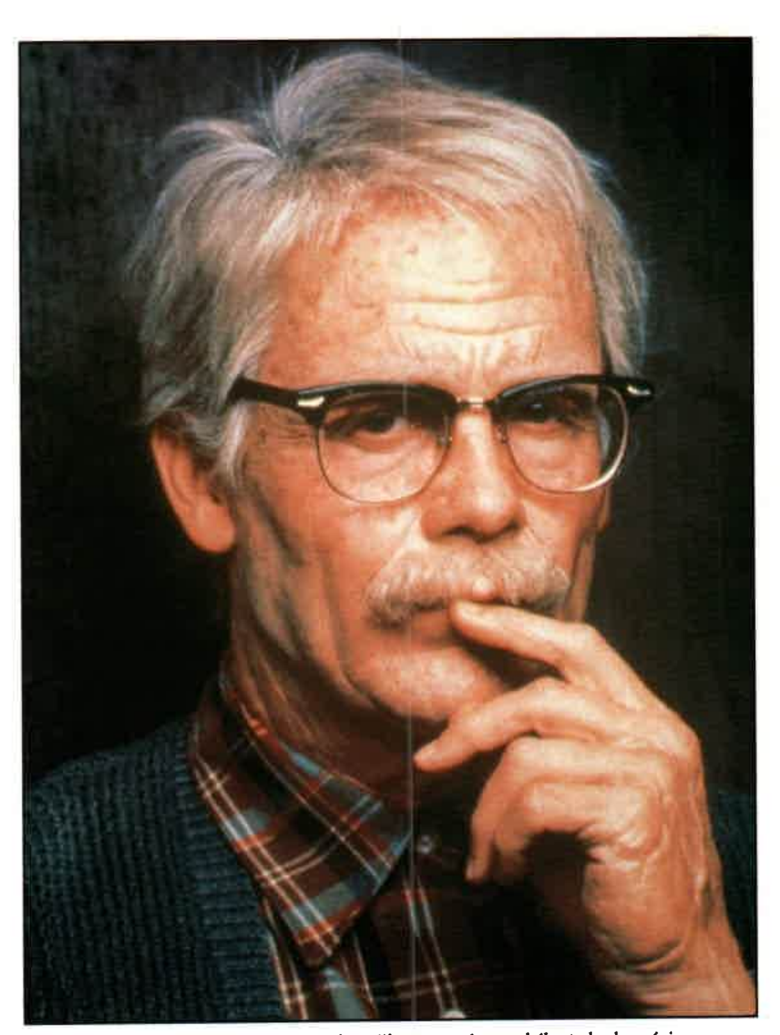
Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

GOLDEN YEARS

Décidément, la télé attire de plus en plus les grands noms du fantastique. Après David Lynch et sa série iconoclaste, et avant Wes Craven et son anthologie horrifique en préparation, c'est au tour du plus célèbre écrivain du genre de s'y attaquer. Stephen King débarque donc avec une série, sans doute bientôt diffusée sur *La 5*, qui semble à la fois déjà vue et complètement novatrice : *Golden Years*.

King et la télé, ça commence à devenir une affaire sérieuse. L'année dernière, l'adaptation de "ça" a réuni une bonne partie du public américain devant le petit écran et, une des nouvelles de "Danse Macabre", "Sometimes They Come Back", est devenu un téléfilm réalisé par Tom MacLoughlin. Pas étonnant donc que les networks fassent des ponts d'or au maître contemporain de la terreur pour qu'il leur vende ses histoires.

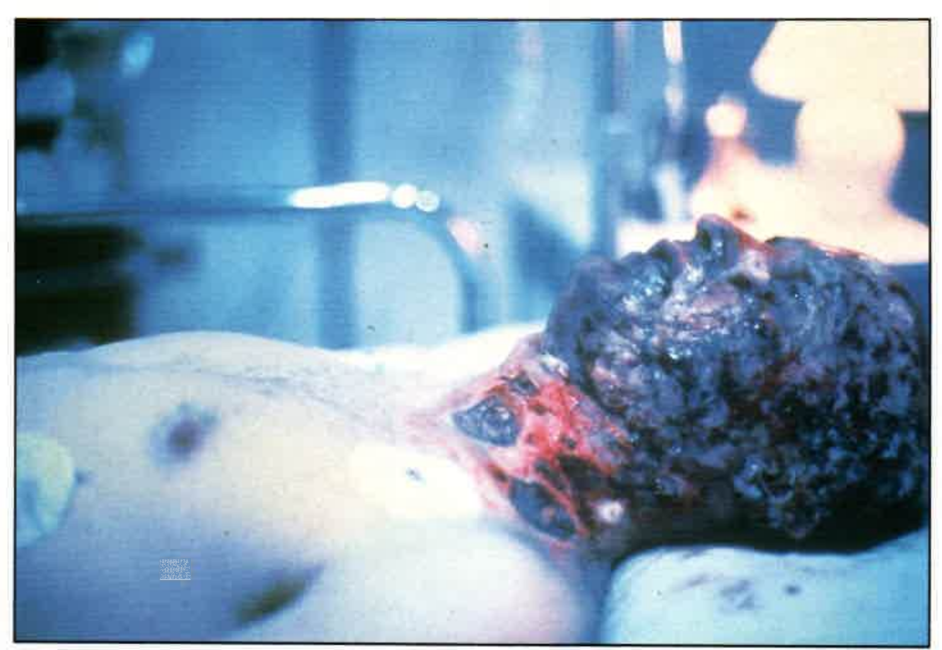
Golden Years marque un petit événement pour les "kingophiles" avertis. C'est, en effet, la première fois que King écrit directement une longue histoire pour un autre support que littéraire. Même pour le cinéma, il n'avait jamais écrit un scénario original (depuis, King s'est rattrapé en écrivant son premier scénario cinéma, **Sleepwalkers**, que réalise Mick Garris). ***Golden Years*** est une mini-série en sept épisodes, le premier durant deux heures, les suivants, les cinquante minutes réglementaires. Les héros en sont un couple de petits vieux proches de la retraite, Harlan et Gina Williams, qui vont voir leur vie bouleversée à cause d'une expérience ratée.



Harlan à soiante-dix ans, tel qu'il apparaît au début de la série.

Harlan vient d'apprendre qu'il est viré de son poste de gardien du laboratoire gouvernemental secret Falco Plains, situé dans l'état de New-York, à cause des mauvais résultats d'un test médical. A soixante-dix ans, il n'a plus vraiment la vue de sa jeunesse. Il retourne au laboratoire pour se plaindre, mais ses problèmes ne sont rien à côté de ce qui l'attend là-bas. Il y est le témoin de l'explosion du laboratoire du dr. Todhunter. Une explosion qui provoque la mort de deux laborantins et qui expose Harlan à des vapeurs de produits chimiques aux effets tout à fait inconnus. Après cet accident, le général Louis Crewes qui dirige Falco Plains, demande à la responsable de la sécurité, Terrylin Spann, de faire une enquête sur les origines de cette explosion. Un agent du gouvernement, Jude Andrews, essaie de se mettre en contact avec Harlan de façon à garder cet accident secret. Bien que les docteurs et Harlan lui-même ne détectent aucun effet secondaire, Gina commence à noter de subtils changements chez son mari. De son coté, Spann découvre que rien n'est très clair dans cette histoire. L'explosion n'est, finalement, peut-être pas du tout due à un accident. Le Dr. Todhunter n'a rien d'un saint et le général semble, lui aussi, mêlé de très près à cette histoire. Quand à l'agent du gouvernement, il n'est rien d'autre qu'un envoyé de "La Boutique", l'organisation chargée des basses besognes gouvernementales. Spann découvre que tous veulent faire disparaître Harlan pour ne laisser aucune trace de leur expérience. Il faudra qu'elle protège Harlan et qu'elle l'aide à s'enfuir. Pendant ce temps, Harlan continue à changer, il a moins de rhumatismes, moins de problèmes de vue, moins de rides. Il rajeunit.

Stephen King définit ***Golden Years*** comme "*un croisement entre* **Le Fugitif** *et* **La Quatrième Dimension**". Il est vrai que le sujet n'est pas sans rappeler celui de ces séries-fleuve qui fleurissaient dans les années 70,


Un coup de soleil ? Non, une victime du labo du Dr. Todhunter.


Le Dr. Todhunter, dans son laboratoire, se livre à des expériences qui n'ont rien de saines.

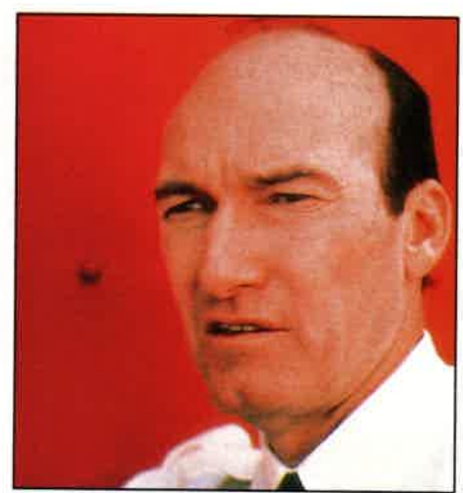
où le héros était poursuivi pour un crime qu'il n'avait pas commis. Le fleuron de ce genre étant ***Le Fugitif*** (dont on attend toujours l'adaptation cinéma que devait mettre en scène Walter Hill avec Alec Baldwin en vedette), mais n'oublions pas ***L'Immortel***, ni ***L'Homme Invisible*** et encore moins ***L'Incroyable Hulk***, qui fonctionnaient sur le même principe.

King a l'air heureux et plutôt fier de sa série. Il faut dire que *CBS* lui a laissé toute latitude quant à l'écriture et qu'il a de nouveau travaillé avec ses copains de chez *Laurel* (avec lesquels il avait déjà fait **Simetierre, Creepshow**...) pour la production. Ce qui le rend surtout joyeux, c'est que, pour la première fois, il a sur l'écran "*quelque chose que l'on peut ressentir comme un vrai roman*", dit-il. "*Je voulais que l'histoire coule doucement, qu'au début, on se sente comme dans un de mes livres, que l'on commence par se sentir concerné par les personnages*". King n'a d'ailleurs pas hésité à apparaître dans un des épisodes de la série, le cinquième, en chauffeur de bus qui prend Harlan et Gina dans son car.

Par certains côtés, le sujet de ***Golden Years*** ressemble beaucoup à celui de son roman le plus parano, "Firestarter", dans lequel une petite fille innocente était poursuivie par une agence gouvernementale, La Boutique déjà, parce qu'elle pouvait mettre le feu à distance. Il est vrai que la révolte de l'individu contre le système et la peur des excès du pouvoir sont deux thèmes récurrents dans l'œuvre de King. Des exemples ? Johnny Smith, dans "Dead Zone", meurt pour que le pouvoir ne devienne pas totalitaire. Un autre ? L'holocauste épidémique du "Fléau" était causé par les errances d'un pouvoir irresponsable qui, de plus, ne savait pas gérer une situation de crise. Par contre, ***Golden Years*** aborde un thème auquel King ne nous avait pas habitué : le romantisme. Parce que cette série n'est pas qu'une course poursuite à suspense à travers les Etats-Unis, c'est aussi l'histoire d'un homme et d'une femme qui continuent à s'aimer après cinquante ans de vie commune. On a même droit à une séquence dans le premier épisode nous montrant que le couple est encore sexuellement actif. Plutôt culotté de montrer une scène d'amour entre deux vieux à la télé US. Le couple doit faire face ensuite à un problème qu'ils n'auraient jamais osé imaginer : la différence. Harlan rajeunit tandis que Gina reste une vieille dame de soixante-dix ans. Intéressant de voir quelle sera l'approche que choisira King pour traiter un problème si humain.

On l'aura deviné à la lecture du sujet, les effets spéciaux du film concernent le rajeunissement de Harlan. Ou plutôt de vieillissement puisque l'interprète d'Harlan, Keith Szarabajka (pas seulement connu pour avoir le nom le plus compliqué d'Hollywood, mais aussi pour son rôle régulier dans la série diffusée sur *M6*, ***The Equalizer***), est loin d'avoir soixante-dix ans. Et quand on parle d'effet maquillage de vieillissement, à qui pense-t-on immédiatement ? Vous, là-bas, dans le fond ? A Dick Smith, Monsieur. Bonne réponse. Eh oui, le bon vieux Dick est encore vivant et il est bien au générique de ***Golden Years***. En fait, il a plus servi de superviseur qu'autre chose. Le véritable auteur du maquillage n'est autre que Carl Fullerton, encore tout auréolé de son magnifique travail sur **Le Silence des Agneaux**. L'idée était de faire disparaître petit à petit le maquillage de vieillissement jusqu'à ce que le personnage, rajeuni, puisse être interprété par l'acteur, libéré de toute couche de latex. Astucieux.

King n'a pas seulement pondu le concept de la série. Il a écrit le scénario des quatre premiers épisodes et s'est accordé le poste de producteur exécutif aux cotés de ses copains Richard Rubinstein et Mitchell Galin. La réalisation a été confiée au staff maison des metteurs en scène *Laurel*, c'est-à-dire Michael Gornick, Ken Fink et Allen Coulter.


Ed Lauter est Louis Crewes, le général de service.

Golden Years n'apportera pas grand chose à King, ne fera pas vendre un livre de plus puisque la série ne s'en inspire d'aucun. Elle ne lui rapportera pas plus que les pourcentages sur recette de n'importe quel film adapté de son œuvre. Elle n'augmentera pas son degré de notoriété, n'importe quel film étant considéré comme plus prestigieux qu'une série télé. Pourtant ***Golden Years*** a l'air de le rendre heureux. "*Je n'ai pas besoin d'argent et je me fous du prestige.* ***Golden Years*** *ne sera pas un chef-d'œuvre classique, juste un mélodrame sur des gens en fuite. Mais, pour la première fois, je reconnais mon travail sur un écran. C'est ce que je voulais et je suis donc un homme heureux*".

Didier ALLOUCH

CAPITAINE



Face à face : Dustin Hoffman (Capitaine Crochet) et Robin Williams (Peter Pan).

CROCHET

Début décembre pour les Américains, début avril pour les Français. Peter Pan et le Capitaine Crochet se font vraiment désirer et le mystère qui entoure le rêve devenu réalité de Steven Spielberg reste entier. Pas un seul journaliste présent sur les neuf plateaux étroitement surveillés. D'où le besoin de savoir...

L'histoire remonte à loin, au début du siècle. Peter Pan naît sous la plume de l'Ecossais Sir James Barrie. En 1904. Et depuis, Peter Pan, l'intrépide, le turbulent, n'a pas quitté la scène londonienne. 90 ans de présence sur les planches britannique. Et quelques années à Broadway, à Paris, dans des adaptations diverses, plus ou moins heureuses, plus ou moins fidèles au livret de Barrie. Mais c'est en 1953, sous la houlette de Walt Disney, que Peter Pan rentre vraiment dans le bestiaire des immortels. Evidemment, le dessin animé impressionne un Steven Spielberg encore gosse. **Peter Pan** devient dès lors un des ténors de son patrimoine culturel. La fée Clochette, le capitaine Crochet et Peter Pan squattent la mémoire du futur wonder boy. Spielberg a vu **Peter Pan**, Spielberg est marqué à vie, Spielberg veut maintenant son **Peter Pan**, son jouet à lui, son jouet d'homme-enfant capricieux.
Voici dix ans que ce **Peter Pan** circule sur les bureaux des tycoons hollywoodiens et enfile les scénarii comme des perles sur un collier. Au tout début, Steven Spielberg n'est pas là. Mais il y a Nick Castle, un cinéaste très mineur dont l'apprentissage passe par chez John Carpenter. Selon les producteurs Gary Alderson et Graig Baumgarten, Castle est le cinéaste idéal, le seul capable de filmer les pirouettes de Peter Pan et les vols gracieux de la Fée Clochette. En effet, Castle passe pour un spécialiste des effets spéciaux pour avoir tourné **Starfighter** et **The Boy who Could Fly** (en vidéo sous le titre **La Tête dans les Nuages**, un honnête divertissement familial nettement influencé par... Spielberg !). En compagnie du scénariste Jim Hart (dont le **Dracula** vient d'être porté à l'écran par Francis Coppola), Nick Castle débarque dans les bureaux de *Tri-Star*. Le projet intéresse et serait même mis rapidement en chantier si une de ces incessantes révolutions de palais ne venait changer leur interlocuteur.
Le nouveau responsable, Mike Medavoy, fait mieux que s'intéresser à **Peter Pan** : il s'enthousiasme et flaire aussitôt le "coup". Les quelques types qu'il toise de derrière son bureau ne sont pas des pointures. Ils ne pourront jamais mener une production de cette envergure. Mais ce n'est, après tout, qu'une question d'argent. Medavoy signe deux chèques : 1.700.000 dollars pour les producteurs et 850.000 pour le réalisateur. L'homme de *Tri-Star* a désormais les mains libres. Il n'ignore pas que Steven Spielberg louche sur le script de Jim Hart. Spielberg signe, à la même époque, un contrat avec *C.A.A.*, l'agence de Michael Ovitz, l'un des noms les plus puissants d'Hollywood, celui qui boucle des "packages" miraculeux en rassemblant au même générique quelques uns de ses clients. Deux vedettes, un cinéaste renommé, un sujet grand public... La formule Ovitz marche à tous les coups car le super-agent a accès aux stars les plus inaccessibles. Après signature au bas du papier à entête *C.A.A.*, Spielberg peut donc espérer le gratin. Il pense longtemps à Michael Jackson dans le rôle de Peter Pan. Peter Pan dansant la Moonwalk ? Peu digeste. Michael Jackson n'est pas un comédien, il manque d'étoffe devant la caméra et sa voix s'avère vraiment trop nasillarde. Out... La formule de package de Michael Ovitz règle en deux temps trois mouvements tous les problèmes de casting. Dustin Hoffman, méconnaissable, est le Capitaine Crochet, Robin Williams Peter Pan, Julia Roberts porte les ailes translucides de la Fée Clochette, Maggie Smith est Wendy et Bob Hoskins, Smee, l'âme damnée du Capitaine Crochet...
Prestigieux n'est-ce pas ? Film riche, **Capitaine Crochet** s'octroie des "vedettes invitées" du même tonneau. Bruce Willis, Glenn Close, Quincy Jones, Phil Collins font partie de la fête, très onéreuse. Les rêves coûtent beaucoup de dollars. Cinquante millions environ. Mais depuis le coup de bambou de **Terminator 2**, rien ne peut plus impressionner ! Il faudra des recettes américaines trois fois supérieures à cette somme pour considérer **Capitaine Crochet** comme un vrai succès commercial. Si le film rapporte 100 millions de dollars, Dustin Hoffman, Robin Williams et Steven Spielberg s'en partageront 20. Question billets verts, 500.000 dollars sont déjà allés au Great Ormond Hospital de Londres, un hôpital pour enfants, où Sir James Barrie rendit son dernier soupir. 3,75 % des recettes iront au même établissement tandis que Nick Castle encaissera également un petit pourcentage...
"Peter Pan reste encore l'enfant que chacun porte au fond de soi" dixit Steven Spielberg qui réalise un film et un rêve tout à la fois. *"J'ai l'impression de rêver lorsque je travaille sur ce décor"* continue-t-il. Ce décor est celui du village flottant construit sur l'un des plus grands plateaux de la *Columbia*. Sur ce plateau, le numéro 27, où fut réalisé **Le Magicien d'Oz**, stagne le gigantesque vaisseau du Capitaine Crochet (25 mètres de hauteur !) dont la figure de proue est un squelette aux normes similaires. Non loin de là, stationnent aussi des galions savamment pourris construits par des charpentiers de la marine britannique placés sous le commandement de Norman Garwood, un as du décor qui a notamment conçu ceux de **Brazil**. La cité lacustre impressionne par sa superficie. Et il reste encore huit décors de taille identique...
Tri-Star et *Amblin*, la boîte de production de Spielberg, n'ont pas lésiné sur les dépenses. La main-crochet de Dustin Hoffman, ciselée d'après les propres croquis du réalisateur, est fabriquée en six exemplaires. Certains modèles sont en plastique, acier léger... Et le plus coûteux (18.000 dollars !) en argent massif. Le Capitaine Crochet détient vraiment la vedette du film au même titre que Peter Pan. Sa trogne impayable figure en effigie sur la coque de son vaisseau, sculptée dans les boiseries s'il vous plait.
Production Spielberg oblige, *Industrial Light and Magic* honore le film de sa présence. Les studios d'effets spéciaux de George Lucas, qui viennent de reculer les frontières de l'impossible cinématographique avec **T2**, prennent évidemment en charge les loopings de la Fée Clochette (on voit d'ici Julia Roberts suspendue au bout de filins devant un blue-screen), mais aussi l'univers miniaturisé, à base de maisons de poupées, dans lequel elle évolue. Remake du dessin animé de chez *Disney* ce **Capitaine Crochet** ? Non, le concept du film de Spielberg est même révolutionnaire. Ainsi, Peter Pan est un père de famille des années 90. Avec nostalgie, il se souvient de ses péripéties passées. L'aventure ressurgit brusquement lorsque le Capitaine Crochet et ses sbires hirsutes reprennent du service. Ceux-ci enlèvent le fils de Peter Pan qu'ils transportent dans leur univers... *"La vie est bien meilleure durant l'enfance, grandir est un véritable désastre"* balance Spielberg en guise de message.
Comme son héros, pantouflard contemporain, le cinéaste plonge tête baissée vers ses jeunes années. Retour vers le passé ou retour vers le futur ? Suffirait de savoir si c'est l'adulte qui réalise son rêve de gosse ou le gosse qui vit son destin d'adulte !

Cyrille GIRAUD

RUTGER HAUER :

SPLIT SECOND

Londres, à l'aube du 21ème siècle, une cité glauque, un véritable étang où grouillent les rats visqueux. Et un monstre, chirurgien peu délicat qui extirpe les cœurs sans anesthésie. Flic intègre et frondeur, Rutger Hauer, sixième sens à l'appui, traque la bête dans les canaux mal entretenus de la capitale britannique...

Londres, an 2008. Pas brillante la situation. Soumise aux agressions perpétuelles des décennies durant, la couche d'ozone est réduite au strict minimum. L'Europe est donc en proie à des conditions météorologiques particulièrement intenables. Pollution incontrôlable, inondations massives et épidémies sont ainsi le lot quotidien de ce cauchemar écologique et de **Split Second**, thriller futuriste qui préfère la gadoue, le crad et la moiteur aux décors généralement vaporisés de *Vigor* (*"La puissance industrielle au service de vos sols"*) en activité dans le genre. *"Pour donner de la substance à l'atmosphère sinistrée de ce Londres de demain, des décors historiques réels ont été aménagés. Sur les murs des édifices, on trouve des traces d'inondations. Des bornes servent de points de ravitaillements en oxygène car l'air est presque irrespirable. Vu la prolifération des rats sortant des égoûts, des affiches sont placardées partout pour informer le public des risques de contamination"* témoigne Clive Tickner, directeur de la photographie chargé de conférer à **Split Second** un look déprimant à la **Blade Runner** ou, plus proche encore, à la **Hardware**. Les mauvaises langues diront que Londres tel quel n'a guère besoin qu'on lui rajoute des tonnes de saloperies et d'immondices pour donner dans la science-fiction dégueu ! *"Nous n'avons pas utilisé de couleurs vives. Chaque séquence est photographiée de manière feutrée, presque monochrome. L'action se déroule surtout de nuit et rien ne justifie des teintes vives ou colorées. Le look de **Split Second** est sombre, menaçant"* continue Tickner.

PREDATOR III

Nous barbotons donc dans la fange du Londres du 21ème siècle, une mégalopole charmante, en outre écumée par un tueur inhumain qui agit les nuits de pleine lune. Ce dernier réduit ses victimes en charpie avant de leur extirper le cœur. Pour Harley Stone (Rutger Hauer), l'affaire est doublement personnelle : son partenaire et pote périt sous les assauts de la bête tandis que se développe en lui un lien psychique avec la chose.


Harley Stone, chasseur de monstre biologique.

Lorsque le prédateur se radine à proximité, son cœur palpite à grande vitesse. Alors, Stone sort l'artillerie lourde au grand dam de ses supérieurs. Une affaire personnelle. Le monstre va même jusqu'à zigouiller un type sous les yeux de Stone, lequel sombre dans la paranoïa. Mis temporairement au secret, il est contraint de prendre un nouveau comparse, Dick Durkin, le portrait robot des flics que Stone exècre. Frais émoulu de l'Académie de Police, il cause tout le temps. Mais Durkin n'est pas un imbécile pour autant. Spécialiste de la pathologie des tueurs psychopathes, il colle aux basques de Stone en utilisant les méthodes de The Black Masque, son héros de bandes dessinées favori. *"Contrairement à Stone qui est un dur, connaissant la rue et n'en faisant qu'à sa tête, Durkin est plus académique, plus intellectuel, plus théorique. Il a étudié tous les cas de meurtres en série mais n'a jamais mis les pieds sur le terrain. Durkin adore les bandes dessinées ; il aimerait être le héros de l'une d'elles"* définit Neil Duncan, interprète de la "relève", Durkin. Le vieux de la vieille est Stone, keuf téméraire et toujours en conflit avec ses supérieurs. *"Stone est un instinctif faisant équipe avec Durkin, un Ecossais foncièrement naïf mais très brillant. Nous formons un bon duo bien que cela prenne du temps. Au début du film, je ne peux pas l'encadrer"* rajoute le blond Rutger Hauer. Classiques ces flics par deux. On les croirait échappés de la première série télé venue.

LE PETIT TRUC EN PLUS

L'histoire de **Split Second** ne date pas d'hier. Sous le titre de **Pentangle**, Gary Scott Thompson l'écrit en 1988. *"L'action située aux Etats-Unis a été transférée en Angleterre pour renforcer le conflit culturel entre le flic pur et dur et son partenaire débutant. C'est le genre d'histoire que l'on s'attend surtout à trouver à Los Angeles, Miami ou New York, pas à Londres. Le nouvel environnement donne au scénario une orientation différente"* lance Thompson, visiblement conscient de l'héritage "buddy movie" post-**48 Heures**. Pas possible de modifier à loisir les comparses car les bonnes vieilles recettes ont largement fait leurs preuves. *"Ce n'est pas tant que les cinéastes se renouvellent à chaque film, mais*

retour en force ?


Rutger Hauer, flic du 21ème siècle, menacé par les griffes de la nuit.

*personne ? Nous sommes arrivés à une créature qui ne ressemble pas aux extraterrestres d'***Aliens** *ou aux autres monstres déjà vus à l'écran"* témoigne Gary Scott Thompson. Heureusement, Stephen Harrington, responsable des effets spéciaux, se montre moins avare en détails. *"C'est une énorme machine à tuer, noire avec des griffes tranchantes et des crocs acérés. C'est une ombre, un être ténébreux terriblement rapide et agressif. Tourner dans une ambiance nocturne m'a facilité le travail. Certaines scènes avec le monstre n'auraient pas été possibles en pleine lumière. Il n'empêche que le résultat est très convaincant compte-tenu du budget et des délais de tournage".* Tony Maylan, le metteur en scène, est donc blindé. Un décor pourri et humidifié, un monstre avare d'apparitions, la carcasse de Rutger Hauer... Tout ce qu'il faut pour une série B haut de gamme. Pour lui, **Split Second** se définit comme *"un croisement entre* ***L'Arme Fatale*** *et* ***Alien****".* Curieusement, le cinéaste oublie de mentionner **Predator 2**, lequel semble vraiment très proche, trop sans doute, de son rejeton. Pour l'heure, Tony Maylan (réalisateur il y a maintenant dix ans d'un psycho-killer comme tant d'autres, **Carnage**) songe déjà à un **Split Second 2**, histoire de goûter de nouveau aux joies des planchers boueux et des bains de minuit dictés par le scénario.

Marcel BUREL

leurs points de vue différent souvent. Le scénario de ***Split Second*** *était à l'origine une très classique histoire de flics par deux. Le petit plus tient surtout dans la présence de l'humour et dans le décor principal, Londres, en train de sombrer. Outre l'humour, j'ai particulièrement apprécié l'élément psychique"* poursuit Rutger Hauer, évoquant par là les liens télépathiques reliant son personnage au monstre de service. *"Je prends plaisir à jouer et peu importe à quelle époque se déroule l'action du film du moment que le script est valable. Le côté futuriste peut être à la fois un avantage et un inconvénient dans la mesure où vous pouvez accepter ou non la vision du réalisateur. A la sortie de* ***Blade Runner****, je me souviens qu'une partie du public n'y a vu que l'aspect dépressif".*

Bien empoté depuis quelques années et surtout depuis sa performance d'accro au gros rouge qui tâche dans **La Légende du Saint Buveur**, Rutger Hauer souffre le martyr sur le plateau de **Split Second**. *"On était soit immergé en permanence, soit trempé des pieds à la tête. Malgré cela, on devait faire des gestes difficiles. L'eau a beaucoup d'importance dans l'histoire et nous a posé de nombreux problèmes. A force de patauger, vous vous épuisez rapidement et, dès lors, tout devient plus contraignant"* souligne Rutger Hauer à qui les cinéastes demandent de courir beaucoup malgré un tour de ceinture de plus en plus spectaculaire. Plus mince, son acolyte, Dick Durkin, n'en a pas pour autant moins dégusté. *"Tout n'a pas été vraiment drôle sur le plateau. J'ai été recouvert de rats vivants, précipité dans un puits rempli d'eau saumâtre et nauséabonde. Je devais y demeurer le plus longtemps possible avant d'être remonté très lentement. A trois heures du matin, il a fallu que je plonge dans l'eau glaciale. Il y a vraiment beaucoup d'eau, de mauvaises odeurs et de rats dans* ***Split Second*** *!".*

LE MONSTRE INVISIBLE

Plus que la flotte nauséeuse et les rats aux poils gras, la vedette de **Split Second** est un prédateur. *"Dans le scénario, sa description était intentionnellement vague. Entre nous, nous avons longuement discuté. Est-ce qu'on le montre ou pas ? Si oui, à quoi ressemble-t-il ? Est-ce un humanoïde, le diable en*


Harley Stone affute les canons avant la descente dans l'enfer des égoûts londoniens.

WEDLOCK



Frank Warren (Rutger Hauer), génie de l'électronique devenu braqueur.

De flic dans *Split Second*, Rutger Hauer passe à un emploi de gentil malfrat dans *Wedlock*. Un malfrat trahi par les siens et porteur d'un collier électronique capable de lui arracher la tête des épaules. Mais *Wedlock* est loin de vous la retourner, la tête...

En 1981, Kurt Russell, alias Snake Plissken, porte dans **New York 1997** une bien envahissante charge explosive greffée dans la gorge. Au-delà d'un certain délai, celle-ci saute et décolle la tête de son malheureux porteur. **Wedlock** repose sur un principe voisin. Un gimmick pour les Américains, un gadget pour nous autres, un collier électronique, blindé, résistant, dont sont flanqués les tôlards. A la moindre tentative d'évasion, les malfrats subissent une décapitation sévère sans recours à l'invention de monsieur Guillotin. Tel est le principal intérêt de **Wedlock**. Bien moins spectaculaires que dans **Running Man** où un évadé continue à courir décapité par l'explosion du collier, les décollages de têtes, brusquement séparées des épaules, de **Wedlock** sont rares, très rares, et se font désirer au-delà du raisonnable. Le collier-bombe, Frank Warren (Rutger Hauer) l'arbore sans fierté après un casse désastreux. En effet, Frank Warren est un Arsène Lupin de science-fiction, un as de l'électronique reconverti dans le cambriolage risqué. Avec quelques comparses douteux, il se livre donc à son sport préféré dans une joaillerie. L'opération ne se déroule pas comme sur des roulettes. Le système d'alarme déclenché, Frank finit le travail dans la plus extrême confusion tandis que ses complices dégomment les flics avant de retourner leurs flingues contre lui. Laissé pour mort, Frank survit miraculeusement à ses blessures. Il se réveille en tôle.

Le pénitencier en question ne ressemble pas aux turnes glauques style Alcatraz, Sing Sing ou Cayenne. Pas de barreaux, pas de chaînes, rien qu'un collier, d'un design impeccable d'ailleurs. Mais cette jolie parure vaut cent fois les miradors les plus armés.

Non seulement ils sont dotés d'une charge explosive, mais de plus, ces colliers fonctionnent en couple. Si un prisonnier s'éloigne trop d'un autre, une puce enclenche le détonateur. Jamais à cours d'imagination, le directeur de ce bagne luxueux a mis au point d'autres pénalités. Dans un premier temps, les détenus perdent toute identité. Ils sont

retour en force ?



Look classique de nuits à l'américaine.

déterminés selon des codes informatiques et une couleur. Frank Warren se nomme désormais Fuschia ! Gentille cette sanction. Moins confortable est l'espèce d'aqua-cercueil dans lequel Fuschia est presque totalement immergé. Evidemment, les gardiens ne se privent pas de soulager leur vessie pour remplir davantage le caisson. Mais le pénitencier réserve aussi des plaisirs saugrenus, "l'heure magique" par exemple. Soixante minutes durant, un homme et une femme sont abandonnés dans une cellule spéciale. Ce n'est bien sûr pas pour jouer aux cartes. "Ne vous condannez pas à mort, utilisez un préservatif" préviennent des affiches dûment placardées. C'est dans ce cadre enchanteur que Fuschia rencontre la pulpeuse Tracy (Mimi Rogers), laquelle lui propose non pas la botte, mais la clef des champs. Tracy serait, techniquement parlant, verrouillée à lui par l'intermédiaire du fameux collier. Finalement, Frank Fuschia, au terme d'une bagarre, se décide à suivre la belle dans sa cavale. Il ignore encore que cette dernière est de mèche avec ses anciens complices, eux-même en liaison avec Hollyday, le boss de



Mimi Rogers, la prisonnière en cavale, Rutger Hauer, l'Arsène Lupin de l'électronique, et Joan Chen, la vilaine croqueuse de diams.

Une victime malheureuse du collier piégé.

la prison. Une poignée de diamants motive tout ce beau monde. Et seul Frank connaît le lieu de la planque. Au terme d'une cavalcade folle, les cinq protagonistes règlent leurs comptes dans une brasserie abandonnée.

"*Wedlock s'apparente à une comédie délirante avec beaucoup d'action. Vraiment mon type de film*" s'enthousiasme Rutger Hauer qui retrouve là sa partenaire d'infortune du **Sang des Héros**, la chinoise Joan Chen, dans le rôle d'une salope avide de diams. Sorti de la description d'un univers carcéral pour le moins croquignolesque et échappant à tous les clichés de vigueur, **Wedlock** donne dans le téléfilm de luxe. Là où un cinéaste vigoureux et rentre-dedans aurait tourné un thriller astucieux, hargneux et violent, Lewis Teague paresse, languit, traîne la savate. Ben oui, ce réalisateur formé à l'école Roger Corman, ex-as de la série B (**L'Incroyable Alligator, Cujo**) rentre dans le rang des employés sans imagination, dévitalisés. L'objectif torve de ses caméras enregistre platement des péripéties réclamant de l'audace, de la nervosité. Il y a dix ans, Lewis Teague l'était, nerveux et audacieux. Mais depuis son passage chez la major *Fox*, pour les besoins du **Diamant du Nil**, il semble avoir perdu toute motivation. Son apport au thème archi-usé des flics par deux brille même par une extrême apathie. Un cinéaste perdu comme il en existe désormais beaucoup aux Etats-Unis.

Et Rutger Hauer là-dedans ? Evidemment, il ne renouvelle pas ses performances de **Blade Runner** et **Hitcher**, mais l'Hollandais violent, malgré une évidente menace d'embonpoint, tient encore la route, même au sein de la débâcle ambiante. Pourquoi tourne-t-il tant ? Juste avant **Wedlock** et **Split Second**, il aura bouclé **Past Midnight** de Jan Eliasterg. Une réponse à cette fébrile activité : Rutger Hauer a besoin de thunes pour financer son propre film en tant que réalisateur, **Where the Days Take You**, drame intimiste de la jeunesse. Les pensées secrètes de Rutger Hauer sont donc très lointaines de **Wedlock** et **Split Second**.

Marc TOULLEC

T2 : CAMERON RACONTE



Extraite d'un livre définitif sur le sujet, "Terminator 2 : The Book of the Film", et reproduite avec l'aimable autorisation de l'éditeur, *Penguin Books*, cette confession de James Cameron résume autant qu'elle éclaire tout ce qu'on a pu écrire sur ce film-monstre. A lire. A savourer. Et, surtout, à méditer.

Dans les années qui ont suivi **Terminator, Terminator 2** a été comme un grand requin blanc traçant lentement des cercles dans l'océan noir de mon subconscient, attendant patiemment le moment pour revenir et attaquer. L'histoire existait alors pour moi comme une vague esquisse, comme ces rêves dont on se rappelle de façon confuse au matin. Je n'avais aucun détail, mais mon cœur battait d'une idée, qui, je le savais, marcherait.

Malgré des tentations occasionnelles, je ne m'étais jamais penché sur la question, pour y réfléchir sérieusement, et mettre en forme le concept du film. Peut-être que, par superstition, je devais croire qu'en voulant que le film se fasse, en allant jusqu'à écrire le scénario, je condamnerai ce projet à l'oubli. En fait, j'étais terriblement inquiet de ne pas posséder les droits nécessaires à l'accomplissement de **T2**. J'avais peur de ne pas en être en mesure de porter la suite de **Terminator** à l'écran, quelque soit la force de ma volonté.

Les droits d'un second **Terminator** étaient détenus par plusieurs entités impliquées dans le premier film et qui ne pouvaient pas se voir face à face. Il a fallu un puissant coup d'épée d'Alexandre le Grand, alias Mario Kassar de *Carolco*, pour trancher ce Nœud Gordien et faire bouger le projet, six ans après la sortie de **Terminator**. De la même façon qu'il était prévu que celui qui résoudrait le problème du Nœud Gordien conquèrerait le monde, Mario Kassar a audacieusement donné vie au film qui allait vaincre toute concurrence. Au moment où j'écris ces lignes, **T2** est sorti depuis un peu moins d'une semaine et a déjà mis au pas tous les autres films de cet été. Il a rapporté plus d'argent en 6 jours que **Abyss** pendant toute son exploitation. Me voilà donc, essayant de me souvenir de ces jours où j'écrivais le scénario, de ces jours innocents où nous ne savions pas où tout cela allait nous mener, où le futur se présentait, comme il le fait toujours, sous la forme d'une sombre autoroute, de nuit.

Quand Mario m'a appelé pour m'apprendre qu'il avait réussit à réunir les droits et qu'il avait en sa possession un contrat signé par Arnold, j'ai accepté promptement l'idée que **T2** allait enfin devenir une réalité. Pendant des années, j'avais esquivé cette idée, désirant explorer d'autres univers et faire d'autres films. Mais la période de gestation était suffisante, six ans (comme entre **Alien** et **Aliens**), et c'était une opportunité que je ne pouvais pas laisser passer. Seule condition à mon accord, la présence de Linda Hamilton. Je n'avais pas l'intention d'écrire un seul mot du scénario sans être sûr qu'elle jouerait dans le film. Pour moi, le retour de Sarah Connor était aussi important que celui du Terminator. Je ne lui avais pas parlé depuis des années quand je l'ai appelée pour lui parler d'un nouveau **Terminator**. Mon appel sortait du néant pour elle, le jour même où elle allait signer pour un film de SF, concurrent direct de notre projet. Le destin était avec nous : elle a bien pris mon rapide exposé verbal du sujet, quelque chose comme : "Ton fils est la cible et tu es à l'asile. Le gosse fait équipe avec un gentil Terminator et vient te délivrer. Ensuite, tu sauves le monde". Elle m'a répondu de façon fort simple : "Je veux être cinglée" - "Je peux arranger ça". Alors, Linda Hamilton a refusé le rôle dans l'autre film.

Un mois entier passa avant que le contrat de Linda ne soit signé. Avec elle à bord, il ne me restait plus aucun obstacle. Il fallait que j'écrive une foutue séquelle, la meilleure possible. Mais...

L'écriture.

Ma vieille bête noire.

Je déteste écrire. C'est la partie la plus fastidieuse, solitaire et terrifiante, de la création d'un film. C'est le moment où le dé créatif est jeté, même si cela vous prendra des mois, parfois des années, et des millions de dollars pour savoir si le lancer était chanceux ou pas. Dans l'horrible chaleur de la bataille, quand l'équipe est crevée et que le plateau est trop long à être éclairé, ce qui signifie que vous n'aurez pas assez de temps pour tourner le plan prévu, le scénario est votre bible, votre seul repère dans la jungle. Pas le temps de le remettre en question, où alors tout s'écroulera dans le chaos. Il doit être bon. Vous devez avoir une foi absolue en lui.

Le problème, si vous accordez autant d'importance au scénario au stade de l'écriture, c'est que vous serez bien incapable de pondre le moindre mot. Vous devez vous séparer mentalement de votre moi-réalisateur qui transpirera des mois plus tard sous le joug de ce que votre moi-écrivain est en train de lui préparer. De la même façon, penser uniquement à la rentabilité financière d'une production qui coûtera plusieurs dizaines de millions de dollars à ce niveau si fragile de la création, ce serait la mort de l'art. Cela rend l'écrivain légèrement schizo. C'est au moins le cas pour le mutant qui sert de trait d'union entre l'écrivain, le réalisateur et le producteur que je suis.

Pareillement, essayer d'anticiper la façon dont les images seront techniquement composées relève de l'auto-strangulation. Avec une certaine lâcheté, je me débarrasse des problèmes de création, des cascades et des effets spéciaux dans la réalité, et je me plonge dans l'histoire, comme si j'écrivais un roman, plutôt qu'un scénario qui ne serait qu'un moyen d'arriver à mes fins. Plus tard, il y aura assez de "chercheurs de petite bête" pour ramener ces envolées fantaisistes sur terre. Quand j'écris, je mets de la musique à fond et je pousse les soupapes au max.

Le moment de vérité se présentait enfin. Le Grand Blanc avait enfin fini de tourner. Il était temps de mettre quelque chose sur le papier et de l'appeler **Terminator 2**. Devant une perspective si terrifiante, j'ai fait ce que je fais souvent en cas de problème, je transforme mon problème en celui de quelqu'un d'autre.

Bill Wisher a eu une réaction remarquablement calme quand je lui ai proposé d'écrire le script avec moi. Il venait à peine de terminer un scénario et était disponible immédiatement. Bill avait participé à l'écriture de **Terminator** (crédité pour "dialogue additionnel") et connaissait le personnage et toutes les intentions dramatiques du projet. Nous avons passé deux semaines dans le minuscule bureau de ma maison à tourner en rond autour de quelques idées, mimant des séquences et récitant des extraits de dialogues, se poussant l'un l'autre vers le traitement de texte pour transformer nos idées en mots. C'était une intense période de créativité et, quand la poussière retomba, nous avions un premier résultat, flou et touffu. Il y avait tellement de scènes que le film aurait coûté plus cher que l'opération "Tempête du Désert". Mais nous tenions le bon bout.

Nous avons divisé ce brouillon en plusieurs parties et commencé à écrire séparement. Nous nous échangions les pages et en discutions souvent au téléphone. On gardait le marteau levé, nous forçant nous-même à écrire. Je le poussais à écrire sans interruption, en lui assurant que si c'était de la merde, on s'en débarrasserait plus tard. Je m'étais fixé comme but de terminer le scénario pour mon voyage à Cannes, quatre semaines plus tard, sachant que *Carolco* y annoncerait le projet à une de leurs multiples conférences de presse où à leur légendaire "party". J'étais déterminé à mettre la première version complète du script dans les mains d'Arnold pendant le vol, comme je le lui avais promis plusieurs mois auparavant.



Plus la date limite approchait, plus les nuits s'allongeaient. La famille et les amis savaient, par expérience, qu'il ne fallait pas m'appeler. Je suis devenu, durant cette période, une sorte de louve enceinte, blessée, réfugiée dans une caverne. J'écrivais chaque nuit en pleine frénésie et je m'écroulais à l'aube. Je prenais les scènes de Bill et je les passais dans cette "chose" qui grossissait dans mon ordinateur. Quand j'ai enfin pu appuyer sur la touche "impression", la Limousine attendait dans l'allée pour me conduire à l'aéroport et j'étais debout depuis 36 heures. Les 25 dernières pages se sont écrites d'elles-même dans un incessant pilonnage de touches. Mes doigts étaient endoloris. J'extirpais le script de mon imprimante laser, le fourrais dans ma malette et fonçais à l'aéroport. Je me suis fait huer en entrant dans le jet de la *Carolco*, étant le dernier arrivé de la centaine de passagers du vol, qui, fatalement, a dû être retardé à cause de moi. Je dormais dans un état proche du coma pendant qu'Arnold lisait. Au début du voyage, je ne peux expliquer comment, je sentais quand Arnold voulait s'arrêter de lire et je gardais un œil ouvert pour le surveiller. Sa lecture s'est progressivement intensifiée, et j'ai sombré dans un sommeil profond. Ce fut un vol de nuit très turbulent. Arnold lisait pendant que l'avion jouait les roller-coasters. Plus tard, il m'avouera qu'il était comme rivé à son siège, que le script qu'il avait alors en mains répondait à toutes ses attentes. Nous avions un film.

Nous avons annoncé **Terminator 2** à Cannes, estimant qu'il serait fin prêt pour le 4 juillet 91. Nous n'avions donc plus qu'à nous débrouiller pour arriver dans les temps. De retour à Los Angeles, je me suis plongé dans un tourbillon d'activité, amenant à bord non pas un mais deux co-producteurs pour m'aider dans ma tâche. Je me suis d'abord occupé de budgéter le film, de le storyboarder, et d'ordonnancer les séquences d'effets spéciaux. Avec très peu de temps pour dégrossir le premier jet du scénario à partir duquel nous travaillions tous. Sentant un échec imminent, j'ai finalement obtenu un temps mort en repoussant la date de début du tournage d'une semaine, grapillant ainsi un peu de temps qui nous a permis de procéder aux réécritures nécessaires.

Nous avons commencé le tournage le 8 octobre 90, pour tout remballer en avril 91. Pendant cette période, il n'y a eu que des révisions microscopiques. Deux des meilleures répliques du Terminator, "Fais moi confiance" et "J'ai besoin de vacances", ont été improvisées sur le tournage. La seconde n'était en fait qu'une remarque dans le script concernant l'état du Terminator. Avec Arnold, nous avons pensé que ce serait drôle de le lui faire dire.

La plus grosse vague de changements n'a déferlé qu'au printemps 91, dans la salle de montage. Ici, dans ce que j'ai toujours considéré comme la dernière étape du procédé d'écriture, quelques scènes que je croyais indispensables ont finalement été supprimées. Et le film s'est amélioré de lui-même, en apparaissant tout doucement, comme un bébé qui vient au monde. Il n'y a que dans la "cocote-minute" d'une salle de montage, avec le spectre menaçant d'un film de trois heures, que les réelles priorités apparaissent. C'est ici que vous découvrez la réelle nature du film. Avec un simple geste, un seul mot, un bon acteur peut évoquer un aspect du personnage, alors que l'auteur a écrit des pages de dialogues et lui a inventé un background psychologique. J'ai supprimé les fioritures de l'auteur, faisant confiance au travail des acteurs. La plupart des idées et des séquences qui terminent sur le sol de la salle de montage sont nécessaires à l'acteur pour créer le personnage, et lui donnent des informations sur la façon de jouer les autres scènes, les plus importantes, celles qui survivent à l'écran.

Nous avons supprimé le premier des deux cauchemars nucléaires de Sarah, qui appauvrissait celui que vous voyez à l'écran. Comme il propulse la narration de la seconde moitié du film, tout ce qui le rendait plus puissant dramatiquement ne pouvait qu'aider. Supprimée également, une très jolie petite séquence où Dyson discute de son travail et de sa vie avec sa femme Tarissa. C'était joué avec beaucoup de chaleur humaine et d'intelligence par Joe Morton et Epatha Merkeson, mais ralentissait l'implacable allure de l'histoire à un instant critique où le public attend que le film révèle ses intentions dramatiques, où chaque seconde de retard choque. On a coupé encore la séquence chirurgicale où Sarah et John retirent la puce du Terminator le mettant ainsi sur "write mode". Bien que ce soit une scène fascinante, magnifiquement jouée, c'était un des rares morceaux dramatiques qui pouvait être supprimé sans que cela ne change rien à la narration et aux personnages. En suggérant, grâce à un dialogue off-camera ajouté en post-production, que le centre nerveux computerisé du Terminator était déjà capable d'absorber le comportement humain, on a pu économiser quatre minutes dans une partie critique "soft" du film.

Le dernier changement conséquent a été, bien sûr, la suppression de la scène finale que nous appelions toujours "Future Park" ou "Coda Park". L'exemple parfait d'un truc qui marche parfaitement sur le papier mais pas du tout à l'écran. On a tous senti que quelque chose n'allait pas, qu'il y avait une légère mauvaise note à la fin de la symphonie. Peut-être qu'après les quarante miles de mauvaise route précédant le Coda, le film ne pouvait pas aller plus loin... ou peut-être avons-nous senti que tout ce qui devait être dit l'avait déjà été. Emerger de l'enfer industriel de la sombre fonderie pour se retrouver le plan suivant sous un soleil idyllique, délivré du péril, était peut-être trop déconcertant. Cette fin sortait totalement du ton du film. J'ai toujours cru qu'il était important de montrer que les efforts, les sacrifices de Dyson et du Terminator n'étaient pas vains et que le cours de l'Histoire avait changé grâce à eux. Mais j'ai commencé à penser que le message du film passerait mieux si je ne laissais pas le public décrocher aussi facilement. Nous avons décidé de ne pas tout résoudre avec un salut, mais de suggérer que la lutte continuait, et pourrait même s'éterniser, pour nous, créatures abimées essayant de venir à bout de la technologie et de nos propres démons violents.

L'écriture a toujours été pour moi un moyen pour arriver à mes fins, une phase transitoire entre mes pensées et le résultat final : le film. Je me refuse le droit de tomber amoureux des mots. Je tombe amoureux des performances, des images, et je les protège de la coupe quand elles valent la peine. Le scénario n'est rien d'autre qu'un moyen de communication entre mon équipe, mes acteurs et les gens qui rassemblent le fric. Ce n'est rien en soi, pas une histoire, et encore moins un roman. Mon style d'écriture est informel. L'important est d'évoquer une image ou un sentiment avec des mots, et non pas une stricte adhérence à une forme scénaristique pure.

Donc, en comparant le scénario et les souvenirs que l'on garde du film, on s'aperçoit que le script marque un chemin, parfois suivi, et d'autres fois oublié. En fait, même la toute dernière révision ne représente pas exactement le film. C'est toujours une esquisse approximative du tableau fini. Pour moi, le plaisir de la création ne réside pas dans la reproduction exacte d'un scénario, mais dans ce qui va au-delà, dans ce qui permet aux acteurs de s'en inspirer, ce qui, en retour, va m'inspirer moi. Mais, tout commence avec des mots écrits, même dans l'ère des images générées par ordinateur où les seules limites sont l'imagination et l'argent.

C'est en conséquence pour cela que, à chaque nouveau film que j'entame, je vais m'asseoir à cet endroit solitaire et effrayant où je me trouve confronté seul avec la page blanche (ou l'écran de l'ordinateur).
Même si je déteste écrire.

JIM CAMERON
9 juillet 91

FORUM

***Terminator* 2 plait au 4 rue Mansart. Un peu, beaucoup, passionnément. On a cherché en vain le à la folie et le pas du tout, pour s'apercevoir que l'unanimité se faisait entre ces bornes extrêmes, entre admiration générale et déceptions particulières.**

Jean-Pierre Putters : Bon, ça fait plus de six mois qu'on parle de **Terminator 2** dans *Mad*. Maintenant que tout le monde l'a vu, on peut se poser la question de savoir si c'est en effet un grand film populaire réussi ou une déception pour une œuvre qui sacrifie pas mal l'émotion au spectaculaire...

Didier Allouch : Il y a un peu des deux dans le film. Dans un premier temps, on est tous sorti, je crois, en étant très impressionnés.

J.P.P.: Par la partie technique plus que par le scénario, vachement linéaire quand même.

D.A.: Je ne fais pas trop de différence entre technique et scénario. Quand t'es dans le film, t'es dans le film. Je l'ai vu plusieurs fois, bon, c'est vrai que le scénario n'est pas génial mais c'est compensé par tellement d'autres trucs...

J.P.P.: Par la technique, c'est ce que je disais !

D.A.: Non, pas seulement. Il y a un vrai travail de réalisateur, du rythme...

J.P.P.: On peut quand même regretter que les personnages ne soient que des ébauches. Pour les robots, c'est logique, c'est leur fonction d'être impassibles. D'ailleurs, Robert Patrick, qui ne fait rien, est extraordinaire. Les autres, ils manquent singulièrement d'authenticité.

Marc Toullec : Pas d'accord du tout ! Je trouve le film réussi tant au niveau des personnages que des effets spéciaux. Les personnages sont crédibles, notamment Sarah Connor. Et si elle ne l'était pas, crédible, Cameron aurait hésité à la rendre antipathique.

J.P.P.: Ah bon, quand ça ?

M.T.: Dans la scène du désert, où elle commence à se prendre pour une guerrière.

J.P.P.: C'est justement là où je commence à la trouver marrante moi !

D.A.: Tu ne la trouves pas convaincante lorsqu'elle est détenue dans l'asile psychiatrique.

J.P.P.: Non. Elle est plutôt inexistante. Elle pique une petite colère...

M.T.: Quoi ?! Mais c'est une furie, une véritable Walkyrie !

D.A.: C'est l'un des personnages féminins les plus fort qu'on n'ait jamais vu.



J.P.P.: Dans l'asile psychiatrique, Sarah Connor est plutôt inexistante. Elle pique une petite colère.

M.T.: Quoi ?! Mais c'est une furie, une véritable Walkyrie !

M.T.: Surtout dans un film de ce genre, c'est vrai. Dans la scène du désert, elle devient kamikaze, suicidaire, elle est prête à commettre un meurtre pour sauver l'humanité, à tuer une personne pour sauver le plus grand nombre. C'est culotté. Bon, elle craque au dernier moment et l'humanité de Sarah revient au galop.

J.P.P.: Là, d'ailleurs, ça foire dans le scénario. Le monde ne peut pas être sauvé à la fin de **T2** dans la mesure où les microprocesseurs détruits proviennent du futur et que, invraisemblance énorme, Dyson le scientifique travaille sur le micro-processeur Skynet à partir du Terminator détruit dans l'original. En fait, on nous dit dans **T2** que c'est parce que le Terminator est venu cinq ans plus tôt qu'il risque d'y avoir l'apocalypse et la guerre nucléaire. Or ce futur existait déjà dans le premier **Terminator.** Belle bourde hein ?

D.A.: Je vois bien Cameron et Wisher écrire leur scénario, s'apercevoir à un moment que ça cloche complètement, et se dire que merde, finalement, tant pis ! D'ailleurs, Cameron a tourné une séquence finale avec un semblant d'explication qui a été finalement coupée au montage.

M.T.: Ce n'est pas plus gênant dans le deuxième que dans le premier. On ne peut pas vraiment parler d'invraisemblances, mais de paradoxes temporels inhérents à tous les films qui abordent le sujet.

J.P.P.: Ce qui m'ennuie aussi dans le film, c'est que Cameron semble nous avertir : "Attention, plage lacrymale", "Attention, plage gag"... Et en avant. C'est trop fabriqué, trop artificiel pour être drôle ou émouvant. Et puis la morale finale est fumeuse. Si une machine peut s'humaniser, alors à plus forte raison, l'homme blablabla... Super démagogique...

D.A.: C'est un des rares films d'action pure où l'on délivre un message pacifique. C'est simpliste mais difficilement condamnable.

M.T.: Ce n'est pas un message simpliste. Cameron n'est pas un simple d'esprit, peut-être un grand naïf, mais pas un simple d'esprit. En schématisant, on nous demande s'il faut faire la guerre ou non. Très naïvement, on peut répondre non. Ce genre de morale entre guillemets est toujours réprimée. Même **Blade Runner** a été critiqué à sa sortie pour la naïveté du final.

D.A.: Je trouve ça positif qu'un film comme **T2**, qui va toucher des millions de gens, d'enfants, délivre un tel message même s'il est simpliste.

M.T.: Pas simpliste bon sang ! Naïf. Elémentaire.

J.P.P.: Pour en revenir à ce que je disais, **T2** rassemble artificiellement les pièces - émotion, humour, action, morale - pour former son puzzle. En somme, **T2** ressemble à un vaste jeu de construction.

D.A.: C'est indéniable, il y a des quotas dans le film.

M.T.: S'il y a une formule, moi je n'en ai pas vue, c'est une formule miracle. Quant



D.A.: Le Terminator s'humanise au contact de John et Sarah, il apprend donc l'humour et la façon de s'en servir.

M.T.: Ces touches d'humour n'atténuent en rien la crédibilité du Terminator.



J.P.P.: **T2**, comme **RoboCop 2**, nous balance en guise de héros des armatures d'acier. La déshumanisation est à la mode !

M.T.: C'est faux, Dracula, Frankenstein et cie étaient hier aussi humains, ou inhumains, que Terminator ou RoboCop aujourd'hui.



D.A.: Le Terminator apprend l'humour, on est d'accord. Mais T-1000, lui, n'a aucun programme "gag" intégré.

M.T.: Quand il croise le mannequin chromé dans le magasin, sa réaction est logique. La plaisanterie, c'est le spectateur qui la décèle.

aux procédés, James Cameron n'en abuse pas.

J.P.P.: Certains trucs sont énormes. Quand John apprend le "parler branché" au Terminator, on sait que ça va servir au robot dix minutes plus tard.

M.T.: Oui, mais ces séquences sont admirablement fondues dans l'ensemble du film. Il y a une sorte d'harmonie qui permet notamment à Schwarzenegger de ne pas passer pour un clown, de ne pas tomber dans un complet second degré à la **Total Recall**. Là, ça n'atténue pas du tout la crédibilité du Terminator. T-1000 n'est pas particulièrement drôle dans le film, au contraire, mais à trois ou quatre reprises il arrive à nous faire sourire. Par exemple quand il lève le doigt comme un professeur et semble réprimander la mauvaise élève Sarah Connor. Mais ça n'enlève rien à la méchanceté de T-1000.

D.A.: Exact. Par contre, ça n'est pas très logique. Le T-800 s'humanise au contact de John et Sarah, donc il apprend l'humour et la façon de s'en servir. T-1000, lui, n'a aucun programme "gag" intégré.

M.T.: T-1000 fait rire par moments, mais sans le savoir. Au début du film, il croise un mannequin chromé, son sosie parfait, dans un magasin et lance un regard étonné, ce qui est assez amusant. Son attitude est logique mais T-1000 n'a pas pour but de faire rire le spectateur. Idem dans les répliques. La plaisanterie, c'est le spectateur qui la décèle. Le T-800, lui, qui apprend les données humoristiques humaines, agit directement sur les zygomatiques du public.

J.P.P.: Autre détail marrant, encore que : pour ne pas choquer les adorables têtes blondes, le Terminator ne tire plus à l'aveuglette dans tout ce qui bouge, mais vise les genoux et les chevilles de ses adversaires.

M.T.: C'est encore plus terrible. Il doit faire en tout dans le film une centaine d'estropiés à vie !

J.P.P.: Ceci dit, on lui pardonnera parce qu'il tire beaucoup sur des flics !

("*Ha ha ha*" général)

M.T.: En tout cas, cette idée de scénario n'atténue pas le potentiel de violence du film.

D.A.: Au contraire, c'est beaucoup plus violent, plus douloureux, de blesser quelqu'un que de le tuer.

M.T.: Au départ c'est une concession à la censure américaine. A l'arrivée, c'est un gros bras d'honneur à cette même censure puisque **T2** contourne la violence en devenant dans un certain sens encore plus violent !

T2

D.A.: J'aimerais revenir sur un truc qui m'a franchement gêné, mais pas à la vision du film. Il y a un plan extraordinaire dans la poursuite entre John sur sa pétrolette et T-1000 au volant du camion. C'est très rapide, on voit le Terminator se porter au niveau de John et l'attraper par le col pour le placer devant lui, alors que le camion, derrière eux, fonce à tout berzingue. Quand on voit ça, on se dit que c'est génial, qu'il y a une prise de risque énorme... Et alors, en ouvrant ensuite *Cinefex* (*revue spécialisée qui décortique les effets spéciaux des gros films américains*, NDLR), je me suis aperçu que c'était un trucage, une combinaison de plusieurs plans. C'est hyper-décevant non ?

J.P.P.: Mais tu réagis en professionnel là !

D.A.: Non, en spectateur.

J.P.P.: En tant que spectateur, le plan dont tu parles t'a foutu sur le cul...

D.A.: ... et ensuite j'ai appris que ça avait été tourné en studio.

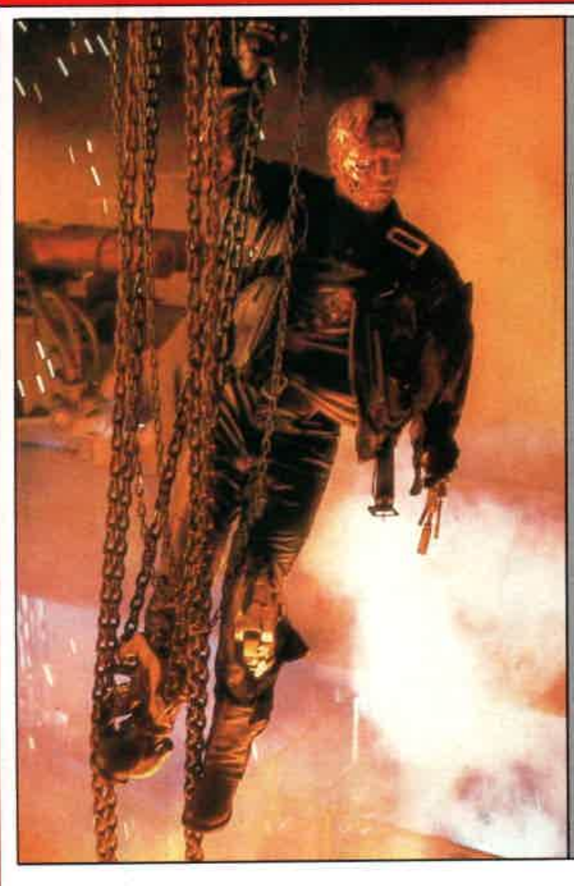
J.P.P.: Oui, donc ça ne remet pas en cause les émotions provoquées par le film lui-même. C'est très à la mode de visiter les coulisses des tournages et forcément, en revoyant les films, on est un peu déçu. Il faut croire à la magie du spectacle.

D.A.: J'aurais quand même préféré apprendre que c'était un cascadeur qui avait exécuté "live" la scène.

M.T.: Mais il serait mort !

D.A.: La cascade n'est pas irréalisable. Si les effets spéciaux ont été utilisés, c'est uniquement pour qu'on voit nettement Schwarzenegger et Edward Furlong en action. Dans un sens c'est bien, mais avoue que si tu appenais que les cascades de Jackie Chan étaient truquées, ça te foutrait mal !

J.P.P.: Enfin bon, tu peux difficilement accuser un article ou une photo d'avoir gâché rétrospectivement ton plaisir... Changeons de sujet si vous voulez bien les enfants. J'ai encore un reproche à adresser au film, c'est



J.P.P.: La morale finale est fumeuse. Si une machine a pu s'humaniser, alors à plus forte raison l'homme blablabla...

D.A.: C'est un message simpliste mais difficilement condamnable.

M.T.: Cameron n'est pas un simple d'esprit. Son message n'est pas simpliste. Il est élémentaire !

que **T2**, comme **RoboCop 2**, nous balance en guise de héros une armature d'acier.

M.T.: Chaque époque a ses héros ou ses anti-héros. Dans les années 30, les figures du Fantastique se nommaient Dracula ou le Monstre de Frankenstein. Aujourd'hui, ce sont des créatures de fer.

J.P.P.: La déshumanisation est à la mode, je l'ai dit ! Faute de mieux, on apprend aux machines à parler pour vérifier si, des fois, elles ne diraient pas moins de bêtises que nous. Beau constat d'échec de l'humanité pensante...

M.T.: C'est faux ! Dracula, Frankenstein et cie étaient hier aussi humains, ou inhumains, que Terminator et RoboCop aujourd'hui.

J.P.P.: L'apanage des films de Frankenstein par exemple, quand ils étaient réussis, c'était quand même de montrer le visage humain qui se cachait sous le faciès du monstre.

M.T.: Oui et alors, c'est exactement comme RoboCop, Terminator et d'autres figures du Fantastique contemporain, à condition qu'elles soient mises en valeur dans de bons films. Si on prend les mauvais films, même certaines mauvaises productions *Universal* et *Hammer*, on s'apercevra qu'un Dracula ou qu'un Frankenstein passe pour un pantin sans humanité. Le cas se présente aujourd'hui avec des sous-**Terminator**, des sous-**RoboCop**. Mais l'humanité n'est pas l'apanage des monstres classiques.

T2

J.P.P.: On connaît le budget véritable de **T2** ? Parce qu'on entend dire un peu n'importe quoi à son propos...

M.T.: C'est difficile à évaluer au cent près. Disons qu'il se situe aux proches alentours de 90 millions de dollars. Mais le fric est sur l'écran. Les mecs ne se sont pas payés des gueuletons tous les soirs. Il y a de l'action, des cascades, des effets spéciaux quasi expérimentaux. On ne peut pas reprocher au film d'avoir coûté si cher.

J.P.P.: J'en avais pas l'intention, hé !

D.A.: Par contre on peut se demander où Cameron s'arrêtera, lui qui à chaque film va de plus en plus loin dans le côté ambitieux, démesuré.

M.T.: Il est tellement barge que ça m'étonnerait qu'il mette un jour le pied sur la pédale de freinage. Son prochain film sur le psychopathe aux multiples personnalités ne sera sans doute pas révolutionnaire du point de vue technique. Mais Cameron peut faire des recherches au niveau de la narration, de la mise en scène... Ensuite, s'il s'attaque comme prévu à **Spiderman**, ça sera forcément monstrueux. Il y aura toujours des projets gigantesques pour Cameron.

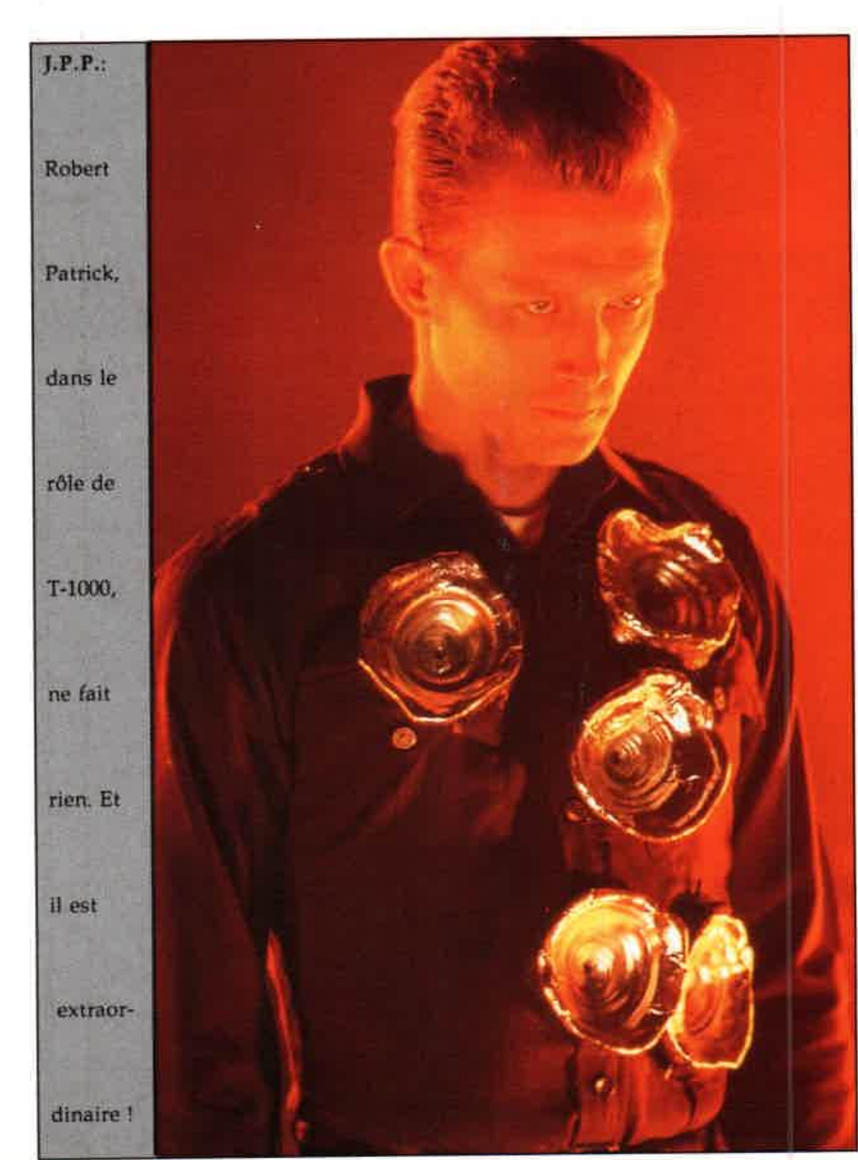
D.A.: On se demande quand même si **T2** ne représente pas le point limite du cinéma d'action à effets spéciaux.

M.T.: On se dit ça tous les deux trois ans, à chaque fois qu'une grosse production nous en fout plein les mirettes. Et puis un jour un film va plus loin, et plus tard un autre encore plus loin...

D.A.: Ok, mais c'est quoi "aller plus loin que **T2**" ?

M.T.: Pour Cameron, ce pourrait être tourner les scènes de la Troisième Guerre Mondiale avec l'armée de Terminators, scène entièrement storyboardées pour **T2**, incroyable sur le papier. Dans **Spiderman**, il pourra sans doute se livrer à quelques révolutions. Je le vois bien mettre en scène un combat au sommet entre un Spiderman jouant les Tarzan entre les buildings et un Dr. Octopus détruisant tout sur son passage avec ses tentacules métalliques. Les possibilités pour que Cameron délire comme il l'entend sont en tout cas, et tant mieux, illimitées.

J.P.P.: En attendant, vous pouvez, gentils lecteurs, retourner voir **T2** histoire ne nous envoyer vos missives enflammées ou incendiaires. Publication assurée !



J.P.P.: Robert Patrick, dans le rôle de T-1000, ne fait rien. Et il est extraordinaire !

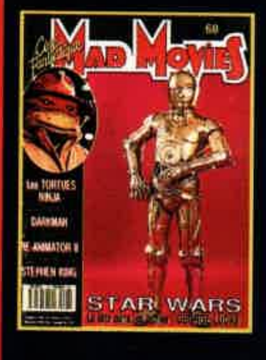
Avec par ordre d'apparition
Jean-Pierre PUTTERS,
Didier ALLOUCH et **Marc TOULLEC.**

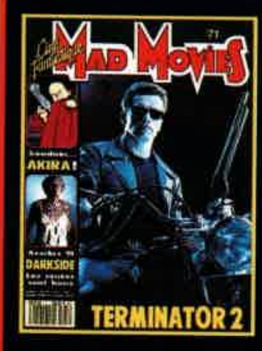


COMMANDEZ LES
ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

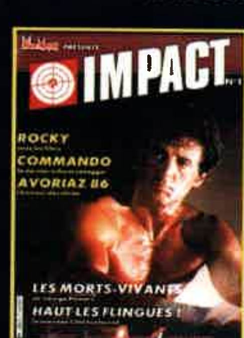
23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, entretien maquilleur..
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci..
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2,The Craignos Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, The Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 (novembre 91) Evil Dead 3, The Rocketeer,





IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger..
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Envoyé Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Prédator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, Jackie Chan, les Arts Martiaux.





BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 ☐ ☐

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34

NOM____________ **PRENOM**__________

ADRESSE__________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.



TRANSMUTATIONS

La version batracienne de **La Planète des Singes** ! Après l'holocauste nucléaire, ne subsistent que des ruines, des crapauds humanoïdes et des mâles impuissants. Sam Hell, lui, est parfaitement viril. D'où la mise sous séquestre de son équipement génital désormais propriété du gouvernement. Il doit, sous menace que son slip blindé et verrouillé explose, délivrer une poignée de beautés à enfanter et prisonnières du Commandant Toty, le crapaud le plus belliqueux de la planète.
Avec les moyens réduits de la série Z, Donald G. Jackson prend des initiatives heureuses. Dans ce futur où les préservatifs sont interdits, le cinéaste mêle western, délire et érotisme. Faut voir Sandahl Bergman stimuler la virilité de Sam Hell avec des sous-vêtements suggestifs, faut voir cette dernière réveiller les mêmes émotions chez un crapaud en entamant la danse des 3 Serpents, faut voir une grenouille humanoïde tomber amoureuse de Sam Hell... On se bidonne vraiment, surtout que la mise en scène s'avère très nerveuse. Avec, ô surprise, Roddy Piper, l'ex-catcheur héros de **Invasion Los Angeles**.

***Hell Comes to Frogtown**. USA. 1987. Réal.: R.J. Kizer et Donald G. Jackson. Int.: Roddy Piper, Sandahl Bergman, William Smith, Rory Calhoun... Dist.: Fox Vidéo.*

LES YEUX DE FEU



Un film étrange, un météorite dans la production fantastique actuelle. Réalisé par un cinéaste installé dans le Missouri, Avery Crounse, **Les Yeux de Feu** évoque tour à tour **Evil Dead, La Nurse, La Créature du Marais** et ***La Petite Maison dans la Prairie***. Excusez du peu.
En 1750, dans un environnement plus apte à une nouvelle version du **Dernier des Mohicans**, des colons dérivent vers une vallée d'où ils ne peuvent s'évader. Progressivement, des phénomènes étranges se produisent. En fait, ce sont les mauvais esprits de la forêt qui réagissent à la présence des intrus. Apparitions fantômatiques, nature rebelle, atmosphère lourde de menace... La tension monte, la folie guette la petite colonie.
Malgré quelques artifices indignes de lui, Avery Crounse, avec un tout petit budget, illustre une légende indienne disant que les arbres renferment des âmes humaines. Cela permet des images incroyables de visages prisonniers du bois, de monstres faits de racines, d'écorce et de terre d'où brillent des yeux luminescents. Le film, imparfait par manque de moyens, envoûte, séduit par son originalité et son inhabituel contexte.

***Eyes of Fire**. USA. 1984. Réal.: Avery Crounse. Int.: Dennis Lipscomb, Rebecca Stanley, Sally Klein, Guy Boyd, Fran Ryan... Dist.: Delta Vidéo.*

L'ESPRIT DU MAL

Mais quel est donc cet esprit maléfique qui fait la peau à une série "d'executive women" ? Si on vous le dit, vous le répèterez, alors disons seulement que ce n'est pas la journaliste que le réalisateur montre lourdement du doigt. Que reste-t-il ? Un seul coupable possible et, surprise, à la fin, on apprend que c'est bien lui.
Il faut dire qu'appeler son film **Out of the Body** ("sorti du corps") dévoile rapidement le noeud de l'histoire. Qu'ajouter de plus ? Que pour plus de facilité, l'esprit assassin est invisible, ça évite les frais de maquillage. Que les effets spéciaux sont rudimentaires (la pauvre chaise volant dans les airs en tremblotant vaut son pesant de ridicule). Que vous pourriez nous remercier de vous éviter de perdre votre temps... Ingrats !

***Out of the Body**. Australie. 1989. Réal.: Brian Trenchard Smith. Int.: Mark Hembroy, Tessa Humphries... Dist.: Delta Vidéo.*

CAUCHEMAR AU 13° ETAGE

Chargée d'écrire un reportage sur l'hôtel Wessex, une jeune journaliste est victime d'un accident d'ascenseur, mais avant de s'évanouir, elle assiste à un meurtre à la hache. Revenue à elle, elle met ça sur le compte du choc ce qui ne l'empêche pas de mener discrètement une enquête. Et elle fait bien car, entre-temps, plusieurs personnes ont connu le même sort fatal après avoir découvert l'existence d'un treizième étage inconnu de tous.
Film fantastique classique sans enthousiasme, donnant dans la veine paranoïaque du complot diabolique à la **Rosemary's Baby**, ce **Cauchemar...** bien sage, ne vous en donnera guère.

***Nightmare on the 13th Floor**. USA. 1990. Réal.: Walter Grauman. Int.: Michel Greene, Louise Fletcher, James Rolin... Dist.: C.I.C. Vidéo.*



L'INCROYABLE HULK

Non, il ne s'agit pas d'une reprise de l'épisode pilote de la série. **L'Incroyable Hulk** en est en fait le dernier segment, celui où le démon qui habite le Docteur Banner disparaît enfin. Cette fois-ci, David Banner prend l'identité d'un simple d'esprit et sert de commis au ménage dans un centre de recherches ultra-secret menacé par des terroristes arabes.
Devant et derrière la caméra, Bill Bixby ne déroge pas aux règles de la série. Coup d'adrénaline, transformation rapide avec plans de chemise déchirée, calvaire de Banner qui tente de contenir au mieux l'hôte indésirable qui l'habite, Lou Ferrigno hurlant et se frappant la poitrine... Réalisé selon les standards de la télévision américaine, c'est-à-dire sans personnalité ni audace, cet **Incroyable Hulk** fournit donc son lot de théories scientifiques vaseuses sur les radiations et les rayons Gamma. Banner, toujours hanté par la mort de sa famille, file ici le parfait amour avec une terroriste manipulée. Visible et prévisible.

***The Death of the Incredible Hulk**. USA. 1989. Réal.: Bill Bixby. Int.: Bill Bixby, Lou Ferrigno, Philip Sterling, Elizabeth Gracen... Dist.: Film Office.*

L'ABIME

Réalisateur redoutable pour ses navets soporifiques (**Supersonic Man, Le Sadique à la Tronçonneuse**) et ses catastrophiques adaptations de Jules Verne (**Le Mystère de l'Ile aux Monstres**), l'espagnol Juan Piquer Simon pille **Abyss, Leviathan** et même **Mutant Aquatique en Liberté** pour cette aventure sous-marine. Mais le réalisateur pompe aussi **Alien, Aliens, Histoires de Fantômes Chinois** pour quelques plans de tentacules gigantesques.. Et on n'énumérera pas les références nombreuses à "Voyage au Centre de la Terre".
Comme dans **Abyss**, un sous-marin recherche. L'équipage découvre une grotte pressurisée à des kilomètres sous le niveau de la mer. Y pullulent des monstres biologiques. Là, nous sommes dans **Aliens** et le réalisateur ne lésine pas sur les explosions de bestioles à la façon des meilleurs films gore italiens. Ils sont marrants ces monstres crustacés, nombreux et dominés par une sorte d'immense étoile de mer dotée d'un long cou. Juan Piquer Simon joue l'accumulation et, finalement, divertit agréablement sur le mode des séries des années 50.

***The Rift/ Endless Descent**. Espagne/ USA. 1989. Réal.: Juan Piquer Simon. Int.: Jack Scalia, Ray Wise, R. Lee Ermey, Edmond Purdom... Dist.: G.C.R.*

ALLIGATOR 2, LA MUTATION

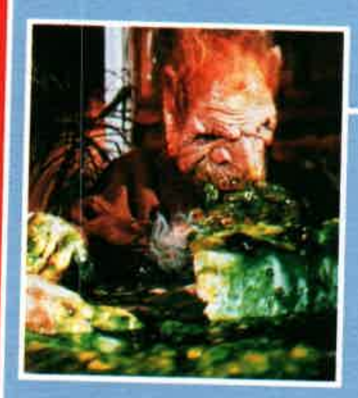
L'**Incroyable Alligator** était une authentique série B, drôle, vive. Sa séquelle, c'est le zéro absolu, uniquement mise en chantier pour rapporter de l'oseille à ses entrepreneurs. Ceux-ci ont sérieusement rechigné sur la dépense, surtout en ce qui concerne les effets spéciaux. Filmé dans l'obscurité, le bel animal se réduit à des plans serrés, à une vieille croûte, à une tête mal articulée. Pour suppléer à ces carences, le réalisateur sort du zoo un petit crocodile qui ne fait pas illusion un seul instant. Du vol. Et le script ? Produits chimiques, magouilles immobilières, flics... Rien à sauver. Le décor de marais artificiel et l'intervention d'une bande de chasseurs d'alligators auraient pu donner lieu à des séquences plus regardables que la triste moyenne du film. Mais, ici, tout le monde se fout d'honorer honnêtement son contrat.

***Alligator 2 The Mutation**. USA. 1990. Réal.: Jon Hess. Int.: Joseph Bologna, Dee Wallace Stone, Richard Lynch, Steve Railsback... Dist.: Zénith Productions.*

PROGRAMME POUR TUER

Ex-agent de la CIA, Eric Mathews (Ginty, mieux que d'habitude) est contacté par ses anciens employeurs afin de délivrer deux enfants, otages de terroristes palestiniens. Il mène à bien sa mission et ramène une jeune prisonnière grièvement blessée. La CIA décide de se servir d'elle en la transformant en machine à tuer et en la renvoyant à Beyrouth où elle pourra faire le ménage parmi ses amis. Mais les savants ont bien évidemment oublié qu'elle était capable de s'auto-programmer. Et le massacre de commencer...
Malgré les préjugés nés d'un générique pas très excitant, il faut avouer que le résultat est tout à fait regardable. En Terminator féminin, Sandahl Bergman en fait un maximum question action. Mention correcte.

***Retaliator/ Programmed to Kill**. USA. 1987. Réal.: Allan Holzman. Int. Robert Ginty, Sandahl Bergman, Louise Clark, James Booth... Dist.: G.C.R*



TROLLS II

La franche rigolade ! Curieusement passé des mains de l'Américain Charles Band à celles de l'Italien Joe D'Amato, désormais producteur, les Trolls donnent lieu à une fable absurde, délirante, cruelle, branquignolesque, scatologique. Du n'importe quoi peut-être, mais ô combien tonifiant !

Prévenu par son défunt grand-père, un gamin met en garde sa famille contre les créatures qui peuplent les bois autour de leur maison de vacances. En fait, les monstres ont pris apparence humaine et constituent toute la population du patelin voisin... Délaissant la bluette, le réalisateur donne dans le vomi verdâtre, les effets gore. Le gosse va jusqu'à pisser sur la bouffe de ses parents pour les dissuader de poursuivre leur repos ; transformée en cocon, une adolescente est bouffée par une horde de Trolls affamés. Une sorcière (nettement inspirée par l'esprit Tim Burton) réduit ses victimes à l'état de végétaux humains et les plante dans des pots. Avec une tronçonneuse, elle élimine les branches... Une série Z dingo.

***Trolls II**. Italie. 1989. Réal.: Drago Floyd (alias Claudio Fragasso). Int.: Michael Stephenson, Connie McFarland, George Hardy, Margo Frey... Dist.: Kara Films.*

DEATHSTALKER, WIFRIED LE CHASSEUR

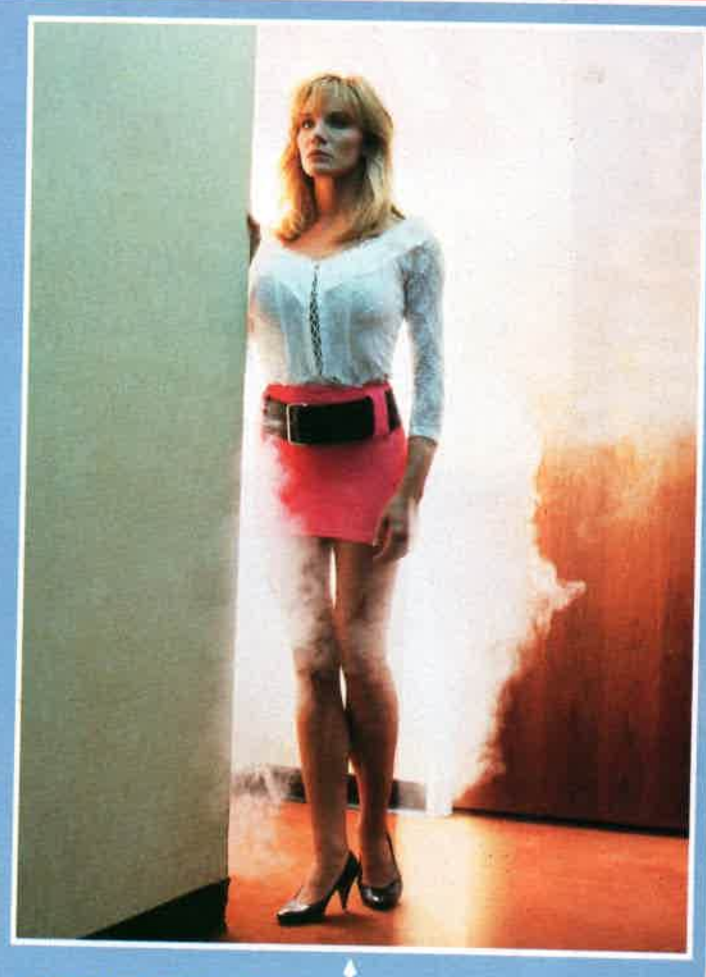
Quatrième épisode de la série **Deathstalker**, ce **Wifried le Chasseur** est aussi ringue et fauché que les précédents. Heroic-fantasy très conventionnelle et nettement moins rigolote que les sous-**Conan** italiens, **Wifried** débute par l'inévitable attaque d'un paisible village par des guerriers sanguinaires. On dénombre une douzaine de cavaliers et une trentaine de figurants à pied. Difficile de prendre tout cela au sérieux. S'ensuit la quête d'un cristal magique amenant à une cité légendaire remplie de trésors. Evidemment, le méchant Troxartes, désireux de dominer le monde, lève une armée de zombies. Pas nombreux eux non plus.
Désespérant de voir des péripéties mille fois racontées, des chevauchées filmées sans imagination, un méchant qui cabotine mal, un héros insipide, une espèce de Merlin grimé comme chez Bouglione... Seul les amateurs d'authentiques séries Z y trouveront quelque chose à se mettre sous la dent.

***Deathstalker IV and the Warriors from Hell**. USA. 1990. Réal.: Alfonso Corona. Int.: John Allen Nelson, Carla Herd, Terry Treas, Thom Christopher... Dist.: Delta Vidéo.*

DEAD VISION

En dépit d'une explication finale surprenante, **Dead Vision** est un nouvel exemple de fantastique routinier, filmé sans passion. Rien ne vient transcender le manque d'originalité du sujet : ayant perdu sa fille de cinq ans dans un accident de voiture, une jeune femme ne parvient pas à reprendre pied dans la réalité et a des visions effroyables de la gamine morte. Informée par son employeur de l'existence d'une double entité maléfique (!), elle doit absolument éviter tout contact avec le sosie de sa fille sous peine de perdre son identité...
Tout cela est un peu tiré par les cheveux et ne fonctionne pratiquement jamais. L'explication qui clot le film ne fait qu'enterrer l'argument fantastique et ne suffit pas à rattraper l'intérêt qui s'effiloche au fil de l'intrigue.

***Dead Vision**. USA. 1990. Réal.: Gary Nelson. Int.: Melissa Gilbert, Diane Ladd, Frances Lee McLaine... Dist. C.I.C. Vidéo.*



COEUR D'ACIER

Produite par David DeCoteau, spécialiste du nanar, cette série B est une excellente surprise. N'ayant pu obtenir la condamnation de ses violeurs, une jeune femme se suicide. Son frère, scientifique à la NASA, la fait revivre sous la forme d'un cyborg cinq années plus tard et la lance aux trousses de ses agresseurs.
Si le scénario ne brille pas par son originalité, il compense par des péripéties inattendues. La nouvelle "fiancée de Frankenstein" dispose de pouvoirs intégrés à son anatomie pour réduire en charpie ses tourmenteurs, ce qui nous vaut quelques séquences hautes en couleur rouge comme celle où une vrille surgit de sa poitrine pour transpercer l'un des violeurs. Si vous aimez les films d'horreur purs et durs, celui-ci est pour vous.

***Steel and Lace**. USA. 1990. Réal.: Ernest Farino. Int.: Clare Wren, Bruce Davison, Stacy Haiduk... Dist.: Victory Vidéo.*



Mark Hamill

BLACK MAGIC WOMAN

Quand **Liaison Fatale** se combine avec la sorcellerie, cela donne ce petit film pas déplaisant. Brad Travis, directeur d'une galerie d'art et grand amateur de femmes, succombe un soir aux charmes d'une mystérieuse Cassandra. Mais comme il ne se décide pas à quitter la femme avec qui il vit, sa maîtresse utilise les rites vaudou pour ruiner sa vie et le détruire. Tout cela est traité de façon soft en ce qui concerne l'érotisme et le fantastique. On redécouvre par contre les valeurs d'un suspense bien mené qui fait oublier le manque d'effets spéciaux ou de scènes très sanglantes. En guise de cerise sur le gâteau, le réalisateur ménage une surprise finale bienvenue.

USA. 1990. Réal.: Deryn Warren. Int.: Mark Hamill, Amanda Wyss, Apollonia Kotero. Dist.: C.I.C. Vidéo.

Marcel BUREL

LES SORCIÈRES

Gnangnan et cul-cul la prâline les contes de fées. Dans la moulinette des marchands de sucreries peut-être ! En une heure trente, Nicholas Roeg réinvente le genre et l'assaisonne de denrées épicées. Car les sorcières, finalement, font le mal par pur sadisme...



La Sorcière Suprême : un strip-tease vraiment intégral pour Anjelica Huston.

Incroyable que **Les Sorcières** ne soit jamais sorti sur les grands écrans français, incroyable que sa sortie américaine ait été totalement sabordée par une *Warner Bros* qui n'y croyait manifestement pas. Car **Les Sorcières** est un film unique, rare, décalé, un conte de fées pour tous qui aurait enthousiasmé Orson Welles. Et qui devrait enchanter tous ceux qui pensent que les histoires de démons et fées ne sont pas l'exclusivité des dessins animés sirupeux et de Walt Disney. **Les Sorcières** ne rechigne pas à se montrer méchant, cruel, truculent, baroque. Qui retrouve-t-on à la mise en scène du film ? Un cinéaste imprévisible, à priori anachronique dans le genre, Nicolas Roeg, ancien directeur de la photo chez Roger Corman et réalisateur de productions dites difficiles et hermétiques : **L'Homme qui Venait d'Ailleurs** avec David Bowie dans le rôle de l'alien, **Ne vous Retournez pas**, terrifiant thriller situé dans un Venise trouble... Nicolas Roeg, audacieux, secoue bien fort le conte de fées et en extirpe l'essence même, l'imagination, la méchanceté, la folie. Sa formule est magique.

UN CINEASTE A SA PLACE

La participation de Nicolas Roeg à **Sorcières** remonte à loin, à l'époque où Jim Henson lance la mirifique série ***Démons et Merveilles***. *"J'étais intéressé par l'un des contes, mais le script s'est rapidement transformé en quelque chose de très différent. C'est alors que j'ai retrouvé mon vieux copain Allan Scott qui écrivait* ***Les Sorcières*** *pour la même boîte. J'ai lu le script, comme ça, pour lui rendre service. A vrai dire, je connaissais déjà l'histoire pour avoir potassé le livre de Roger Dahl, un écrivain que j'apprécie particulièrement. Mais le scénario m'a vraiment impressionné"*. Passionné par le manuscrit, Nicolas Roeg tombe à pic car, à cette époque, Jim Henson, créateur des ***Muppets*** et des tortues ninja, piste le cinéaste idéal, l'oiseau rare qui saura s'accorder aux particularités du projet. Nicolas Roeg est celui-là. *"Aucun de mes films n'est vraiment ancré dans un genre. De plus, ceux-ci témoignent toujours de ma façon de penser. Pour cette raison, les idées de Roger Dalh me fascinent. Je suis père de deux petits garçons. A la lecture des contes de fées, un nouveau monde s'ouvre à eux"*. Cet univers parallèle s'ouvre à Luke, le héros des **Sorcières**, suite au récit de sa bienveillante grand-mère. Dans un film classique, prudent, la grand-mère n'aurait fait que raconter l'histoire en bordant son lardon, puis elle lui aurait lancé : "Ce ne sont que des contes à dormir debout". Or, dans **Les Sorcières**, la mammy, comme Luke, croit dur comme fer à l'existence des servantes de Satan. Selon le mode d'emploi de la grand-mère, dans les yeux des sorcières miroitent des éclats violets. Les sorcières repèrent les enfants à leur odeur. Impeccablement lavés, ils sentent "la crotte de bulldog". Pour échapper à ces radars nasaux, les gosses doivent donc être craspec... Les diablesses en jupons n'ont qu'un seul objectif dans l'existence : liquider le maximum de gosses. Et tous les moyens sont bons. Lors du congrès annuel des sorcières d'Angleterre, la Sorcière Suprême rend officiel une nouvelle ruse pour exterminer toutes les têtes blondes du pays. Il s'agit d'ouvrir des boutiques de sucreries et de mettre en vente des friandises fourrées d'un

filtre diabolique. Le résultat ne se fait pas attendre : le gosse se métamorphose illico en souris ! Témoin de cette conférence, Luke expérimente le produit ; il est réellement efficace.

CONTE DE LA FOLIE EXTRAORDINAIRE

*"Je définis **Les Sorcières** comme une aventure forte utilisant des sentiments simples. Ces émotions, vous avez tendance à les perdre en devenant adulte. Vous devez pourtant les conserver précieusement au fond de vous-même. Voilà pourquoi **Les Sorcières** peut être vu par les plus grands. Ce film n'est pas une gentille bande dessinée, mais plutôt un parcours initiatique. A la base, j'étais intrigué par la façon de glisser ce message dans ce qui ne semblait être, à la surface du moins, qu'un conte de fée classique"*. Nicolas Roeg, à ce point soucieux de ne pas sombrer dans la guimauve enfantine, arrache donc **Les Sorcières** des mains des maternelles pour le placer dans la cour des plus vieux. Plus vieux d'une bonne vingtaine d'années car le film vise ouvertement à secouer les moins de dix ans.

Nicolas Roeg, sur un tempo speed, décrit avec verve les sorcières, lesquelles sont vraiment des harpies hystériques, uniquement préoccupées par l'augmentation du taux de mortalité enfantine. A leur tête : la Sorcière Suprême. Anjelica Huston, dans le rôle, en rajoute encore dans la méchanceté gratuite, dans les répliques assassines. Aussi volubile et caustique que Vincent Price dans ses meilleures compositions de méchant, la fille de John Huston cabotine, verse dans la gestuelle grand-guignol, surpasse la sorcière de **Blanche-Neige** et la Cruella des **101 Dalmatiens**. Même sous l'épaisse couche de latex et les prothèses dont feu Jim Henson et sa clique lui ont tartiné la tronche, la comédienne continue de jouer l'excès hautain et aristocratique que lui confère son rang de reine de la fédération. Une performance unique pour un conte noir jusqu'à l'ébène. Mais le film de Nicolas Roeg aurait pu être encore plus extrême si *Warner Bros* avait accepté le final du livre de Roger Dahl, un dénouement très pessimiste qui suggérait ouvertement que Luke resterait une souris toute sa vie. Terrifiant non ? *"La décision de ne pas tourner cette fin a été prise très tôt en fait. Malgré tout, dans le film tel quel, les motivations de la bonne sorcière sont pour le moins obscures. Elle est uniquement là pour la touche optimiste des dernières minutes où tout rentre dans l'ordre. Roger Dahl a, bien sûr, manifesté son désaccord, puis a désavoué le film. Je lui ai répondu que cinéma et littérature sont des médias différents. Tout va bien lorsque vous lisez le livre à un enfant et que vous adoucissez les passages qui peuvent l'affoler. Mais en portant à l'écran le roman, vous n'êtes pas là auprès de chaque enfant pour lui expliquer quelles sont vos intentions. Le final de Roger Dahl adapté au cinéma sans modification aurait été contraire à l'esprit du film"*. Cette fin traître ne tombe pas comme un cheveu dans la soupe. Malgré le flou qui entoure les agissements de la gentille sorcière, elle rentre dans les couleurs du film, dans sa logique.

"Roger Dalh m'a confié qu'il recevait souvent des lettres de gosses lui reprochant d'avoir été terrifiés par ses contes. Chaque fois, il répond en prétextant que cela n'est après tout qu'une histoire". Cette dernière "trahison" mise à part, **Les Sorcières** possède cette saveur propre aux contes de fées, ce côté "fruit défendu, tabou violé" indispensable à la pérénité des mythes. Au-delà de la cruauté, de la grandiloquence, de l'emphase, Nicolas Roeg prouve que des contes vieux comme le monde peuvent, réactualisés, rivaliser avec **RoboCop**, **Terminator**, **Freddy** et compagnie. C'est une belle, une magnifique revanche du chaudron sur les carrosseries chromées et rutilantes des années 90.

Marc TOULLEC



Anjelica Huston : la Sorcière Suprême au naturel !



Luke, transformé en souris.



Le banquet final tourne à la chasse aux souris.

***The Witches**. Grande-Bretagne. 1989. Réal.: Nicolas Roeg. Scén.: Allan Scott d'après le livre de Roger Dahl. Dir. Phot.: Harvey Harrison. Mus.: Stanley Myers. SPFX : Creature Shop/Jim Henson. Prod.: Mark Shivas et Jim Henson pour Lorimar Film Entertainment. Int.: Anjelica Huston, Mai Zetterling, Jaseen Fisher... Dur.: 1 H 35. Dist. vidéo : G.C.R.*



TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE (8)

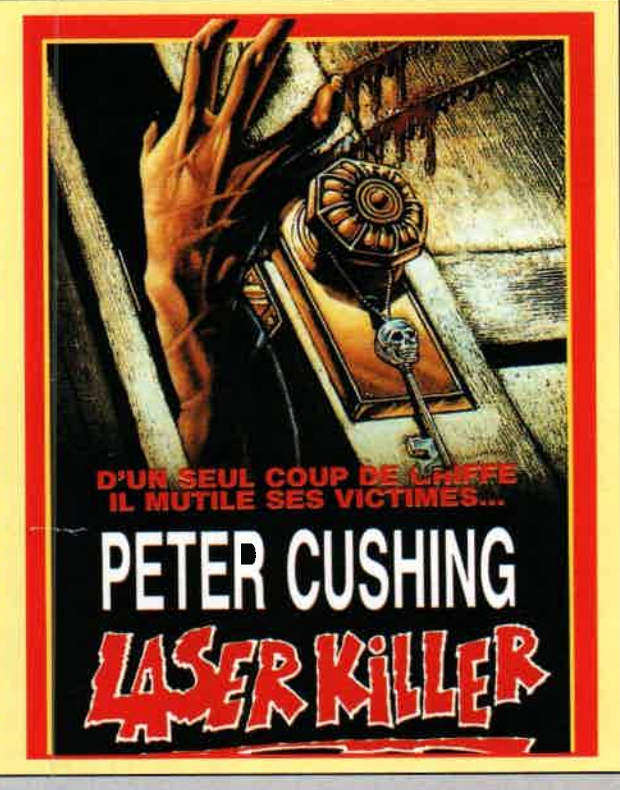
Jaquettes détournées, slogans ringards, titres mensongers, ou encore illustrations délirantes, explorons tous ensemble l'univers étrange de la vidéo en folie...

Notre rubrique s'achève ici avec sa huitième partie. Bien sûr, nous n'avons pas illustré tous les exemples existants de retitrages ou de détournements notoires, mais enfin, à travers notre lexique permanent, ce sont au moins 200 films qui ont ainsi retrouvé leur origine perdue.
L'actualité ne nous permettrait pas de fournir ces deux pages en permanence et nous préférons donc traiter les films au coup par coup lorsque l'opportunité s'en présentera dans le futur.
Pour les lecteurs particulièrement intéressés, nous rappelons que les précédents chapitres de cette rubrique sont parus successivement dans les numéros 66, 67, 68, 70, 71, 72 et 73 de *Mad Movies*.



Le Tueur à la Tronçonneuse ! Aussitôt le cinéphile averti évoque évidemment un tueur avec une tronçonneuse (c'est bien le moins), avec quelques victimes hurlantes pour faire plus gai, et en avant, haut les cœurs. Eh bien pas du tout ! Il s'agit d'un tout autre sujet et d'un film furtivement sorti en France au milieu des années 70 sous le titre de **La Trancheuse Infernale**, carrément !
Dans cette œuvre de Duccio Tessari, un homme a perdu la mémoire et on en profite pour l'accuser de divers méfaits. Le nouveau titre se justifie par le simple fait que dans la scène finale l'héroïne affronte l'assassin à l'aide d'une tronçonneuse.

Datant de 1968, **Laser Killer**, au titre inventif mais injustifié, s'appelait **Carnage** lors de sa sortie en salles, il y a une vingtaine d'années. Les textes de présentation font rien qu'à détourner le sujet de ce film avec leur "d'un seul coup de griffe, il mutile ses victimes", ou encore "un tueur fou, employé dans un hôpital, mutile et décapite ses victimes". Comme quoi on ne peut pas trouver des beaux slogans et voir le film en même temps.
En fait, suivant la trame déjà bien exploitée des **Yeux sans Visage**, Peter Cushing incarne ici un chirurgien prélevant de force des greffons de peau à des malheureuses, ceci pour tenter de redonner la beauté à sa prope femme, défigurée par la chute d'un projecteur de cinéma. Robert Hartford-Davis se complaît ici à visualiser la frénésie des meurtres au moyen d'un objectif déformant et, heureux de sa trouvaille, nous la ressert plusieurs fois.
Suivant le recto ou le verso, nous avons droit à Peter ou "Petter" Cushing. Le cinéphile reconnaîtra le sien.



LES MONSTRES DES PLANETES SECRETES

Par quel hasard deux monstres terrestres géants, l'un vert et l'autre brun, deviennent-ils sur la jaquette ce splendide monstre marin directement échappé du **Choc des Titans** de Ray Harryhausen ? Mystère.
Il s'agit bien de **La Guerre des Monstres**, datant de 1966, réalisé par le grand spécialiste japonais du genre, Inoshiro Honda, qui tente ainsi de s'actualiser pour mieux attirer les foules.
Le syndrome **Grand Bleu** est encore pasé par là, la terreur devient aquatique et nous n'y pouvons plus rien. "T'as de jolies palmes, tu sais", "tais-toi, embrasse-moi !". Et glou et glou et...

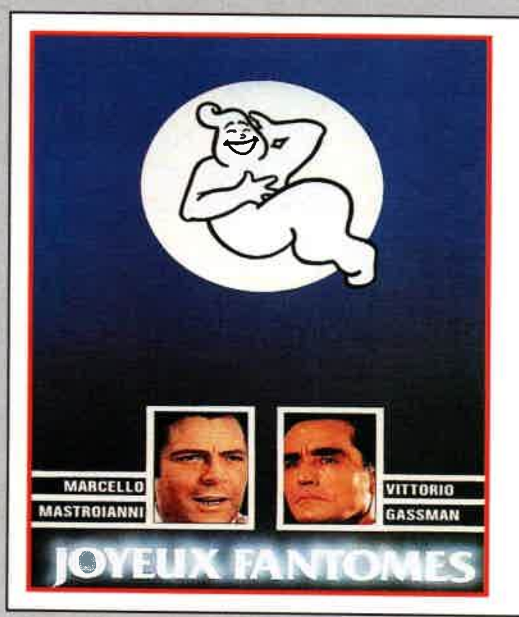
Une **Folie Sanglante**, très sanglante même, vu le visuel de la jaquette, qui dissimule le classique **Blue Holocaust**, de Joe d'Amato, et nous ramène tout droit à la grande époque du gore italien du début des années 80.



Maladroit et complaisant par endroits, comme souvent chez d'Amato, le film fascine quand même à travers l'approche de ce héros sombrant dans la démence après la mort de sa fiancée dont il conserve le corps à ses côtés. Vénéneux !



Cette **Beauté du Mal** camoufle très fort le méconnu **Les Collines du Désir** de Ray Austin, qui s'entêtait à passer dans les circuits érotiques aux débuts des années soixante-dix (voir *Mad* n° 2. Oui, bien sûr...).
Deux sœurs viennent à la ville pour y trouver un emploi. L'une pose passablement dévêtue, puis se laisse tenter par les fastes folkloriques d'une secte satanique, pendant que l'autre emprunte des voies plus laborieuses et se trouve un travail et un fiancé.
Une trame sadienne où plane l'ombre de Justine et Juliette retransposée pour les besoins d'un cinéma des plus racoleurs. Cela peut s'éviter de nos jours, d'autant que le film a largement subi l'épreuve des ans.



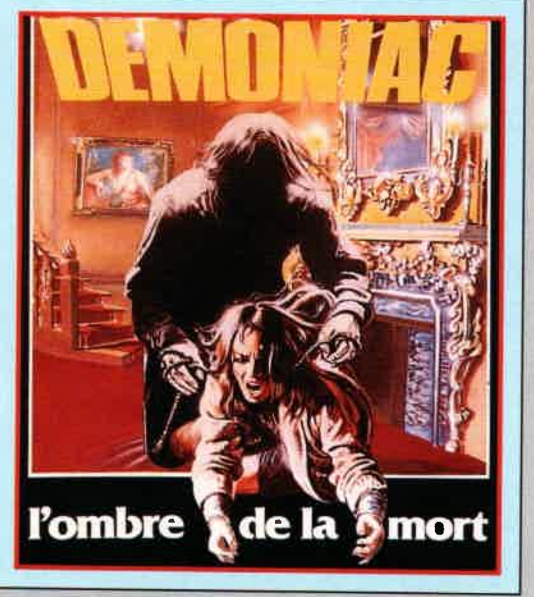
On pourrait penser qu'à la suite du succès des **S.O.S. Fantômes**, Mastroianni et Gassman viennent chasser l'ectoplasme par souci d'opportunisme. Que nenni ! Car ces **Joyeux Fantômes** datent de 1961 et parurent sur nos écrans l'année suivante sous le titre de **Fantômes à Rome**.
A la mort de son père, un jeune aristocrate désœuvré tente de vendre la vieille demeure familiale tombant doucement en ruines. Mais les fantômes habitués des lieux vont tout tenter pour faire rater l'opération immobilière. L'un d'eux, notamment, signe quelques fresques murales d'un style typiquement Renaissance qui font classer vite fait le palais comme monument historique.
Marcello Mastroianni incarne là à la fois l'héritier harcelé par ses ancêtres et un des joyeux fantômes en question.
Quant au slogan *"Ne les chassez pas... ils vous ferons mourir de rire !"*, convenons qu'il est parfaitement exagéré. A moins que ce soit la faute d'orthographe qui fasse rire... Mais seulement les exégètes, alors !

LEXIQUE

(suite et fin)

Templiers, le Retour des Maudits : La Chevauchée des Morts-Vivants (Amando de Ossorio)
Terreur au Zoo : Black Zoo, Les Fauves Meurtriers (Robert Gordon)
Terreur sur Londres : Gorgo (Eugène Lourie)
Le Trésor de l'Horreur : Santo en el Tesoro de Dracula (René Cardona)
Trois Filles pour un Boucher : L'Abattoir Humain (William Girdler)
Ultime Cauchemar : Curtains (Jonathan Stryker)
Un Tueur dans le Campus : Le Sadique à la Tronçonneuse (Juan Piquer Simon)
Ursus la Terreur : La Terreur des Kirghizs (Anthony Dawson)
Vampire : Le Vampire et le Sang des Vierges (Harald Reinl)
Vampire : Tendre Dracula, La Grande Trouille (Pierre Grunstein)
Vampire Sacrifice : Blood Suckers (R.H. Davis)
Vengeance au Bistouri : Le Bal du Vaudou (Eloy de la Iglesias)
Les Vierges Maudites de Dracula : Les Vierges de la Pleine Lune (Paolo Solvay)
Les Voleurs de Visages : Litan (Jean-Pierre Mocky)
Witchcraft : Démoniaque Présence (M. Newlin)
Zombi Horror : Le Manoir de la Terreur (Andrea Bianchi)
Zombi Lake : Le Lac des Morts-Vivants (J.R. Lazer)
Le Zoo Meurtrier : Les Fauves Meurtriers (R. Gordon)

Ce **Demoniac** s'inspire, dit-on, d'un conte d'Edgar Poe. On se demande bien duquel, peut-être de *La Chute de la Maison Usher*, encore que...
Après des fouilles minutieuses, on peut reconnaître ici le **Horror** d'Alberto de Martino, datant de 1963, et sorti par chez nous sous le titre du **Manoir de la Terreur** (à ne pas confondre avec l'homonyme de Andrea Bianchi).
La petite Emily (silence, les mélomanes...) succombe lorsqu'elle découvre le spectre de son père. On l'enterre et l'on va toucher la succession comme tout bon héritier qui se respecte.
Mais voilà qu'Emily était seulement tombée en catalepsie et revient pour punir les coupables. Bien fait !
La naïveté du scénario, la surenchère dans les effets gratuits, et surtout le jeu des acteurs n'hésitant jamais à en faire trop dans la grimace inquiétante devraient écarter prudemment les cinéphiles avertis de ce témoin tardif d'un certain cinéma italien des années 60.

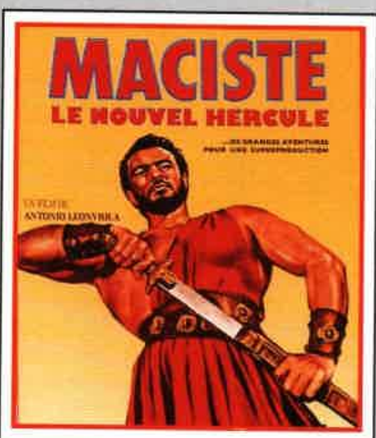


Une gentille arnaque que cette **Baie Sanglante II**, puisqu'il s'agit là de l'inédit **Il Rosso Segno della Follia** au sujet bien différent du soit-disant premier film (si ce n'est la variété et la profusion des divers meurtres). Apparemment, le fait que le film ait été réalisé deux ans avant **La Baie Sanglante** n'a gêné personne. D'autant que Mario Bava ne peut plus se défendre, il est mort !



Ce **Demon Paradise** dissimule une nouvelle fois le célèbre **Scared To Death** décidément très visité.
William Malone, fortement marqué par **Alien**, transpose l'action dans les égoûts de Los Angeles, où une bête terrible surgit pour exterminer quelques malheureux.
Faible budget, mais grosse rigolade !





Ce **Maciste** camoufle à peine le **Maciste, L'Homme le Plus Fort du Monde**, de Antonio Leonviola, sorti chez nous en 1962. Légèrement fantastique, il aborde un thème proche de **La Machine à Explorer le Temps**, avec un peuple de troglodytes craignant la lumière du jour, exploitant une autre race et la tenant en esclavage. Maciste va bien évidemment venir y mettre de l'ordre. Hé, ho, Maciste, qu'est-ce qu'on vient de dire ?



Le Trésor des Hommes Blancs, après diverses recherches, ne serait autre que **Le Trésor des Hommes Bleus**, distribué chez nous en 1961. Il aura donc fallu attendre 30 ans pour assister à cet exemplaire changement de couleur. Très curieux ! Au Maroc, au 19ème siècle, une caravane se heurte aux fameux hommes bleus, des Touaregs, préservant leur trésor (Le trésor des Hommes Bleus, donc...) que convoitent évidemment de méchants bandits. Dur !

Enquête menée par **Jean-Pierre PUTTERS**

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



ZE CRAIGNOS MONSTERS
Jean-Pierre Putters
Vents d'Ouest

Ce n'est pas parce que c'est le chef qui l'a écrit (ni parce que je risque ma place si je dis le contraire), mais *Ze Craignos Monsters*, le livre, c'est quelque chose. Un luxueux résumé de cinquante ans de séries B fantastiques, du pire nanar au chef-d'œuvre absolu. JPP ne s'est pas contenté de reprendre les articles déjà publiés dans *Mad* et d'y ajouter un volume, loin de là. Il a complété son recueil d'une soixantaine de portraits de grands noms de la série B, de Corman à Hershell Gordon Lewis en passant par Jésus Franco ou Fred Olen Ray, et a décoré le tout d'une incroyable iconographie avec des pleines pages d'affiches d'époque complètement démentes et des photos souvent inédites. L'ouvrage idéal à vous faire offrir pour les fêtes de fin d'année. Il est fort le chef quand même. (A propos, chef, au sujet de mon augmentation...).
216 pages, tout couleur, 249 F. Dans toutes les bonnes librairies.

ADIEUX

ANGELO SALVATORE ROSSITO, le nain le plus célèbre du cinéma américain, est décédé le mois dernier à 83 ans. Il a débuté dans le cinéma muet et a cotoyé des stars comme Bela Lugosi, Boris Karloff et même Mel Gibson. Ses plus grands films : **Freaks, La Foire des Ténèbres** et **Dr. Doolittle**.

Dr. SEUUS, le fameux écrivain pour enfants, est mort à 87 ans. Il est l'auteur du scénario du magnifique film surréaliste de Roy Rowland, **Les 5000 Doigts du Dr. T.** Il a également écrit un dessin animé, **How They Stole Christmass**, narré par Boris Karloff.

TERMINATOR 2 THE BOOK OF THE FILM
James Cameron & Wiliam Wisher
Penguin Book

Le bouquin ultime sur **T2**. Le scénario complet illustré par plus de 500 photos du film y compris celles des scènes coupées au montage final. Quand aux séquences écrites mais jamais filmées, elles sont illustrées par le storyboard original. Comme si cela ne suffisait pas, James Cameron a écrit une introduction où on en apprend plus sur le processus de création de son méga-film que dans la pléthore d'articles écrits sur **T2**. Bref, indispensable pour tous les vrais fans du film.

L'ANNEE DU CINEMA 91
Danièle Heyman & Pierre Murat
Calman Lévy

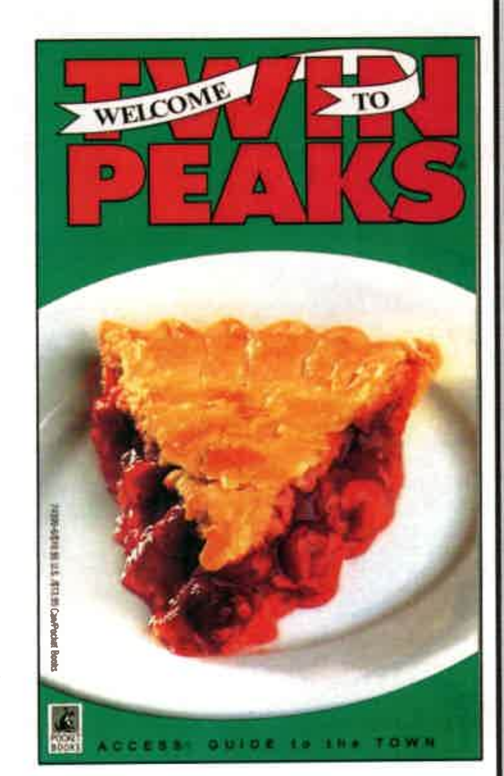
Quinzième *Année du Cinéma*. Quinze ans que ça dure. Quinze ans qu'en guise de résumé officielle d'une année entière de septième art, on a droit à une compil "téléramiste" de critiques de la plupart des films (la plupart car les fainéants ne se déplacent pas dans les salles populaires pour zieuter les films Z) sortis dans cette période. A quand un véritable magazine de l'année cinéma ? Avec une réflexion, une construction, de l'entrain, plutôt que cette espèce de mise à plat tristounette de papiers pré-digérés plus proches de *La Redoute* que d'autre chose. Ne manque en fait que le bon de commande.

2061 ODYSEE TROIS
Arthur C. Clarke
J'ai Lu

2010 nous laissait avec un nouveau soleil et ce message énigmatique : "Tous ces mondes sont à vous sauf Europe. N'essayez pas de vous y poser." *2061* reprend le personnage du dr. Heywood Floyd toujours vivant grâce à une petite astuce déconcertante au départ, mais qui permet de développer d'intéressants conflits familiaux. Floyd, donc, fait partie du premier voyage d'excursion sur la comète de Halley à bord du vaisseau Univers. Ce voyage se passe parfaitement bien jusqu'à ce que l'Univers reçoive un message de détresse du Galaxy (il ne s'est pas foulé pour les noms des vaisseaux, mais bon) échoué sur Europe. Malgré eux, ils doivent atterrir sur la planète interdite (bonjour à Robby de ma part) et en découvrent les secrets.
On est tous pareil, quand une histoire nous plait et qu'elle offre des possibilités de suites, on a envie de les connaître. Quand, en plus, la suite est écrite par un type aussi talentueux que Clarcke, on jubile de plaisir à la lecture de ce récit passionnant, quoique parfois un peu roublard. Pour finir un test de logique. On a eu *2001*, puis *2010* et enfin *2061*. Comment s'appelera le quatrième épisode ? Réponse dans le prochain *Mad'gaz*.

AU BOUT DU CAUCHEMAR
L. Ron Hubbard
Presse de la Cité

Le professeur Lowry, ethnologue réputé, n'a vraiment pas de chance. Au cours de la même journée, il perd son boulot, à cause d'un texte paru dans un journal local où il réfute l'existence des diables et des démons (ce qui est carrément mal vu dans la petite ville universitaire et puritaine où il exerce), il a une crise de malaria, il perd son chapeau et surtout quatre heures de sa vie. Quatre heures dont il ne se souvient absolument pas. Qu'en a-t-il fait ? Qui les lui a volées ?
Un vrai délire ce roman ! Le héros se persuade d'être le jouet des démons et sa descente en enfer nous offre un tour dans une sorte d'incroyable train fantôme où explose la folle imagination de Hubbard. On regrette juste l'explication finale, un peu réductrice. Stephen King vous recommande ce livre. Nous aussi.



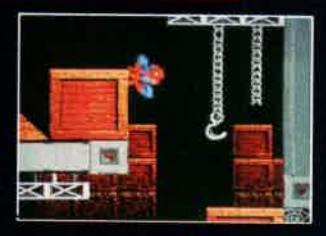
WELCOME TO TWIN PEAKS
David Lynch, Mark Frost
& Richard S.Wurman
Pocket Books

Welcome To Twin Peaks est l'incontestable fleuron de toute la littérature générée par la série culte de Lynch. L'idée de départ est assez incroyable : faire un véritable guide touristique de Twin Peaks, avec les cartes, les spécialités de la ville, les endroits à visiter, un descriptif de la faune et de la flore du coin, un petit historique de la ville, une présentation des notables, la photo de l'équipe de foot locale, la liste des titres écoutables au juke-box du Double R Dinner, les particularités géologiques de la région, les restaurants du coin, etc...
David Lynch et Mark Frost se sont fait aider par un professionnel du guide touristique. Il en résulte un étonnant bouquin plein de cet esprit distancié qui fait le charme de la série. Un livre qui se savoure doucement, librement, en revenant sur quelques passages, en en sautant d'autres. Sûr que les auteurs se sont autant régalés en l'écrivant que nous en le lisant. Une pierre de plus au culte **Twin Peaks**.
(Disponibles dans les bonnes librairies anglaises)

ET LA B.D. CREA LA FEMME
Jacky Goupil
Videome

240 pages consacrées uniquement a retracer l'histoire de l'érotisme dans la bande dessinée. Des illustrations magnifiques, une belle mise en page et des textes pointus autant que drôles. Un seul petit reproche : que font là les photos des plus célèbres films érotiques des seventies ? Remarquez, ce n'est pas moi que ça gêne, mais ça fait un peu hors-sujet, et les dessins de certaines créatures de BD sont tellement plus excitants que le cul de Sylvia Kristel.

JEUX VIDEO



SPIDERMAN
Sega

Spiderman, c'est vous. Vous vous balancez au bout de votre toile, vous grimpez au mur, vous vous baladez dans les airs. Vous êtes le seul à pouvoir vous opposer au malfaisant Dr. Kingpin et à son armée monstrueuse composée du Dr. Octopus, d'Electro et autre Sandman. Ce jeu est un véritable régal. Tellement bien fait que l'on se croirait presque en plein dans un *Strange* de la grande époque. En plus, le déroulement est bourré de surprises et de dangers inattendus. Bref, on s'éclate.



ROBOCOP
Nintendo

Le flic robot défend la ville de Detroit contre son ennemi de toujours, Dick Jones. Avant d'arriver à lui, il devra se débarrasser de Ed 209, Clarence Bodicker et tous les bandits qu'il rencontrera sur les six niveaux du jeu. Dommage que les aventures électroniques du héros de Verhoeven soient un peu trop statiques d'autant plus que le graphisme est vraiment très beau.

GHOSTBUSTERS
Sega

Sega invente le jeu qui fait rire. Les trois chasseurs de fantômes recommencent leur nettoyage spectral de New-York dans quatre immeubles différents. Une maison hantée classique, un immeuble congelé, un building en flammes et un gratte-ciel inondé. Vous affrontez plusieurs fantômes tous plus déments les uns que les autres, avec une petite préférence au Mashmallow Man, le bonhomme Michelin du film, sur un fond sonore tout droit sorti des plus hilarants cartoons. Pas trop difficile à terminer mais qu'est-ce qu'on se marre.

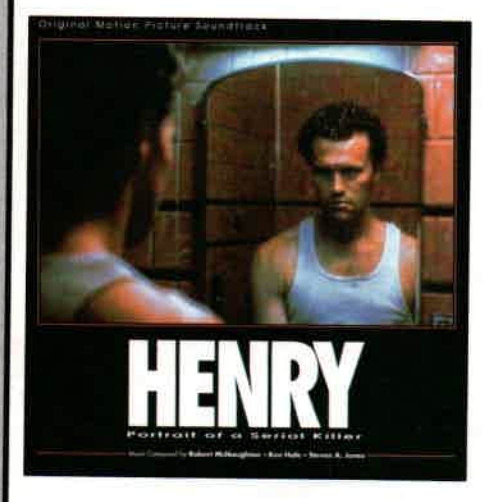
BATMAN
Nintendo

Le plus beau jeu *Nintendo*. Un dessin hyper travaillé, un déroulement incroyablement imaginatif sur une trame que l'on croyait pourtant usée jusqu'à la corde. C'est, en gros, le même scénario que le film. Le Joker est le roi de la pègre de Gotham City. Batman se dresse contre lui et doit dégommer tous ses hommes de mains. L'intérêt du jeu, en dehors de sa quasi-perfection graphique, c'est qu'il n'est pas facile. Une difficulté salutaire qui rend encore plus grande la joie de dépasser un niveau et procure des heures sup' d'amusement. Une réussite.

DISQUES

JUSQU'AU BOUT DU MONDE
Compilation
WEA

"Dis, Wim, tu mets quoi comme musique dans ton nouveau film ?
-Je vais mettre un peu tous les trucs rocks qui m'éclatent, qui me font voyager, tu vois, quoi".
De fait, voici donc la compil rock la plus gonflante de la galaxie. J'exagère un peu vu qu'il y a quand même un ou deux titres sympa comme le Neneh Cherry ou le Lou Reed. Mais pour le reste, un seul mot : houuulaaaa !



HENRY PORTRAIT OF A SERIAL KILLER
R. Mc.Naughton, K. Hale & S. Jones
Q.D.K. Media

Ce disque fout les jetons. La musique du film (déjà bien lugubre) accompagne une bande son monstrueuse avec cris, coups de feu, dialogues troublants... Ecoutez ça le soir, tout seul, chez vous. Vous ferez moins le fier au bout de 10 minutes et vous serez complètement blanc à la fin. Effet garanti.
(Comme d'habitude chez *Q.D.K.* : pressage impeccable sur picture-disc avec poster du film et des tas de photos sur la pochette. Egalement disponible en CD. Pour commander : Q.D.K.Media - Thomas Hartlage - Ackermanstrasse 9 - 2000 Hambourg 76- Allemagne)

FISHER KING
Georges Fenton
BMG

"I like New-York in june. How about you ? I love a Gerschwin tune. How about you ?". Impossible après avoir vu le film magique de Terry Gilliam de ne pas chantonner ce couplet pendant une bonne semaine. Une chanson que vous retrouverez bien sûr dans la BO, aux côtés de tous les autres titres du film, du jazzy "I'm Sorry" de Brenda Lee au "housien" "The Power", symbole du côté abject de Jack Lucas, en passant par le fameux "How About You", qui marque le caractère poétique de Perry. On y trouve également toutes les compositions de Fenton, pas tellement originales mais parfois émouvantes, et, last but not least, les cyniques passages radios de Jack Lucas. En somme, un disque complet donc incontournable.

SOMETHING WICKED THIS WAY COMES
Georges Delerue
Varèse

Ils ne sont pas bien nombreux les Français qui ont réussi à Hollywood. Cette compil arrive à point pour saluer l'un d'entre eux, Georges Delerue. De BO en BO, Delerue a imposé une patte reconnaissable à tous les films auxquels il a participé. Des extraits de ses plus belles compositions sont interprétés par un orchestre Londonien sur ce CD remarquablement enregistré. C'est un peu chargé en violons sirupeux, mais certains morceaux comme "A Little Sex" ou "La Foire Des Ténèbres" font complètement craquer.



ROBIN DES BOIS - PRINCE DES VOLEURS
Michael Kamen
Polydor

Il n'y a certes pas que le slow de Bryan Adams dans ce disque, mais c'est quand même ce qu'on y trouve de mieux. On ne peut pas dire que Kamen se soit creusé la cervelle pour cette composition classique qui manque singulièrement d'originalité. On peut donc passer directement à la plage 9 et à ce fameux "Everything I do".... Déjà première au Top 50, cette chansonnette, qui est loin d'être ce qu'Adams à fait de mieux, a de quoi réjouir les midinettes venues voir le beau Kevin tirer sa flèche. C'est joli, mais ça ne vole pas très haut.

TELE



Mesdames et messieurs, permettez- moi de vous présenter le premier éléphant-vampire, j'ai nommé Ernest. Ernest est un vampire stressé et parano qui passe ses journées endormi dans son cercueil à faire des cauchemars.

Et on dit que les Français n'ont pas d'idées. Une petite boîte de production télé vient de prouver le contraire avec cette série de dessins animés de deux minutes créée par deux petits jeunes, François Bruel et José Xavier, sous la supervision de René Laloux (**Les Maîtres du Temps, Gandahar**). Outre une idée de départ originale, **Ernest le Vampire** est bourré de trouvailles audacieuses. Par exemple, Ernest est un personnage en noir et blanc qui évolue dans un monde en couleurs histoire d'en faire un personnage repiqué dans un film des années trente. François Bruel avait déjà réalisé treize épisodes en 84 mais ses producteurs l'avait laissé tomber. *Quartier Latin* a repris le projet et une centaine d'épisodes sont déjà en production. Surveillez les programmes et ne ratez pas le retour d'Ernest, le vampire flippé.



Olivier Dangin, Dommartin

C'est par hasard que j'ai acheté mon premier *Mad*, un jour, il y a deux ans, dans une gare alors que je ne savais pas quoi faire pour passer le temps. Depuis je l'achète le plus souvent possible. Mais je voudrais vous poser deux questions.
Pourquoi ne paraissez vous que tous les deux mois, et pourquoi vendre si cher au Canada ? Lors d'un séjour là-bas j'avais été surpris par son prix de vente.

Pour nous, l'actualité du fantastique se traite idéalement en deux mois, et il semble que les lecteurs apprécient cette fréquence de parution.
Quant au prix de la revue dans les divers pays étrangers, sache qu'il est établi par les N.M.P.P. suivant les diverses parités entre systèmes monétaires et les frais d'acheminement du magazine. En clair, nous n'intervenons pas dans la fixation de ce prix. J.P.P.

J.M. Sanières, Lyon

Lecteur accro de *Mad* depuis dix ans, je pense bientôt m'abonner (*on a bien fait de tenir jusque là, dis donc...*).
Votre revue est géniale, mais surtout ne ménagez pas votre humour, n'en déplaise à monsieur Guedj. J'aime la vie, j'aime rire. Si je dévore cette revue c'est bien sûr pour les analyses de films, les interviews, mais en grande partie aussi pour l'humour.
De même, je trouve la critique de monsieur Doyen plus que sévère à l'égard du jeune lecteur qui a envoyé les fausses affiches. Pour ma part, elles m'ont amusé et je lui dis bravo.
Pour finir, bravo encore à tous ces jeunes qui créent des masques et autres maquillages. La relève est assurée, et je pense surtout à Eric Ducron que je connais. Il mérite de réussir (*eh oui, sinon à quoi ça sert que Ducron y se décarcasse ?*). Au passage, si des réalisateurs cherchent un acteur, qu'ils n'hésitent pas à me contacter. M. Sanières, 145, Bd. des Etats-Unis, 69008 Lyon.

Franck Debernardi, Houilles

A l'heure où j'écris ces mots, **Terminator 2** n'est pas sorti sur les écrans français et je me base sur le seul dossier réalisé par Marc Toullec dans le n° 73.
Le voyage dans le temps, et plus précisément la possibilité de changer le futur, a toujours engendré quelques failles (oserais-je dire quelques "Failles Temporelles" ? Trop tard, je l'ai dit) (*précisons que quand il ne lit pas* Mad Movies, *Franck édite le fanzine* Faille Temporelle. *Sinon, on comprend rien...*). Ainsi, dans **Dead Zone**, le héros changeait le futur par deux fois et évitait même une guerre nucléaire. Tentative réussie, et cela parce qu'il n'existait aucune répercussion sur le passé, ce qui n'est pas le cas pour **Terminator 2**. Là, Sarah Connor a la possibilité de changer le futur et y parvient. Or, s'il n'y a pas de guerre nucléaire, John Connor n'aura aucune raison d'entraîner quelques combattants à la révolte. Par là même, Reese ne sera pas envoyé dans le passé afin de protéger Sarah Connor contre le Terminator (Schwarzie) et ne fera donc pas l'enfant qui portera le nom de John Connor. Alors, James Cameron aurait-il négligé certains points ?

Ah mais dis donc, avec un raisonnement pareil y'aurait même plus de film. Hein, saboteur, c'est ça que tu veux ? Dis-le ! J.P.P.

Philippe Riffet, Brétigny

Je ne comprendrai jamais comment vous pouvez publier des photos et articles de films un an avant qu'ils sortent. Pour résumer, vous êtes les meilleurs avec *Fluide Glacial* et *Randonnée Mag*.
Mais franchement, vous avez vu ce que j'ai fait, c'est dingue ! Voici trois mois que je l'ai terminé et j'ai toujours l'impression qu'il va se ruer sur moi. C'est du polystyrène, travaillé à la fourchette et ce joli monsieur habite mon studio, au dessus d'une porte. Le plafond et les autres murs sont du même acabit. Allez, je ne suis pas méchant, si par le plus incroyable des hasards vous ne me publiez pas, je continuerais à vous acheter quand même.

Stéphane Castelli, Marseille

J'ai été agréablement surpris de cet été cinématographique (pour une fois), mais par contre déçu du fait que la distribution sur Marseille soit aussi lamentable. Il y a effectivement les grosses affiches, mais les productions plus modestes (notamment **Hardware**) ne sont pas au rendez-vous. Existerait-il un racisme primaire concernant les "petits films" ?
De plus, je suis peut-être le premier à l'annoncer, mais à Marseille, en plus d'une distribution plus que critiquable, le prix des places augmente régulièrement (il atteint presque 50F dans certains cinémas), et l'U.G.C., pour ne citer que lui, décide de supprimer les "réductions étudiants". Lamentable !
D'autant plus que c'est cette catégorie de spectateurs qui fréquente le plus les salles. Un cercle vicieux s'est donc mis en place : les jeunes vont de moins en moins au cinéma et les places augmentent. Vous n'y pouvez rien, moi non plus, mais il faut en être conscient, afin de ne pas s'étonner de lire tous les deux mois un box-office à la déprime.
Continuez toujours plus fort. Bises.



L'antre démoniaque de Philippe Riffet

Un anonyme, de Tarbes

Honte à vous les mecs ! Et moi qui vous prenais pour un super journal... On vous estimait, on appréciait même vos hors sujets (car il y en avait). Mais avec le strip-tease des lectrices, là c'est trop ! Qu'il y ait des folles pour vendre l'image de leur corps (*ho, hé, on n'a jamais parlé d'argent, d'abord ! Justement, tiens, si on en parlait ?*), passe encore, mais que vous, vous en soyez les instigateurs, non et non. *Mad* comblerait-il les trous (*oh, c'est toi qui l'as dit, là !*) du fait d'un manque évident d'actualité cinématographique ? (témoin ce dernier numéro 73).
Quant à Toullec, ne lui faut-il pas 26 pages pour nous convaincre que "T-1000 existe vraiment" et que **Terminator 2** est génial ? Merci, ça on s'en doutait (*tu as de la chance, moi j'en ai douté jusqu'à la dernière minute...*). Mais le clou, c'est quand on nous dit plus loin qu'Allouch s'est fait "couper la bite" ! Bravo les gars, bientôt vous allez concurrencer *La Vie Parisienne*. Ah, il est beau le nouveau *Mad* !

Quoi, concurrencer ? T'occupe, en se forçant je suis sûr qu'on arriverait à faire encore plus vulgaire qu'eux... Et quand tu auras compris qu'on peut nous engueuler en signant sa lettre et se faire publier quand même, tu progresseras dans la tolérance et le sens de l'humour. J.P.P.

Matt, Trouville-sur Mer

J'aimerais dénoncer la censure en France. Cinq minutes d'**Hellraiser II** passées à la trappe. Félicitations !
Par ailleurs, vous devriez égayer votre mag d'un poster, comme votre concurrent américain, *Fangoria*.
Enfin, bravo à Marc Toullec pour le dossier **Terminator 2**. Il mérite une augmentation.

Tais-toi, malheureux, ça pourrait lui donner des idées ! J.P.P.

Carole Bianchi, Toulon

Tonton Mad, merci d'avoir publié mon annonce dans le n° 73 car grâce à toi j'ai enfin rencontré des gens (surtout des garçons !) dans ma ville, qui lisent régulièrement *Mad Movies*.
En fait, je t'écris au sujet d'une petite histoire qui m'est arrivée le jour de la rentrée scolaire : j'étais assise au fond de la classe, feuilletant ma revue préférée que je venais tout juste d'acheter, pendant que les profs se présentaient et racontaient leur bla-bla habituel. Tout s'est passé rapidement. Je me suis fait confisquer mon *Mad* et j'ai eu droit à une leçon de morale pas possible !
J'ai pensé ne jamais le revoir car, en général, les confiscations se font définitivement. Mais j'ai été très surprise quand ma prof principale me l'a rendu ce matin et m'a dit qu'elle s'était esclaffée devant *Les Craignos Monsters* avec ses collègues. Et ensuite, je te le jure, on a passé une heure entière avec les autres élèves de ma classe et ma prof, à discuter de *Mad Movies*. Je crois que tu vas avoir de nouveaux lecteurs.

Je pense que tu viens de créer un précédent qui fera jurisprudence dans l'enseignement national. Désormais, pour échapper au cours de philo qui tue, il vous suffira de laisser traîner négligemment un Mad *sur la table. Vive le fantastique, et surtout à nous gloire, succès et autres $$$$$$$$! (et je pèse mes mots...). J.P.P.*

Adrien Guimbault, Dax

Vous savez, les mecs, vous devriez mettre la photo de toute l'équipe de la rédac un de ces quatre, non ?
Rien que pour voir vos chetrons. On vous connaît, mais seulement par vos textes et vos brins d'humour (un peu superflus parfois...). Alors ce serait hyper-cool.
Vous en avez peut-être marre qu'on vous complimente (*mais non, vas-y, c'est bon...*), mais votre magazine est assez chouette dans l'ensemble (*ah bon, c'est déjà fini !*).

Depuis le temps qu'on nous le demande, et depuis toutes ces années où on y pense vaguement, vous allez voir qu'on va finir par le faire. Mais d'abord, il faudrait se réunir, et avec Marcel qui est toujours en Bretagne... A moins qu'on aille tous faire la photo là-bas un jour de beau temps (science-fiction !). J.P.P.

Arnaud Parcharidis, Roanne

Comment avez-vous pu apprécier cette merde qu'est **Au Cœur de Minuit** ? J'espère que Lynch n'est pas susceptible, quand vous comparez ce nanar à **Blue Velvet**.
Chose rare, on peut admirer en haut de l'écran un beau micro au bout d'une perche. Finalement, vous avez raison, il est scandaleux qu'il n'ait pas été à Avoriaz, il aurait sans doute obtenu le prix de la prise de son...



Photo de maquillage, envoi de Tom Nox



Laurent Lucifer, Wasmuël, Belgique

Croyez-vous aux vampires ? Mais oui, ils existent. Une blague ? Non, ils sont parmi nous dans ce monde pour faire régner une vraie justice. Ils ne craignent plus les crucifix, l'eau bénite et l'odeur de l'ail. Comment je sais qu'ils existent ? Eh bien parce que j'en suis un moi-même. Un soir que je me promenais seul dans les marais, une voix venue d'ailleurs m'a révélé mon ascendance avec le Comte Dracula. "Bientôt, tu seras le maître de ce monde" me dit-elle, "tu dicteras ta loi et ceux qui te refuseront obéissance seront punis et leur sang servira à te rendre encore plus puissant. Maintenant que tu sais qui tu es, avertis-les et s'ils croient à une blague, tant pis pour eux".

C'est tout comme moi, tiens. Un jour que je passais rue Mansart, la Vierge m'est apparue. Si, si ! "Construis-moi une basilique", me dit-elle très excitée. "Quoi, maintenant, ici ?" répliquai-je. "Oui, au numéro 4, de préférence"... Eh bien, vous allez rire, finalement, j'ai préféré lui construire une revue de cinéma. Comme quoi il n'y a que la foi qui sauve... J.P.P.

Patrick L'Hospital, Colomiers

Vivant dans l'ombre depuis trop longtemps, je me décide à écrire pour vous féliciter, mais aussi pour saupoudrer le courrier d'un soupçon de critique. Premièrement, je suis plutôt inquiet, car il est dit dans le n° 73 que nous allons devoir porter le deuil de deux rubriques (Tonton Mad Vs. The Flying Jaquette et les "Craignos Monsters"), pourtant, d'après moi, deux de vos meilleures rubriques. Qu'en est-il exactement ? Il y a assez de films Z sur le marché pour fournir en suffisance ces quelques pages. D'autre part, *Mad'gazine* est à mes yeux une valeur sûre et vous pourriez y ajouter une page que vous pourriez retirer à *Ze Mad Rubrik*. Tout simplement parce que l'humour, je le préfère dans le courrier, les petites annonces ou ailleurs. Enfin, pensez à nous refaire quelques dossiers, qui nous manquent cruellement depuis quelques temps. Je recherche des correspondant(e)s fans de comics U.S.. Patrick L'hospital, 9, allée de la Rhune, 31770 Colomiers.

Le douzième et dernier chapitre des Craignos Monsters *se trouve dans le livre du même nom paru récemment, avec la reprise des précédents chapitres, plus 160 autres pages inédites (voir publicité dans ce numéro). Sinon, d'autres rubriques viendront remplacer celles-là, et les dossiers reviendront lorsque l'actualité nous en laissera la place. J.P.P.*

Fabien Meniel, Constans

Un grand bravo pour *Ze Mad Rubrik* et plus particulièrement pour le jeu de la rentrée. Je me sentais très attiré par ce nouveau rodéo et j'ai voulu l'essayer. Après avoir passé les préliminaires (j'abrège pour éviter des démêlés avec la censure) j'ai donc soufflé délicatement dans le creux de l'oreille à la personne en question que j'avais le sida. Et là, tout d'un coup, c'est le cas de le dire, elle s'est mise à me sourire et m'a répondu : "moi aussi mon chéri !". J'attends les résultats de l'anal Lise (je suis nul en orthographe) pour vérification, mais vous risquez d'avoir un lecteur en moins !

Evidemment, si les filles se mettent aussi à faire de l'humour on n'est pas sorti de l'auberge. Enfin, l'essentiel c'est de participer. Encore heureux que tu ne nous demandes pas des dommages et intérêts. J.P.P.



Dessin : envoi de Alexandre Hurzeler, Suisse

Annabel, Le Havre

Jusqu'à présent, j'ai toujours adhéré à l'esprit général de votre revue, la meilleure sans conteste sur le cinoche fantastique. Mais voilà que vous imposez des changements et que vous vous cassez la gueule.
Mad Movies est une revue assez macho, ce qui est à la fois déplorable et compréhensible. J'ai fait preuve d'indulgence, non d'intelligence, en prenant toutes vos allusions rabaissantes au deuxième degré, et puis c'est marrant de vous voir vous taper dessus à coups de stylo pour savoir lequel d'entre vous a le plus de muscles, de thune, de pouvoir, etc. *(remplace carrément le etc. par "nanas", qu'on y voit plus clair...).*
De plus, contrairement à l'idée reçue, je ne pense pas qu'il faille être du sexe opposé au mien pour s'intéresser aux films fantastiques, et donc pour lire *Mad Movies*.
Dans l'immédiat, cher oncle Mad, avant de t'accuser injustement, je voudrais savoir si ton malhabile pamphlet visant à racoler les lectrices pour publier des photos vulgos et gerbeuses (où est l'humour ?) était ton idée et, si c'est le cas, croyais-tu sincèrement que ton lectorat féminin allait tomber dans ton piège ? Est-ce que ce genre de photos a réellement sa place ici ? Si toi et tes complices pensez que c'est le cas, alors je réclame un strip-tease des lecteurs. Heureusement pour les lectrices dans mon cas et les lecteurs qui vous soutiennent, nous pouvons encore utiliser de la super glue pour sceller les horreurs que contient la double page de *Ze Mad Rubrik*. Je dois quand même avouer que l'histoire du rodéo est à chialer de rire.
Désolée pour ces critiques, d'autant que j'aurais pu (et peut-être dû ?) écrire un roman sur les qualités de *Mad Movies*, mon journal préféré après *Femme Actuelle*.

Bien sûr, la substantifique moelle humoristique de cette rubrique, si humour il y a, doit se rechercher dans une zone fragile oscillant doucement entre le premier et le second degré. Lire l'entretien des Tortues Ninja au premier degré, par exemple, décevra assurément le lecteur non averti et imperturbablement sérieux.
Par ailleurs l'humour qu'on reçoit, c'est toujours celui des autres, avec tout ce que cela comporte d'ironie, de glissements de valeurs, de méchanceté souvent gratuite (la seule qui fasse bien rire) et autre atteinte aux bonnes moeurs. C'est souvent parce qu'un fait étonne, choque ou transgresse les valeurs établies qu'il nous paraît comique, non ? Bien entendu, ce n'est que mon avis. J.P.P.

H. Escroignard, Montgermont

Félicitations pour votre extraordinaire numéro sur **Terminator 2**. Je vous souhaite longue vie, et surtout ne prêtez pas trop attention à ceux qui voudraient changer telles ou telles choses dans *Mad*. Les remèdes sont souvent pires que le mal. Restez comme vous êtes.

Vincent Jourdan, Nice

Je te lis très régulièrement depuis que Christopher Lee montrait les dents en première page de couverture, ce qui me fait un compagnon de longue date. C'est la première fois que j'écris. Si j'avais dû le faire à chaque fois que j'ai aimé un numéro, tu aurais déjà un beau paquet de papier.
Cette fois c'est différent. C'est pas que je veuille râler, mais depuis la mort clinique de *Starfix*, je me sens un peu nostalgique et paumé. Reste *Mad*. Et l'autre jour, je me suis posé une question, tellement fort que j'ai eu besoin de t'en faire part.
Sincèrement, même si **Terminator 2** est aussi bien que vous le dites, est-ce que ça valait la peine de lui offrir la moitié du journal ? Tu n'as jamais fait cela pour aucun autre film. Est-ce que le cinéma est devenu si pauvre qu'il n'y a pas d'autre bon sujet d'article ? Ce qui m'a serré le cœur, c'est qu'en comparaison, une merveille comme **Delicatessen** n'est presque pas traitée, pourtant vous l'avez adoré. Et c'est un premier film fantastique français réussi.
Ceci dit, j'avoue que vos articles m'ont donné envie d'aller voir ce n° 2, malgré ma hargne grandissante des séquelle. Voilà, ça fait du bien quand c'est dit !
Sinon, il y a autre chose. J'essaie de faire du cinéma depuis des années. J'ai fait du super 8 en suivant tes conseils et depuis quelques années j'écris des scénarios. Alors, s'il existe dans ma région des gens qui, comme moi, sont dévoués corps et âme au ciné, il leur serait peut-être agréable d'entrer en contact, d'échanger des idées et des méthodes de travail. Je laisse mon adresse à cet effet. Vincent Jourdan, 2 bd. Risso, 06300 Nice.

Tu compares là deux films sortant à six mois d'intervalle. La question de traiter l'un par rapport à l'autre ne nous a pas traversés. D'autant que nous avions critiqué laudativement **Delicatessen** *et que nous avions interviewé Jean-Pierre Jeunet dans notre n° 71. Ensuite, il se trouve que l'actualité du fantastique n'a jamais été aussi pauvre qu'il y a deux mois, ce qui a permis d'accorder autant de place à* **Terminator 2** *sans états d'âme ni regrets particuliers. J.P.P.*

Sylvain Ménard, Ormesson

Je t'écris pour te dire toute ma détresse. Je suis un fan de ***Twin Peaks*** depuis le premier épisode. J'ai adoré la façon de filmer ces Américains d'un bled paumé, avec ces couleurs (quelle richesse), ces arbres, ces maisons et ces routes noyées de crachin ; de les voir se haïr, s'aimer, comploter, et détruire.
J'ai adoré Dale Cooper qui est le parfait amalgame de la science logique et du mysticisme, le shériff Truman, Hawk, tous sans exception qui sont parfaitement campés, plausibles... et qui existent bien au-delà du personnage qu'ils interprètent.
Et il a fallu moins d'une heure pour que beaucoup meurent et que le héros "devienne" fou !? Suis-je le seul à ne pas comprendre cette fin à l'emporte-pièce qui anéantit la beauté d'une série en tous points superbe. Lynch a-t-il voulu saboter la série ? Y a-t-il d'autres épisodes qui expliqueraient le pourquoi de ce dénouement macabre ? Quelqu'un a-t-il une explication rationnelle ? Sans oublier tout ce qui a été évoqué dans ce feuilleton (présence extraterrestre entre autre) et qui n'a pas été exploité ! J'attends des réponses à ces questions angoissées.

Lionel Baier, Voorhees, USA

La force du premier **Terminator** résidait dans le fait qu'un acteur populaire jouait le rôle du méchant. Dans cette séquelle, il est tout gentil, style papa gâteau avec le petit John. Je ne parlerai pas de la scène finale qui fait penser à "Cosette à la fonderie". Le gentil Terminator fait ses adieux à ce monde cruel avant de se jeter dans l'acier en fusion (vous verrez, le numéro 3 s'appelera **Terminator à la Maternelle** et Arnold aura un nez rouge !).
Dans le 1, la tension était continuelle, alors que dans le second on place de bonnes séquences détente avec le gentil robot essayant d'apprendre le vocabulaire branché du gamin. Affligeant ! Quand à Sarah Connor, animal ou végétal ? Elle n'a plus rien d'humain. Il faut qu'elle arrête la cure Vichy de revitalisation.

Christelle Barnoin, Cros de Cagnes

Quand j'étais môme, mes parents me disaient toujours "dis pas beurk ! Dis j'aime ou j'aime pas !" Ici, dans cette rubrique "courrier des lecteurs", je lis "c'est nul, c'est zéro, c'est génial !" J'en sens même qui seraient prêts à endossser la panoplie de leur héros maléfique pour faire valoir leur opinion. Hé, les gars, du calme ! Personne n'a le monopole du bon goût.
Alors peut-être, je dis bien peut-être, que, par exemple, **Tales from the Darkside** n'est pas si mauvais que certains le prétendent et que le jury d'Avoriaz l'a vu d'un autre oeil que ses détracteurs.
Merci pour le pin's *Mad*. Qu'on puisse enfin frimer, quoi !

Stéphane Bonard, Louvres

Quand je lis *Mad* en entier, je ne peux m'empêcher de rire, ou plus exactement de pouffer. En effet, vos opinions sont si sarcastiques, décapantes, si franches qu'on ne peut s'empêcher de pouffer *(c'est la grande pouffe, quoi !)*.
J'ai carrément adoré vos textes de *Ze Mad Rubrik*. Et je vous félicite de dire tout haut ce que les gens pensent tout bas. En tout cas, je vous félicite pour cette revue qui ne cesse de progresser. Sauf le prix : le seul truc qui ne progresse pas dans *Mad*.
Par ailleurs bravo pour le strip-tease des lectrices, car il est vrai que *Mad Movies* serait encore plus agréable avec un zeste d'érotisme.

T'as raison, c'est pas la quantité qui compte, ni la manière, c'est le zeste...

ZE MAD R

LES NOUVELLES QUI TUENT

Pour lutter contre le fameux franglais, des linguistes sans doute bien intentionnés tentent de rayer le terme "pîn's" de nos habitudes pour le remplacer par celui d'"épinglette". Si, si, c'est vrai. Vous allez voir que ça risque de faire baisser les cours un truc pareil. Enfin, tant qu'ils ne s'attaquent pas au titre "*Mad Movies*", c'est le principal.

OK *Magazine* (silence dans le fond) sponsoriserait un jeu avec avec *TF1* qui passerait le dimanche matin, sitôt les émissions religieuses de *A2* expédiées : *Ite Missa est*, and now passons à un autre opium du peuple ! On y gagnera des abonnements à *OK Magazine* (non, pas pendant les émissions religieuses, un peu de respect, bande de rigolos...) et tout le monde sera bien content. Décidément, à la télévision, la niaiserie fait toujours de terribles ravages. En tout cas, elle ne passera pas par moi...

Fax : on apprend avec tristesse que notre collaborateur Marc Toullec nous quitterait bientôt pour ouvrir une pizzeria dans le 13ème arrondissement. L'intéressé démentant pour l'instant la rumeur, nous préférons livrer cette information au conditionnel en attendant le supplément d'enquête. A plus...

Vous achetez *Télé-7-Jours* ? Allez-y, avouez, personne n'est parfait... Dans ce cas, vous avez sans doute noté les entretiens terrifiques de la spécialiste maison, Isabelle Caron. Laquelle n'hésite pas à retranscrire l'interview qu'elle aurait pu avoir avec tel ou tel acteur, en se faisant elle-même les demandes et les réponses. Il fallait y penser ! Pour **Robin des Bois**, ça valait le coup, surtout quand elle nous dit que M. E. Mastrantonio trouve que Costner embrasse bien et que les scènes d'amour étaient authentiques... De quoi frissonner dans les chaumières !
Elle possède aussi l'art des circonvolutions linguistiques : "Il y aura 30 ans, dans 5 ans, que la série *Mission Impossible* a démarré à la télévision américaine..." lançait-t-elle récemment à un Peter Graves, tout marri d'avoir égaré sa calculette !
Désormais, cherchez sa signature au bas des pages, elle vous donnera bien des satisfactions. Mais non, ne nous remerciez pas...

Les hommes politiques sont souvent très forts en politique, mais ils devraient réviser un peu les autres matières. Laurent Fabius nous déclarait en effet dernièrement : "*Le sexe, c'est ce qu'il y a de plus profond chez l'homme et la femme*". Et de ne pas ajouter : "surtout chez la femme !".

Résultats de quelques sondages : *La Roue de la Fortune*, toujours en tête des jeux, toutes chaînes confondues. *Santa Barbara* leader (leadeuse ?) des séries TV et *Le Club Dorothée* bien placé dans le secteur jeunesse. Mais qui regarde tout ça, qui ? C'est pas possible, j'en connais pas un seul. Ils les inventent, leurs téléspectateurs, ou quoi ?

D'après des chiffres quasi-officiels, 20 millions d'individus tentent leur chance aux divers jeux de hasard généreusement relayés par notre télévision nationale. Et encore, avec le petit dernier, qui vous apporte la gloire en même temps que l'argent (glissez le tout sous la porte, merci...), ça devrait s'intensifier dans les mois à venir. Ceci dit, le tiers des mises allant directement dans l'escarcelle de l'Etat, il faut savoir que ces *Tac au Tac*, *Banco*, *Tiercé* et autres *Tapis Vert* représentent en fait les seuls impôts non obligatoires. C'est-à-dire la seule imposition dont le citoyen peut lui-même se dispenser. Cela ne se refuse pas quand même... Si ? Ah bon !

Y'en a qui ont vraiment aucune pudeur ! Trouver le moyen de faire tout un battage autour de 10 ans de radios libres, alors que pratiquement pas une n'est restée libre, fallait oser ! La bonne radio privée (de quoi ?) joue désormais les disc jockeys distributeurs de musique standard américaine, saupoudrée de commentaires crétinoïdes mais débités sur un ton bien pompier. Une commémoration ou un deuil national ?

Après ses investissements dans la production cinéma, *La 7* vise aujourd'hui le secteur vidéo avec des docus qui sortiraient à la fois sur l'antenne et à la vente en K7. Vous allez voir qu'ils vont encore réussir à nous endormir avec leurs films docus..

Et nous allons remettre dans la solennité qui s'impose le *Mad d'Or* aux éditoriaux de notre nouveau (et excellent...) confrère, *Ciné-Boulevards*. Dans le numéro un, nous apprenions en effet qu'avant de pouvoir visionner des films, des hommes et des femmes y avaient travaillé. Si, si ! Dans le numéro deux, l'information se précise : sur nos écrans il y a toutes sortes de films, dont les images se suivent, s'assemblent, et ne se ressemblent pas !
Vous allez voir, c'est passionnant, dans le numéro trois de *Ciné-Boulevards*, les tickets vont s'acheter à la caisse et la sortie des spectateurs se fera par la droite de l'écran. Quel suspense !

Dessin de Eric Godeau.

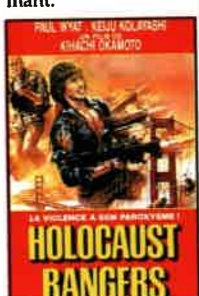


FAUT BIEN VIVRE

Sylvester Stallone est fini. Ses films se plantent au box-office. Il n'assure plus du tout aux interviews (voir page de droite). Il n'a plus de fric. Et tourne sous pseudo dans des nanars que le fana ne manquera pas de trouver dans son vidéo-club favori. La preuve par trois :



Dans **La Légion de l'Aigle**, Stallone reprend son rôle de **Cobra**, mais se dissimule pendant tout le film sous une cagoule et emprunte le prénom de son frère, Frank, pour faire passer la pillule. Déprimant.



Le changement de prénom n'ayant pas fait ses preuves, Stallone se fait carrément appeler Keiju Kolayashi dans le sous-**Rambo** de Kihachi Okamoto, **Holocaust Rangers**. Même grimé en Japonais, Stallone est reconnaissable à sa bouche de travers. Catastrophique.



De pire en pire. Pour les besoins de **Le Justicier pour "la Famille"** (oui, oui), on apprend que "L'homme est de retour". Et "L'homme", c'est Sylvester Stallone, qui n'ose même plus prendre des pseudos et préfère se faire appeler comme le plus commun des mortels. A ce rythme, Stallone devrait bientôt jouer les couteaux de cuisine dans les gore italiens. On vous en reparlera...

LE 4 RUE MANSART

XIVème épisode

(spécial "je veux être chef à la place du chef")

Ils ont failli faire un sujet là-dessus au journal télévisé de 20 heures, mais finalement, manque de bol, ils ont préféré les infirmières et les agriculteurs. La déceptions des mecs du 4 rue Mansart, qui ont manifesté à trois, rue Mansart justement, je vous raconte pas. Leurs revendications sont pourtant tout ce qu'il y a de plus raisonnables. Il veulent, selon l'expression consacrée, devenir "chef à la place du chef" (oui, l'expression, avant, c'était avec vizir, mais depuis que *Vizir* a inventé la *Vizirette*, ça craint). Parce que chef, ils le sont tous au 4 rue Mansart. A leur niveau respectif. Toullec est chef d'*Impact* (*une super revue*, Note de Toullec). C'est lui qui décide tout (*oui, c'est vrai*, Note de Toullec). Il veut être chef de *Mad*, mais J.P.P. fait écran (*normal, hé*, Note de J.P.P.). Guignebert est chef de la maquette, des fautes d'orthographe et des réveils tardifs (*ouais, ça va hein !*, Note De Guignebert). Mais en fait, il est sous-chef de Toullec, qui lui-même est sous-chef de J.P.P., ce qui fait de Guignebert le sous-sous-chef de J.P.P. La fierté en prend un sacré coup, surtout que Guignebert est plus grand que J.P.P. (*d'au moins cinq centimètres !*, Note de Guignebert). Par décence, nous ne parlerons pas ici du rang de Rallouch, pourtant chef indétrônable des traductions anglophones, du *Mad'gazine* et des voyages à la poste (*euh, éventuellement, je m'appelle Allouch, A.L.L.O.U.C.H*, note de Rallouch).

Tout ce beau monde, qui vous sert tous les deux mois cette si belle revue, aspire donc à la gloire et à l'argent. Pour l'argent, voir notre chapitre précédent, "spécial pas assez de thune" qui reste, malheureusement, d'une terrible actualité. Pour la gloire, il suffit que chacun tire dans les pattes de l'autre. Et Toullec de mettre son nez dans les affaires de J.P.P., et Guignebert de détourner à son avantage le sommaire d'*Impact*, et Rallouch de grapiller une interview, et Toullec d'apporter une touche toute personnelle à la maquette (généralement une broutille que personne ne remarque), et J.P.P. de s'en foutre en partant à 15 h tous les jours, et Guignebert de refuser toute compromission rédactionnelle humiliante, et Burel de chroniquer un bon film en vidéo (alors que ça lui est quand même rigoureusement interdit). Ce n'est plus une revue, c'est un vaste foutoir. Vous verriez notamment Rallouch et Guignebert courir en s'envoyant des mandales pour répondre au téléphone, vous y croiriez pas (le poste de chef du téléphone n'a pas encore été attribué, c'est aberrant et dangereux). La lutte pour le pouvoir suprême s'effectue donc à grand renfort de coups bas. Chaque matin, J.P.P. craint de voir débarquer Toullec, Rallouch et Guignebert, le corps huilé, pour combattre tels des gladiateurs dans l'arène de *Mad Movies*. Combien de temps durera cette guerre froide, vous le saurez en lisant notre prochain épisode : "*L'heure de la détente a sonné*" (avec, notamment, Toullec ouvrant une pizzeria et Rallouch une boîte de raviolis).

Entretien express avec
SYLVESTER STALLONE

M.M.: Une rencontre exceptionnelle aujourd'hui, puisque j'ai l'avantage et l'insigne honneur d'accueillir dans mon deux pièces cuisine (escalier C, au fond de la cour à droite, attention à la concierge, elle mord !) Sylvester Stallone en personne. J'avoue que je suis très ému, et lui-même ne l'est pas moins, car en fait il ne m'avait jamais vu. Sylvester, j'ai plein de questions à vous poser, vous vous en doutez, sur votre carrière, votre vie privée, les cours de la bourse, et surtout le temps qu'il va faire sur Avoriaz en janvier prochain car, en effet, je compte m'y rendre une semaine et, c'est pas pour dire, mais l'année dernière finalement, nous avons eu un ciel assez couvert, au point que je n'ai pas pu faire de ski tous les jours et qu'au moins trois fois, avec Guignebert, il nous a fallu nous abriter dans une salle de cinoche. Le comble quand même ! Car, comme je le dis toujours, soit on voit les films, soit on en parle, mais on ne peut pas tout faire en même temps, c'est pas possible, merde alors ! Oui, je sais, je peux paraître un peu trivial, mais il y a des jours, vous savez, faut que ça sorte. Vous-même parfois... Ah si ! Par exemple, quand vous intitulez votre dernier film **La Couille est dans le Sac**, hein, tout de même... Pour quelqu'un qui a tourné dans **Rimbaud 1** et **Rimbaud 2**, ça la fout plutôt mal (non seulement ça vise au-dessous de la ceinture, mais en plus ça tire vers l'aine, je trouve. Hé, ho ? Rimbaud qui tire vers l'aine... Bon, tant pis). Moi, je ne dis rien, mais beaucoup d'autres vous dénonceraient vite fait au père Di Falco pour moins que cela, et ils auraient bien raison.
Mais nous allons aussi parler de tous ces beaux thèmes à la mode tels que l'argent, la vie, et Dieu dans tout ça ?, la mort, l'amour, etc. Et à ce propos, ça me rappelle ce vieux Schwarzie qui me confiait tout récemment : "finalement, mon cher Jean-Pierre, je préfère l'amour avec un grand A que l'amour avec un gros tas. Et de loin !". En fait, j'ai dû sucrer le passage parce que c'est pas pour me vanter, mais je n'avais rien compris du tout. Bref, on n'est vraiment pas grand chose, comme le déclarait dernièrement notre excellent confrère *L'Ecran Fantastique*. (Vous remarquerez que nos confrères sont toujours excellents, ce qui évite de nous fâcher avec tout le monde. On n'est pas des cons !).



Stallone dans Groggy IV.

Alors, évidemment, vous allez me dire que face à ce processus phénoménologique en mouvement d'une sémantique contradictoire impliquant une dialectique des mass-média virtuelle et signifiante, on se perd dans une phraséologie rationnelle du discours induit (et réciproquement, d'ailleurs...), mais ça me paraît un peu facile et laissez-moi vous rétorquer quand même que c'est le premier qui l'dit qu'y est, d'abord. Et toc !
Mais vous avez déjà beaucoup parlé, Sylvester, et j'aimerais bien en placer une. Dites voir, après ces chefs-d'œuvre incontournables que furent **Grand Bobo III** et **Groggy IV**, quels sont vos futurs projets ?

Sylvester Stallone : *Yes !*

M.M.: Euh, qu'est-ce qu'il a dit, là ?

Le traducteur : *Il a dit "oui !".*

M.M.: Et après ?

Le traducteur : *Après il a rien dit...*

M.M.: Ah... d'accord... bon... Eh bien merci Sylvester pour toutes ces précisions, et n'hésitez pas à revenir si l'envie s'en faisait sentir. Finalement, j'ai fait assez fort. Hein ? Faut dire que je le sentais bien celui-là. Ont dit toujours, interviewer les stars c'est chiément chié à faire, mais en fait il suffit de savoir s'y prendre [illegible]

Entretien réalisé par J.P.P.
Dessin : Olivier Moretti.





FAIRE-PEUR DE NAISSANCE

Sue Perouit et Jean-Pierre Putters ont le plaisir de vous annoncer la naissance d'Anthony, qui est le plus beau bébé du monde, comme disent tous les parents, sauf que là c'est vrai. J.P.P. avait pourtant essayé de prendre pour modèle le bébé du **Monstre est Vivant** (voir photo de gauche), mais une erreur de dosage a donné cette chose (voir photo de droite). Bravo quand même.

REMERCIEMENTS

Didier Rallouch, Vincent Guignebert et Marc Toullec tiennent à remercier Sue Perouit et Jean-Pierre Putters de les avoir invités à manger des lasagnes à l'occasion de la naissance d'Anthony.

C'EST TOUT NATUREL

Sue Perouit et Jean-Pierre Putters tiennent à dire à Didier Rallouch, Vincent Guignebert et Marc Toullec que "de rien, c'était tout naturel".

BURP

Anthony tient à déclarer à tout le monde que "Burp".

"..."

Les lasagnes regrettent de ne pas pouvoir parler.

PETITES ANNONCES

Dessinateur et scénariste SF recherchent fanzine où collaborer. Stéphane Chatal, 83 bd de la Villette, 75010 Paris.

Vd. 35 F. photocopies couleurs de la partition de la BO **Star Wars**. Joindre enveloppe 21 x 29 timbrée à Pascal Ornelis, 3 rue du Moulin, 80260 Allonville.

Ech. ou vd. romans fantastiques et SF dans toutes collections + Bob Morane (*Marabout*). Liste gratuite à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Rech. le 2ème épisode de la 2ème série de *V* intitulé ***Triax***. Jocelyn au 40-35-01-34.

Rech. *Star Ciné Cosmos* 2, 3, 4, 19, 30, 34, 56, *Midi Minuit Fantastique* 8 et *Creepy* 25. Eric Franchi, résidence de Ficabruna, imm. "Le Colibri" B, 20620 Biguglia.

Vd., éch. ou ach. nombreuses BO qualité CD et cherche à correspondre avec vidéaste ou cinéaste sur Paris. Olivier Duval, 92 rue de Javel, 75015 Paris.

Vd. plein de trucs supers et rares sur Schwarzenegger et autres musclés (*arrête, on est tous excités comme des bêtes !*). Yann Martin, 32 rue de Gineste, 13140 Miramas.

Vd. docs sur ***Starsky et Hutch*** et **Star Wars**. Patricia Robin, 13 allée Pilâtre de Rozier, apt 2168, 92290 Châtenay-Malabry.

Vd. nombreux films VHS SF/Fantastique toute époque. Liste contre 2 timbres à D. Vanleene, 10 rue Rossini, 57120 Rombas.

Ach. absolument tout (y compris de vieilles places de concert) sur John Lennon et les Beatles. Fabien Bossetti, 56 chemin du Valon de l'Orial, 13007 Marseille.

Rech. "The complet Stephen King - The complete chronicle of the master of macabre volume two" (par James Van Hise chez *Schuster & Schuster*). Thomas Vallée, route de l'Egrenière, 44140 La Planche.

Vd. K7 VHS de **Vendredi 13 Chapitre Final** et du tournage de **Freddy 4** + nombreuses cartes postales d'affiches de films. Liste contre un timbre à Olivier Marchal, 9 rés. Ste Madeleine la Pomme, 13011 Marseille.

Rech. docs, photos, K7 audio : Fields of the Nephilion, Mission, Cult, Sisters of Mercy, Christian Death, Every New Dead Ghost. Eric Mallera, 151 route de Turin, bât. 20 G, 06300 Nice.

Vd. 85 F pièce ou 160 les deux K7 VHS de **Prison** et **Contes d'Outre Tombe**. Nicolas au 93-72-18-53 après 18 h.

Vd. BD *Aredit*, *Lug* et magazines BD. Liste contre enveloppe timbrée à Laurent Rannou, Parc St Sever, 10 rue Pavée, 76100 Rouen.

Ach. à prix raisonnable K7 VHS de **Orange Mécanique** et **Shocker**. Flore Benard, 1 bis av. des Orchidées, 93220 Gagny.

Vd. CD vidéo NTSC Pionneer CLD 1080 + 2 films (**Phantasm** et **Night of the Living Dead 1990**) : 3800 F. Vd. TV P/S Philips sous garantie : 2100 F (*y'a intérêt à prévoir de la thune pour ligoter les petites annonces, maintenant !*). Frédéric au 43-28-32-92 après 20 h 30.

Rech. tout sur Liberatore et les albums "Love Stories", "Musicomix", "Video clips" et "Portrait de la Bête en Rock-Star". Stéphane Fugier, 32 allée de la Perrière, 38190 Villard-Bonnot.

Vd. nombreuses BD (Strange, X-Men, RCM...). Thierry au 86-62-36-49.

Vd. K7 VHS ***Les Cauchemars de Freddy*** (***Mother's Day***) et **Critters 2**. Ach. BO des **Feebles** et *M.M.* 1 à 22. Vincent au 29-63-21-24.

Rech. BO de **Shocker** et K7 VHS de **La Dernière Maison sur la Gauche** et **La Colline a des Yeux**. Luc Demeereleere, Wylder, 174 chemin du Pavé de Cassel, 59380 Bergues.

Ch. K7 VHS Pal de ***Twin Peaks*** (épisode 7), **Future Kill** et **Men Behind the Gun**. Jean-François Poels, 18 av. de la Charmille, Boîte 68, 1200 Bruxelles, Belgique.

Vd. films en VO, épisodes des ***Avengers*** en VO, gadgets, posters, pin's de **Terminator 2**. Rech. docs sur Richard Burton. Sabrien au 55-82-13-96.

Vd. 95 F pièce K7 VHS bon état : **Hellraiser, Evil Dead, Dune, From Beyond, Halloween 1 et 2, Amytiville 3, Amazonia, Gothic, Horrible, Le Blob, La Mouche 1 et 2** et **Cabal**. Dominique Servera, 6 rue de Boufflers, 78100 St Germain en Laye.

Vd. 15 F pièce plus de 500 posters géants de films fantastique/horreur/aventures. Nicolas Weisrock, 24 rue Olivier de Clisson, 56120 Josselin.

Ch. tout doc sur les groupes Mercy Ful Fate et King Diamond. Marc Reima, ZUP, bât Brick, appt 354, av. Notre Dame des Marins, 13500 Martigues.

Rech. tout sur James Woods et Roy Scheider. Fabienne Deluq, 56 B rue du Général de Castelnau, 12400 St-Afrique.

Vd. affiches de cinéma. Liste contre 1 timbre à Christine Poinas, 29 rue de la Convention, 42000 St Etienne.

Vd. anciens *Strange*, *Marvel*, *Titans*... Ach. ou éch. *Tintin*, *Spirou*, *Alix*... Chris Mechelen, 20 rue Broutin, 59350 St André.

Rech. épisode 19 de ***Twin Peaks*** et personne susceptible de l'enregistrer chaque semaine (*l'épisode 19 ?*). Olivier Jehoulet, 17 rue de la Traversée, 4340 Awans, Belgique.

Vd. E.F. 9, 10 et 18, 100 F les trois. Alain Arnoux, 10 rue Vincent Scotto, 31300 Toulouse.

Ch. docs sur **Alien, Aliens, Blade Runner, Dune, Terminator 1 et 2**. Ach. BO en CD de **Dune, Legend** et **Cocoon**. Gregory Serres, route d'Orange, 84850 Camaret.

Ch. figurines **Star Wars**, *Titans* 19 à 31 et 37. Mickaël Lejeune, Lesporelle, bât. C, 8 rue de la Verdière, 13090 Aix en Provence.

Ch. K7 VHS de **La Galaxie de la Terreur** et **Hellraiser II** (version intégrale). M. Monnier, 16 rue Montaigne, 25300 Pontarlier.

Ch. fanzine *Le Rodeur* 1 à 5, et docs sur ***Avengers, Le Prisonnier*** et ***Thunderbirds***. J.F. Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux.

Vd. K7 VHS de **Subway** et collection "Les Plus Grands Films". Clément au 50-34- 09-10.

Ach. à prix raisonnable tout doc sur Schwarzenegger et Kane Hodder (Jason). Sophie Boutigny, route de Montbrison, 63660 St Anthème.

Vd. *Strange*, *Nova*, *Titans*... Bon état. Liste contre enveloppe timbrée à Jean-Pierre Vagao, 32 rue Henry Thirard, 94240 L'Hay- les-Roses.

Rech. fanzine *Ciné-Fantasy* 1 à 6 et 9. Vd. affiches, dossiers de presse et photos. Olivier Strecker, bât. G 25, La saladelle, 13270 Fos/Mer.

Rech. K7 VHS en VO ou pas de **Orange Mécanique**. Stéphane Brousse, 32 rue des Félines, 87000 Limoges.

Rech. en prévision d'un livre tout doc sur ***Au Coeur du Temps***. "KO", 14 rue J. Mabille, 51000 Chalons sur Marne.

Vd. 400 BD (*Strange*, *Nova*...) à prix très bas. Christophe Guihery, 19 rue de la Montagne, 89720 Villeblevin.

Ach. *E.F.* 3, 5, 9, 13, 16, 18 à 30 et *M.M.* 1 à 9. Stéphane au 47-89-82-44 (*arrête, torpilleur coulé !*).

Ach. ou éch. cartes postales d'affiches de films et festivals. Envoyez liste à Aldo Dunyach, route de Toulouges, 66270 Le Soler.

Ch. K7 Pal de **Bad Taste** et tout ce qui a rapport avec la vodka (bouteilles, verres...). Nicolas Debot, quai de la Régence, 19, 4130 Esneux, Belgique. (*Rallouch, il vend des trucs qui ont rapport avec la vodka, mais c'est surtout de la gerbe tu vois*).

Vd. affiches, scénarii, photos, revues, vieux *Strange*... Liste contre 1 timbre à 6,20 à Patrick Giraud, 25 av. Roger Salengro, 93420 Villepinte.

Vd. nombreux documentaires VHS sur le tournage de **Star Wars**. Eve Xerri, rue des 3 Croix, 65100 Lourdes.

Vd. ou éch. K7 audio Live (Cure, Pixies...). Vd. 12 livres dont vous êtes le héros. Liste contre 1 timbre à Kelly Saux, 9 av. de la Gare, 34440 Nissan.

Rech. épisodes en VO ***Cybernauts*** et ***Girl from Auntie*** de ***The Avengers*** + épisode ***Jeu d'identité*** de **Columbo**. J.M. Guyez, 26 Grande Rue, 70220 Fougerolles.

Vd. revues et livres ciné divers, BO et matériel d'exploitation : affiches, photos, press-book. Liste contre 4 timbres. R. Maury, 2 lot. Le Portalet, rue C. Pelletan, 34140 Loupian.

Vd. nombreux *Hot Vidéo* (*coquin, tu n'as pas honte ? Euh, combien tu les vends, tu dis ?*) et *Vidéo 7* 107 spécial fantastique. Thierry Pépin, 14 rue des Grillons, 59640 Dunkerque.

Dessinateur dans *Mad* (voir *Ze Mad Rubrik*) vous propose votre caricature au naturel ou maquillée en créature fantastique au choix. Envoyer photo + 400F à Eric Godeau, 28 Bd. de la République, 78000 Versailles.

Vd. affiches de films fantastiques et BO en CD. Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, rés. de l'Abbaye, appt 16, 59800 Lille.

Rech. K7 VHS de **Tygra, la Glace et le Feu**. Christophe Juino, 80 rue Eugène Maussibot, 28110 Lucé.

Rech. K7 VHS de **Dark Star** et de **Akira** (version longue). Olivier Milliat, 24 rue George Sand, 38500 Voiron.

Ch. diapos, photos, et tout document inédit sur Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue du Belvédère, 14000 Caen.

Vd. nombreuses affiches cinéma et vidéo. Liste contre timbre. Rech. pin's sur le cinéma. A. Dailly, 672 av. Jules Bianco, 73400 Ugine.

TOXIK KZA rech. photos de toutes les jolies femmes du monde, habillées ou pas, pour choisir ses futures victimes. Annonce très sérieuse (*ouf, on l'a échappé belle*). TOXIK KZA, 8 allée Armand Dehorne, 59250 Halluin.

LE TITRE MYSTERIEUX

1) vous identifiez la belle bête en question, 2) vous nous donnez le titre du film où elle apparaît, 3) les cinq premiers à trouver la bonne réponse reçoivent gratuitement le prochain numéro.



Simple n'est-ce pas ? Pour notre précédent titre, il fallait découvrir **La Tour du Diable** de Jim O'Connelly. Les gagnants sont Marc Champion, Murielle Lamblard, Frédéric Agasinski, Laurent Carpentier, Julien Taillard, suivis de Marc Le Pruvennec, Frédéric Hebert, Manuel Hatz, Jean-François Berreville, Jean-Marc Baurit, Didier Leboge et S. Bornat.

Vd. 80 F pièce nombreuses K7 VHS de films tous genres. Stéphane au 56-77-57-46.

Vd. *M.M.*, *E.F.*, *Première*, *Saison Cinématographique*, *Creepy*, *Eerie*, *Vampirella*. Liste contre 1 timbre à Regis Oliva, 3 allée des Genêts, 30390 Aramon.

Ech. *M.M.* 15 contre *M.M.* 22. Philippe Gautier, 13 place de la République, 61400 Mortagne.

Vd. Affiches, photos, press-books, revues, livres, BO, et bandes annonces en 35 mm. Liste contre 2 timbres à R. Maury, 2 lot. Le Portallet, rue C. Pelletan, 34140 Loupian.

Vd. photos, affiches, cartes postales de **Star Wars, Indiana Jones, James Bond**, Stallone, Schwarzie. Liste contre 1 timbre à A. Pain, 13 rue du Plessis, 37300 Joué-les- Tours.

Ech. ou vd. enregistrements de plus de 700 albums, live, demos, tous genres (rock'n roll, hard, punk...). Liste gratos à François Berthaut, 20 rue Campane, 84000 Avignon.

Ach. K7 VHS de **Orange Mécanique, Blood Feast** et **2000 Maniacs**. Pascal Arnaud, "Les Cèdres" D, Parc Berthault, 20000 Ajaccio.

Ach. *Midi-Minuit* 1, 2, 4, 5, 8, 10, 11, 13 à 16, *E.F.* 1ère série 1 à 6, *E.F.* 2ème série 1, 2 et 4, *Horror Pictures* 1 et 2, *Vampyr* 1, 2, 4, 7 à 9, 11, 13, 15, 16 et 25, *E.F.* 3ème série 48, 56, 96 à 103, 105 à 116, *M.M.* 1 à 5, 7, et Le Fantastique au Cinéma (Michel Laclos - 1958). Jon Older, 8 Osborne Rd, Clifton, Bristol, BS8 2HA, England.

Rech. docs français sur Eastwood et **Terminator 2**. Ecrire en anglais à A.E. Nizzotti, Raderbergerstr. 156, 5 Iköln 51, Germany.

Ecris scénarios pour BD ou films, textes pour chansons (*propose-les vite à Vanessa Paradis, qu'on respire...*), articles, etc... Stéphane Pena au 91-48-78-88.

Vd. au plus offrant affiche US de **Robocop 2**. Chris au 45-72-47-56.

Vd. 30 F pièce 33t de **La Mouche, Poltergeist 2** et **Prince des Ténèbres**. David au 21-92-03-98.

Ch. et éch. BD et dessins animés japonais en K7 VHS (Pal, Secam, NTSC). François Rimasson, 14 rue Michelet, 35700 Rennes.

Amateurs d'effets spéciaux, rejoignez la MJC de Chenove, A.F.X., 7 rue de Longvic, 21300 Chenove. Demandez Gilles au 80-71-57-54.

Ch. à correspondre avec garçons ou filles de tous les âges. Adore les films de SF. Stéphanie Gormelon, 4 rue Rodin 47800 Miramont-de-Guyane.

Vd. nombreuses B.D. (*Lug*, *Artima*). Liste contre 3 timbres. José Catela, 436 Bd Henri-Dunant, 71000 Mâcon.

Ach. VHS et affiches de tous films action, aventures, etc. Eric Konstanty, Blesme, 51340 Pargny sur Saulx.

Ch. livres collection *Gore*, plus correspondants sur la région de Mulhouse. Laurent Heidinger, 95 rue Robert Meyer, 68120 Pfastatt.

Ch. épisodes 16 et 19 de ***Twin Peaks***, en VHS. Laurent, au 46. 66. 68. 08.

Vd. nombreuses figurines et accessoires **Star Wars**. Liste contre timbre. Adam Marchand, 9, rue J.J. Rousseau, 94100 St. Maur.

Rech. personnes ayant participé aux concours de maquillages du Rex ou du Festival *Mad* pour nuit "fantastique" en décembre. Weekency, 607 avenue du Lys, 77190 Dammarie-les-Lys.

Rech. épisodes Twin Peaks 14 à 19 + 22 et 23. Philippe de Felice, Rés. Le Goya "B", 3 av. St. Vincent de Paul, 40100 Dax

ILS OU ELLES CHERCHENT

- personnes possédant des enregistrements de tournages et des reportages sur des réalisateurs ou films importants. Echanges possibles. Frédéric Pawlowski, 18 rue de Rome, 59100 Roubaix.

- fans de cinéma fantastique et d'action, de Van Damme et Schwarzie. Mathieu Maissant, 6 lot. Badet-Ouest, 33770 Salles.

- correspondants anglais, canadiens et américains pour fanzine. *Medusa*, Didier Lefevre, 9 rue E. Lalo, 59720 Louvroil.

- correspondantes 15-18 ans aimant films d'action, d'horreur, *Mad Movies*, sauts en élastique, musique, émotions fortes (*c'est cela, oui...*). Frédéric Prieur, rue Principale, 33210 Sauternes.

- admirateurs (rices) enragé(e)s de Stephen King. Jean-Paul Tripotin, 4 rue Croix du Vieux Moulin, 77210 La Houssaye.

- correspondants pouvant me vendre et m'envoyer des t-shirts de films fantastiques et d'horreur. Stive Rudin, Xirès-Soleil, 3963 Crans, Suisse.

- collaborateurs extrèmement motivés pour participer à notre fanzine (*excellent par ailleurs*). Envoyer références, critique ciné, BD, LP...) à *Fan'tastic*, Régis La Pipette, 1 rue Moulin Rothard, 44640 St-Jean de Boiseau. 40-04-65-83.

- correspondantes 15-18 ans aimant tout ce qui concerne le Fantastique. Julien Bodivit, chemin de la Pierre, 38, 1023 Crissier, Suisse.

- personnes sur Marseille intéressées et motivées par le tournage d'un court-métrage fantastico/horreur/trash. Maquilleur bienvenu, moins de 18 ans s'abstenir. Ilan Leban, 2 traverse Marie Louise, "Le Millefiori" bt B, 13008 Marseille.

- personnes (acteurs, techniciens...) région Montluçon intéressées par le tournage d'un film vidéo-super 8. Fabrice au 70-05-34-75 après 19 h.

- fans de Freddy Krueger (Paris/Seine et Marne) pour adhérer au Freddy's Club. Grégory Boutevillain, 2 allée des Hêtres Pourpres, 77220 Gretz-Armainvilliers. 60-07-14-76.

- correspondant "câblé" pour m'enregistrer contre rétribution les 13 ***American Chronicles*** (Lynch/Frost) sur la chaîne Planète. F. Secouet, 35 rue Jules Guesde, 82000 Montauban.

- fans sur Bordeaux de Stepken King, Peter Straub, Dean R. Kontz et autres auteurs d'épouvante. Gilles au 56-94-20-50.

- correspondants + 18 ans aimant la musique et les films destroy. Isabelle Roger, 1 passage Lyautey, 49300 Cholet.

- contact sympa aimant les mangas et les dessins animés japonais. Lakchal Hassen, 3 av. du Général De Gaulle, 69110 St Foy les Lyon.

- correspondant(e)s passionné(e)s par le ciné fantastique et la musique genre Top 50. Alain Mure, 4 allée Jacques Offenbach, 42000 St Etienne.

- correspondantes aimant *Mad Movies*, la nature, la musique et la correspondance (*forcément !*). Abdelhadi Elbadaoui, Cité de l'Air Deltacourt, 12 A, Nouasseur, Maroc.

- à transférer du NTSC en Secam + fan club de Ray Harryhausen et Willis O'Brien. Marc Marin, 2 rue de la Grille, 37000 Tours.

- doc sur **The Rape, Alien, Aliens** et **Akira**. Michaël Mauget, 5 rue principale, 08130 Givry/Aisne.



ORANGE MECANIQUE
ENFIN EN WIDE SCREEN

TERMINATOR 2
He's back...

LASER DISC :
Historique

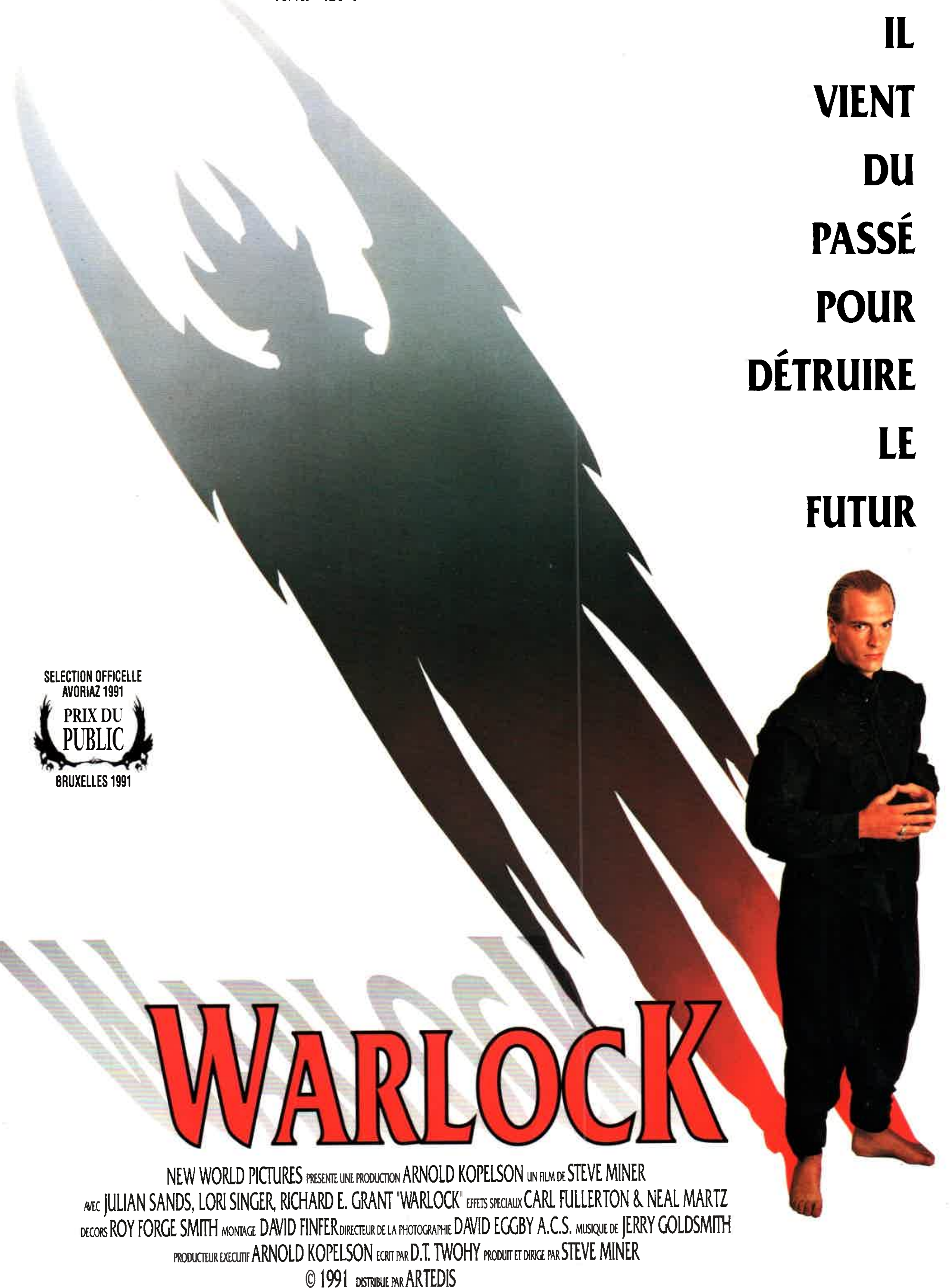
STANDARDS :
La Jungle

ANIMATION JAPONAISE

OCTOBRE 91
NUMERO 1 • 28 F



••• STUART GORDON ••• KATHLEEN TURNER •••
••• PREDATOR 2 ••• SCORSESE ••• MARIO BAVA •••
••• MIYAZAKI ••• MASTROIANNI ••• HONG-KONG •••


ANTARES & TRAVELLING PRODUCTIONS PRESENTENT
IL VIENT DU PASSÉ POUR DÉTRUIRE LE FUTUR
SELECTION OFFICELLE AVORIAZ 1991
PRIX DU PUBLIC
BRUXELLES 1991
WARLOCK
NEW WORLD PICTURES PRESENTE UNE PRODUCTION ARNOLD KOPELSON UN FILM DE STEVE MINER
AVEC JULIAN SANDS, LORI SINGER, RICHARD E. GRANT "WARLOCK" EFFETS SPECIAUX CARL FULLERTON & NEAL MARTZ
DECORS ROY FORGE SMITH MONTAGE DAVID FINFER DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE DAVID EGGBY A.C.S. MUSIQUE DE JERRY GOLDSMITH
PRODUCTEUR EXECUTIF ARNOLD KOPELSON ECRIT PAR D.T. TWOHY PRODUIT ET DIRIGE PAR STEVE MINER
© 1991 DISTRIBUE PAR ARTEDIS
Sortie location novembre 1991